

Chronique Carolingienne

Le Mage de Baël

Martin Chaput

la plume d'or

Table des matières

Remerciements	9
Chapitre I	11
Chapitre II	25
Chapitre III	39
Chapitre IV	47
Chapitre V	52
Chapitre VI	65
Chapitre VII	80
Chapitre VIII	97
Chapitre IX	102
Chapitre X	126
Chapitre XI	139
Chapitre XII	154
Chapitre XIII	163
Chapitre XIV	171
Chapitre XV	176
Chapitre XVI	190
Chapitre XVII	207

Chronique carolingienne

Le mage de Baël

Martin Chaput



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Chronique carolingienne : le mage de Bael / Martin Chaput.

Autres titres : Mage de Bael

Noms : Chaput, Martin, 1969- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200084917 | Canadiana (livre numérique)

20200084925 | ISBN 9782925049487 (couverture rigide) | ISBN 9782925049494 (PDF) |

ISBN 9782925049500 (EPUB)

Classification : LCC PS8605.H365835 C47 2020 | CDD jC843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Nathalie Daigle

Illustration : Requin Blond

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Martin Chaput, 2020

Dépôt légal – 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, novembre 2020

En hommage à mon frère de cœur, Stéphane «Stuff» Chaput.

Remerciements

Ce roman est l'ultime résultat d'une partie de *Donjons et Dragons* débutée en 1992 et qui se perpétue depuis. De nombreuses personnes ont donc participé à la création de ce récit.

D'abord, un gros merci à ma matriarche au sommeil léger, Ghislaine Chaput, dont la patience a été mise à rude épreuve lors de ces nombreuses parties de *Donjons et Dragons* qui se terminaient au petit matin, sans compter la senteur de cigarette et quelques fois, celle d'autres effluves au parfum plus subtil. Merci également à mon premier lecteur, Cédric Filiatrault, toujours fidèle au poste ; Mathieu Côté pour son support indéfectible ; ma belle déesse, Isabelle Tétrault, *Amora* (son nom de future joueuse de *Donjons et Dragons*), qui m'a entre autres aidé lors des longues corrections. À ce chapitre, il y a aussi mon éditrice, Marie-Louise Legault, qui m'a à nouveau fait confiance en publiant ce beau projet ; ma graphiste, Nathalie Daigle, pour la création du couvert qui est tout simplement exceptionnel ; l'illustrateur le Requin Blond pour ses dessins ; mon ex-partenaire de travail, Daniel Charbonneau, pour ses idées farfelues qui en ont fait germer d'autres ; Richard Stanley qui m'a généreusement transmis une partie de son ample savoir sur les sciences occultes et les légendes de la vieille Europe. Sa participation a su donner au récit une profondeur à la fois sombre et lumineuse. Enfin, un grand merci à tous ces joueurs qui m'ont servi, à différents degrés, de source d'inspiration. Parmi eux : Sophie *Zéphémir* Allard, Lyne *Elsa* Chabot, Jennifer *Rhéal de la garde* Dugas, Toni *Strongbow* Lebel, Donald *Méhö tête de marteau* Brien, Annie *Emaël* Grondin.

En tant qu'incontournables, certains personnages se sont imposés à cette histoire en raison de la magie qu'ils ont créée et que certains ont su faire durer jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit de : le *Clown*, mon frère artiste, Sylvain *Vik* Mouthier, Pat *Norbert point de fer* Nadeau, copie conforme du nain qu'il joue avec brio, tant au niveau de son aspect physique que dans son caractère jovial et sympathique ; ma belle cousine, Annick *Jess* Chaput, qui sous son dehors un peu effacé est aussi forte et loyale que la guerrière qu'on retrouve dans ce récit.

Finalement, il y a ceux qui sont partis trop tôt : Pascale *Salomée* Chenoix aussi enjôleuse, brillante et pimbêche que la magicienne

qu'elle personnifiait ; Stéphane *Stuff aux doigts rapides* Chaput. Que son rire franc, communicateur et plein d'entrain, pareil à celui de son personnage, résonne au-delà des pages de ce récit pour faire écho dans l'éternité. Et comme nous le disions si bien lors de nos multiples soirées bien arrosées :

—À Bacchus !

Pour me contacter ou pour tout commentaire, vous pouvez vous rendre sur mon site : <https://martinchaputauteur.com/>

Chapitre I

Le convoi

Les dernières années de règne du vénéré empereur Carolus Magnus furent des temps troubles assombris par les ténèbres d'une ancienne malédiction. Ainsi, les frontières du royaume n'avaient jamais été si convoitées, ni les chemins royaux si peu sûrs...

Les Lettres d'Éginhard.

Il y avait déjà plusieurs semaines que les dernières bourrasques hivernales s'étaient tues et depuis, le blanc manteau qu'elles avaient laissé était disparu rapidement, tel un éphémère héritage. Le soleil printanier brillait maintenant tout en haut dans un ciel pur, bleu azur. Les oiseaux s'ébattaient joyeusement et leurs piailllements sonnaient comme un hymne à la nouvelle saison. Un étroit chemin perçait cette nature bourgeonnante en lézardant parmi les promontoires comme parmi les vallées. Il constituait la seule empreinte de civilisation à des centaines de kilomètres à la ronde. Rocailleuse, boueuse, la route se voyait çà et là traversée par des torrents qui s'écoulaient des montagnes environnantes, dont les sommets enneigés avaient fondu sous les chauds rayons de l'astre diurne.

À travers le fracas des chutes d'eau s'éleva lentement un bruit étrange, comme celui d'un tambourinement retentissant de manière irrégulière. Un énorme chariot tiré par quatre puissants chevaux apparut en cahotant sur la voie tortueuse qui passait en flanc de montagne. Ses roues de bois bardées de fer heurtaient violemment les pierres du chemin, et l'écho résonnait bruyamment au cœur de la forêt. Véritable château fort mobile en raison de sa structure robuste, ce chariot construit précisément pour ce genre de périple se voyait tout de même rudement mis à l'épreuve par la route que le dégel avait dévastée. La toile qui le recouvrait, bien que dansant violemment à chaque soubresaut, laissait voir, à travers la boue et la poussière accumulées, l'insigne impérial, représenté d'un côté par un aigle et de l'autre, par des fleurs de lys. À l'intérieur, la volumineuse cargaison, maltraitée par les cahots, avait été savamment ficelée pour éviter les bris. On y

trouvait une multitude de rouleaux de riches draperies, parmi lesquels on avait attaché des sacs d'épices rarissimes et des amphores de vin entourées de ballots de foin pour assurer leur protection. Le tout était entreposé entre d'énormes coffres au contenu inconnu, mais assurément précieux.

La valeur de l'ensemble de ces produits se devinait à l'imposante escorte qui entourait le véhicule. D'abord, deux cavaliers ouvraient le chemin. Ils montaient de petits chevaux nerveux, avaient la lance à la main et de courtes épées à la ceinture. Coiffés d'un casque de métal arrondi, ils ressemblaient à des militaires, bien que l'armure de cuir qui recouvrait leur torse, maintes fois rapiécée, était passablement usée. Deux hommes prenaient place à l'avant du chariot. L'un d'eux, équipé de la même façon que les cavaliers, était assis à côté du conducteur qui lui, se différenciait des autres par l'armure en plaques de métal qui l'enveloppait presque en totalité et qui laissait entrevoir une physionomie plutôt imposante. La tête de l'homme était recouverte d'un heaume robuste et cabossé, dont la surface semblait marquée par les coups subis lors de nombreuses batailles. À l'arrière du chariot, abrité en partie par une toile, était assise une frêle créature, qui par son allure générale, se différenciait radicalement des autres gardes. De petite taille, sa robe grise, simple et sans attributs, révélait un corps gracieux aux formes des plus agréables. Son visage encadré de cheveux d'un blond presque doré laissait transparaître une beauté sauvage, digne d'une déesse ou d'une fée. Ses yeux étaient d'un vert étincelant et donnaient à son regard un effet aussi enjôleur qu'hypnotique. D'un âge difficile à définir, elle avait le bout des oreilles anormalement pointues, qu'elle tentait constamment de cacher derrière les longues mèches de sa chevelure, détail qui s'ajoutait aux autres caractéristiques étranges de son apparence. Enfin, au-delà le vacarme causé par le choc des larges roues contre le chemin accidenté, sa voix mélodieuse sonnait avec entrain et harmonie...

*Par des murailles de pierrailles protégées,
Elle est entourée de hautes cimes enneigées,
Par des géants des glaces en sentinelles gardées,
Qu'elle est donc belle ma vallée.*

*De vert, mais oh non jamais de gris,
L'herbe comme la forêt resplendit et fleurit,*

*De l'aurore au midi, de soir comme de nuit,
Oiseaux, aigles et hiboux se font entendre en joyeux gazouillis.*

*Terre éternelle de fraternité et de communion,
Aux temps bénis où festoyaient ensemble Elfes et dragons,
Ère que rappellent en proses mélancoliques jongleurs et ménestrels,*

Toujours chantant que c'est ma vallée la plus belle.

Avec un soleil qui à jamais brille,
Cette terre de miel qui dans la pénombre des âges scintille,
Dans ce paradis pour toujours je chanterai,
Ah, qu'elle est belle ma vallée !

C'est ainsi que gaiement elle s'était donnée en spectacle pour ses trois compagnons qui, à cheval, suivaient le chariot. Tous l'avaient écoutée silencieusement, pris sous le charme, captivés par chaque intonation de sa mélopée. Satisfaite, elle les regarda avec un petit air hautain en se disant qu'elle n'avait jamais chanté pour un si pitoyable auditoire. Ses amis avaient eux aussi une apparence bien différente de celle des autres gardes qui protégeaient le chariot, puisque contrairement à eux, ils ne ressemblaient pas à des soldats. Celui qui se tenait le plus à droite était grand, élancé, et malgré son jeune âge, affichait une barbe assez fournie et des yeux rieurs sous une chevelure passablement ébouriffée. Son allure un peu rustre se voyait toutefois bonifiée par un sourire sympathique et un regard perçant. Tout de vert vêtu, son chapeau en fourrure de chat sauvage l'identifiait comme l'un de ces hommes des bois que l'on appelait forestiers. Il n'avait de guerrier que l'épée à la ceinture et un arc tenu en bandoulière. L'homme qui chevauchait à ses côtés semblait lui aussi assez jeune. Bien que plus petit de taille, il en imposait tout de même par sa carrure athlétique. Ses cheveux qui descendaient en cascade jusqu'aux épaules et sa moustache, coupée un peu à la manière des jouvenceaux, étaient à la mode citadine des palais, tout comme ses vêtements, même s'ils étaient en lambeaux, tels ceux d'un vagabond. Il portait un court pardessus à capuchon à l'état neuf, ce qui détonait étrangement avec l'ensemble de ses haillons. Même chose pour sa ceinture de cuir à boucle d'or ciselée d'entrelacs, qui retenait deux couteaux serties de pierres précieuses. Ce luxe excentrique contrastait de manière presque choquante avec

l'apparence déglinguée du personnage, qui affichait en permanence un petit sourire moqueur. Enfin, le dernier du trio semblait encore plus hors-norme que les deux autres. D'un âge plutôt avancé, corpulent et même, assez enveloppé, il revêtait la soutane et la coiffure tonsurée des moines, ainsi qu'une large croix argentée autour du cou. Son air plutôt solennel le différenciait passablement des deux autres, et c'est avec une certaine inquiétude qu'il scrutait constamment le paysage environnant, comme s'il était à l'affût d'une menace invisible. Il gardait à la main un long gourdin qui en fait, était un bâton de pèlerin, objet qu'il tenait aussi fermement qu'un garde serre sa lance.

Les paroles enthousiastes des deux jeunes hommes se mêlaient aux dissonantes acclamations face à la performance poétique de leur compagne, bien que le citadin s'avérait de loin le plus bruyant et le plus démonstratif. Tout en parlant, il leva le doigt théâtralement, comme s'il s'apprêtait à émettre le jugement définitif d'un expert.

— Ouais, ouais, c'était bien beau, bien beau, mais je suis sûr que tout cet époumonage va attirer les loups, morte couille.

Aussitôt, la jeune femme grimaça et répondit avec irritation :

— Mais c'est ridicule ! Voire que mon chant attirerait ces affreuses bêtes.

Devinant que son compagnon ne voulait que se moquer un peu, le forestier continua sur le même ton.

— Oui, c'est vrai, après un dur hiver comme celui qui vient de passer, les loups se montrent beaucoup plus hardis, même en présence des hommes.

Prenant un air offusqué, leur compagne s'apprêtait à répondre, mais la voix calme et posée de l'ecclésiastique coupa court à son élan.

— Voyons, les enfants, les loups n'attaquent pas un aussi grand équipage que le nôtre, même s'ils sont affamés.

— Pourtant, continua le jeune homme barbu, vous devriez savoir que dans les camps situés aux frontières du royaume, nous avons souvent eu à combattre leur ardeur au printemps, alors je crois que votre frayeur est vraiment justifiée.

— Frayeur ? protesta la jeune femme, visiblement outrée. Mais en aucun temps je n'ai dit que j'avais peur de ces...

Elle fut interrompue par le citadin, qui tout sourire, prenait de plus en plus de plaisir à la conversation.

— Il semblerait même que ces affreuses bêtes, comme tu les nommes, belle Salomée, raffolent particulièrement de la chair des jolies et gentes dames de bonne éducation... bien qu'à ce qu'on dit, elles meurent souvent aussitôt après y avoir goûté. Un peu trop indigeste, j'imagine, assurément comme la purée de la mère Sophie qui me faisait chier mes boyaux chaque fois que j'en mangeais.

Le citadin termina sa phrase en toisant narquoisement son interlocutrice qui, bien que rouge de colère, restait muette. Les deux jeunes cavaliers s'esclaffèrent simultanément, tandis que le prêtre, l'air penaud, secouait la tête pour signifier son découragement à l'idée que l'harmonie venait encore une fois d'être brisée. Leur compagne, piquée au vif, s'élança entre les paquets empilés pour se rendre à l'avant du chariot tout en vociférant d'une voix colérique :

— Bouffons stupides !

— Mais voyons, belle Salomée ! s'écria le forestier soudainement mal à l'aise devant la tournure des événements. Ce n'était pas sérieux, excuse-nous...

Le prêtre fit accélérer le pas de sa monture pour gagner à son tour l'avant, dans l'intention de calmer la demoiselle qui s'était réfugiée derrière le siège des conducteurs. Du même coup, il voulait se libérer de la présence des deux jeunes hommes qu'il trouvait, malgré sa grande patience, à la limite du supportable. Il sursauta lorsqu'il se fit dépasser par le garçon à l'allure de jouvenceau en ruine qui filait à toute vitesse sur son destrier en hurlant :

— C'est moi, Stuff aux doigts rapides, le bouffon stupide.

Il zigzagua entre les gardes qui chevauchaient devant le chariot pour s'élancer maladroitement sur la route. À la manière rigide dont il se tenait sur son cheval, on pouvait voir qu'il était loin d'être un cavalier émérite. Pourtant, tout en poursuivant sa course, il s'arracha de sa selle d'un violent coup de rein pour atterrir les deux pieds au sol et, en excellent acrobate, se servit du choc pour remonter sur le dos de sa monture. Le sourire aux lèvres, ravi et satisfait de son spectacle, il retourna vers la caravane, tandis que les gardes le regardaient d'un air exaspéré. Ces derniers, qui prenaient très au sérieux cette menace liée aux bandes de brigands qui infestaient la région, semblaient considérer ce genre de comportement passablement déplacé. Malgré tout, le forestier s'esclaffa à nouveau, tout comme le gros conducteur, dont le

rire tonitruant résonna bruyamment, ce qui poussa les gardes à troquer leur air indigné contre un visage impassible. Même Salomé dut se cacher derrière un énorme coffre pour éviter de montrer aux autres qu'elle trouvait ce garçon en haillons ridiculement amusant. Le prêtre, lui, affichait toujours le même air de découragement. C'est dans cette atmosphère de bonne humeur plus ou moins partagée que le périple se poursuivit.

La noirceur était tombée et tous étaient rassemblés autour du feu allumé près du chariot pour tenter de se soustraire à la froideur de la nuit. Les gardes en armure se tenaient d'un côté, leurs jeunes compagnons de l'autre, et la jeune femme un peu à l'écart. Le seul lien entre les deux groupes était le prêtre, qui conversait avec le conducteur. Ayant enlevé son large casque, celui-ci laissait voir un visage marqué de balafres qui portait les gens à penser qu'il avait été jadis un redoutable guerrier.

Son assistant, un grand maigrichon boutonneux au sourire niais, faisait aussi état de cuisinier et s'occupait de faire griller de la viande placée au bout de petites branches. Avec le voyage qui se prolongeait en raison du piètre état de la route, les vivres manquaient et c'était maintenant du profit de leur chasse que les membres du groupe devaient se nourrir. Les morceaux brûlants et juteux furent partagés sans cérémonie entre tous, qui se jetèrent sur leur pitance pour la dévorer à pleines dents. En fait, seule Salomé fit une moue de dédain en repoussant le bout de viande qu'on lui tendait.

— J'exige que ma nourriture me soit présentée dans un plat, comme chaque soir ! s'offusqua-t-elle. Nous ne sommes pas de rustres barbares que je sache !

Le cuisinier, estomaqué, finit par hausser les épaules en disant :

— Désolé, damoiselle, mais... vous n'avez qu'à vous en passer.

Puis, honteux de s'être montré si cavalier avec sa compagne, il se tourna vers le conducteur, comme s'il espérait qu'il le sauve de cette situation embarrassante. Le gros homme, également chef de l'expédition que certains gardes appelaient curieusement capitaine, s'adressa à son assistant avec un air agacé.

— Va au chariot et fouille dans le coffre derrière le banc ; je suis sûre que tu y trouveras des plats ou des assiettes qui répondront aux exigences d'une si charmante gente dame.

Salomée, qui fit mine de ne pas avoir remarqué que ces derniers mots avaient été prononcés sur un ton plutôt sarcastique, baissa la tête comme si elle faisait la révérence.

— Merci, valeureux guerrier, dit-elle. Je ne cherche nullement à embarrasser qui que ce soit, mais je pense que l'on peut agir en gens civilisés avec un minimum de savoir-vivre sans que cela nuise à notre équipée.

— Oui, oui, bien sûr, tant que vous n'allez pas jusqu'à exiger de la vaisselle d'or sertie de pierres précieuses, on pourra s'entendre.

Le visage de Salomée se renfroigna, dérangée par le ton sévère de son interlocuteur. Le vieux soldat, qui s'en était rendu compte, allégea l'atmosphère en exhibant un sourire, laissant voir une bouche édentée qui, ajoutée à ses nombreuses cicatrices, donnait à son visage une allure légèrement inquiétante.

— S'il vous plaît, Salomée, à l'avenir, appelez-moi Gros-Jean, c'est ainsi que mes amis s'adressent à ma personne. *Valeureux guerrier*, c'est joli, mais cela fait un peu pompeux, vous ne trouvez pas ? De toute façon, mes jours de guerre sont loin, très loin derrière moi. Ils remontent à une époque où vous n'étiez probablement même pas...

Ses paroles furent interrompues par le bruit d'une lutte étouffée provenant de l'intérieur du chariot.

— Mais, qu'est-ce que tu fais là, toi ? Hé, capitaine, venez ici, vite !

La voix était celle de l'homme parti quérir la vaisselle. Son cri frôlant l'hystérie amena tout le monde à s'élancer vers l'ouverture du chariot, arme à la main. À l'intérieur, ils aperçurent le garde aux prises avec Stuff qui, tout en vidant un cruchon de vin à grandes gorgées, repoussait nonchalamment son vis-à-vis à bout de bras. Voyant tous ses compagnons de voyage ainsi rassemblés avec, sur leur visage, ce même air estomaqué, le citadin ne put s'empêcher de sourire tout en continuant de boire. Puis, remarquant le regard désapprobateur du capitaine, il hoqueta et s'étouffa avec le liquide alcoolisé. Il en cracha quelque peu et leva les yeux vers le ciel en marmonnant, comme s'il s'adressait à un ami imaginaire :

— À toi, Bacchus ! Et ne t'inquiète pas, morte couille... Le gaspillage, ce n'était qu'avec le fond de la cruche.

— Mais c'est le vin destiné aux conseillers de l'empereur ! s'indigna le garde, toujours accroché à lui. C'est un outrage punissable par la potence. Sais-tu, misérable ruffian, combien valait cette cruche ?

Stuff haussa les épaules en ricanant, tout en tentant de sortir maladroitement du chariot, l'ivresse l'ayant déjà en partie gagnée.

— S'il est aussi onéreux, mon dieu buveur n'en sera que plus content, finit-il par articuler, tandis que les deux autres gardes s'apprêtaient à le maîtriser. Or, ils furent arrêtés d'un seul regard par leur chef qui cracha sèchement :

— Qu'il paie son larcin à même sa bourse et, à l'avenir, veillez à ce qu'il surveille notre cargaison de l'extérieur seulement.

Puis, en s'adressant directement au voleur, sa voix froide et martiale devint des plus menaçantes.

— Fais attention, jeune homme, cette marchandise est avant tout sous ma responsabilité. Je risquerais d'être moins magnanime si on te prenait encore à chaparder.

Il tourna aussitôt les talons pour aller s'asseoir près du feu. Stuff resta silencieux, les paroles du gros homme ayant produit leur effet. Le fait de savoir que ce dernier était en colère contre lui le rendait des plus mal à l'aise, car, bien qu'il le connaissait depuis peu, il aimait bien ce vieux soldat ; n'avait-il pas été l'un des seuls à rire de ses acrobaties ! Puis, reprenant son assurance habituelle, il fouilla dans ses poches et en tira quelques pièces d'or qu'il lança nonchalamment aux pieds du jeune garde. Surpris, celui-ci recula d'un pas, ne sachant trop comment réagir.

— Voilà pour vous, gente dame, lança Stuff d'un ton moqueur, et gardez la différence ; elle vous permettra de vous acheter du parfum, ce qui aidera à faire disparaître votre odeur de putois.

L'air hébété, le garde ramassa les pièces et escorta l'ivrogne hors du chariot, sous l'œil amusé du forestier qui, prêt à intervenir en faveur de son compagnon, avait observé toute la scène.

Une partie de l'équipe dormait sous l'énorme chariot, tandis que le prêtre, le capitaine et les trois gardes armés veillaient encore autour du feu. Les discussions allaient bon train et chacun y allait de son opinion sur les dernières nouvelles concernant la redoutable menace de rébellion saxonne à l'est, et la rumeur d'invasion des Sarrasins sur la Marche espagnole¹. Puis, faisant fi de la présence du prêtre, les sentinelles se plaignirent de leurs compagnons de route. Le vétéran du trio, un vieillard à la longue chevelure blanche, tout chétif et recouvert d'une épaisse armure de cuir trouée, semblait le plus outré face à leur situation.

— Tous les bons hommes en arme ont été envoyés aux coffins du royaume pour contrer l'avance des Saxons et de ces fils d'Allah. Alors, ça ne laisse à l'arrière que les vieux soldats retraités comme nous et des jeunes incapables, comme ceux qui nous accompagnent. Jamais je n'aurais cru possible de faire un jour équipe avec un trappeur, un vagabond et une femelle. Par le très saint cœur de Jésus, cette donzelle ne porte même pas d'arme. On aurait pu se passer d'eux.

L'homme assis à ses côtés, qui avait le visage aussi couturé que celui de Gros-Jean, bien que paraissant moins âgé, lui coupa la parole en empruntant un ton plus conciliant.

— Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Maintenant, les riches marchands sont dans l'obligation d'engager les premiers venus pour escorter leurs produits à travers le pays... C'est donc à nous d'être plus vigilants.

Puis, hésitant quelques secondes, il continua en disant :

— Peut-être as-tu raison, ancêtre... Nous ferions mieux d'avoir une garde réduite que plus nombreuse, surtout si elle est composée de jouvenceaux qui détalent comme des lapins dès la première alerte.

Le grand maigrichon, guère plus âgé que le reste du groupe dont il était question, s'introduisit dans la conversation comme s'il était lui aussi un vétéran, bien que sa petite armure à bas prix ne semblât pas plus usée que la robe de noces d'une jeune mariée.

— C'est la faiblesse de cette nouvelle main-d'œuvre qui a encouragé la montée du brigandage sur les chemins royaux. Qui sait, peut-être même que certains se font engager comme escortes pour mieux réaliser leurs larcins, comme ce Stuff qui nous accompagne !

1. Frontière politico-militaire de l'empire carolingien de la partie est des Pyrénées.

Le vieux soldat acquiesça, tandis que celui au visage couvert de cicatrices haussa les épaules tout en décochant un petit coup de coude au garçon qui venait de parler. Ayant attiré son attention, il lui désigna du menton l'ecclésiastique qui leur faisait face et qui les fixait avec un regard outré. Les trois se firent soudainement silencieux, conscients que leurs plaintes avaient trouvé chez leur compagnon une oreille attentive tout en créant un évident malaise. Le prêtre se sentait directement visé par leurs paroles, lui qui n'avait jamais été un homme de guerre. Pourtant, il se savait capable d'affronter n'importe qui, homme ou démon. En ce qui concernait ses jeunes compagnons, il avait le pressentiment qu'ils feraient leur travail, même s'ils étaient empreints de cette nonchalance caractéristique à leur âge. Le capitaine, témoin passif de la discussion, avait lui aussi remarqué l'air offusqué du prêtre. Voulant détendre l'atmosphère et empêcher une plus grande division au sein de son groupe, il s'approcha de lui en souriant.

— Père Kaross, que j'emploie ainsi votre nom ne vous dérange pas, j'espère ?

— Pourquoi mes parents me l'auraient-ils donné si on ne peut pas l'employer pour me nommer, répondit le religieux d'un ton bourru.

Gros-Jean ricana devant la surprenante mauvaise humeur de ce dernier et lui posa amicalement la main sur l'épaule tout en s'assoyant à ses côtés.

— Voyons, mon bon père, il ne faut pas faire attention à leurs paroles, lui chuchota-t-il. Ce sont de braves soldats, mais ils ne connaissent pas grand-chose à part les chemins poussiéreux, les casernes de forteresses et les tavernes qui entourent la place du grand marché de la capitale. Ils ne sont pas habitués à voyager avec des compagnons aussi...

Il hésita quelques secondes, de façon à mieux choisir ses mots.

— Disons... aussi originaux.

Kaross esquissa un léger sourire, puis son visage retrouva sa quiétude habituelle.

— Merci pour ces paroles de réconfort, mon fils. Vous étiez assurément un bon soldat, mais je suis sûr que vous auriez été aussi bon, sinon meilleur, en tant que conseiller diplomatique.

— Oui, peut-être bien, répondit le capitaine, toujours souriant, mais il est à espérer que vous possédiez aussi ce talent et qu'ainsi,

vous puissiez m'aider à empêcher que cette expédition ne se termine en un bain de sang entre nos propres hommes.

La conversation fut subitement interrompue par le hennissement nerveux des chevaux, attachés tout près du chariot. Puis une longue plainte résonna dans la nuit sans lune ; un hurlement solitaire d'abord, suivi, quelques secondes plus tard, d'une dizaine d'autres. Cette cacophonie sonnait comme une chorale aussi lugubre qu'inquiétante. Les cris provenaient de devant, des côtés, de derrière, ce qui fit comprendre à tous que le campement était encerclé par une meute de loups. Les gardes, épée à la main, jetaient des regards angoissés vers la forêt ténébreuse, tandis qu'au même moment, le forestier qui dormait sous le chariot se leva d'un bond. Son chapeau de fourrure de travers sur la tête, il prit aussitôt compte de la situation. Agrippant son arc, il y encocha une flèche et d'un geste rapide, la décocha directement à l'endroit où une branche venait de bouger. Un hurlement de douleur se fit entendre.

— Bien joué, Vik ! s'écria Kaross, fier qu'un de ses compagnons ait réussi à faire ses preuves devant les trois gardes qui les avaient jugés si sévèrement.

Or, rien n'était réglé pour autant. Les hurlements continuaient de résonner tout autour du campement. Les loups y allaient parfois à l'unisson ou à tour de rôle, comme s'ils interprétaient une symphonie macabre pour un dieu sauvage. L'archer, une autre flèche sur son arc, était debout, tendu, prêt à l'action.

— Je ne peux pas les voir, indiqua-t-il, mais je les entends ; ils semblent avoir reculé un peu, bien qu'ils soient encore tout près. Il me faudrait plus de lumière pour les mettre en joue.

Cela dit, il se tourna vers le capitaine et le prêtre, comme pour les informer de la marche à suivre.

— Ils vont se tenir à proximité toute la nuit ; il faut donc rester sur nos gardes et bien alimenter le feu. Ils doivent être très affamés pour s'attaquer ainsi à nous ; en pareille situation, ils sont plus hardis et beaucoup plus dangereux.

Lentement, le forestier s'avança au-delà de la lumière faiblarde du foyer, dans l'espoir de trouver une autre cible au sein des ténèbres. Quelques pas derrière lui se tenait Kaross, bien que peu menaçant avec son bâton de pèlerin. De son côté, Gros-Jean, prêt pour la ba-

taille, avait remis son casque cabossé et pris sa longue lance de cavalier. Restés autour du feu, les trois gardes se regardaient l'un l'autre sans rien dire, craintifs qu'ils étaient devant cette menace invisible tapie dans la noirceur. Salomée, qui s'était aussi réveillée, se glissa parmi eux et se pencha au-dessus des flammes.

— Je crois avoir entendu dire qu'il vous fallait plus de lumière. Eh bien, voilà.

Elle jeta dans le feu une poudre multicolore, puis recula rapidement en marmonnant des paroles dans une langue étrange. Pendant quelques secondes, les doux traits de son visage se durcirent, alors que le reflet des flammes lui donnait un aspect terrifiant et surnaturel. Au dernier mot qu'elle prononça, survint une explosion d'étincelles et le feu doubla d'intensité d'un seul coup, pour se transformer en un véritable brasier. Pris par surprise, les gardes eurent à peine le temps de se mettre à l'abri. L'aîné du trio, plus lent que les autres à réagir, vit même une partie de ses vêtements s'enflammer. Ses compagnons, sans plus s'inquiéter des loups, essayèrent de lui porter secours, tandis qu'il se débattait en jurant. Sans rien tenter pour les aider, Salomée passa près d'eux avec un sourire narquois aux lèvres.

— Ah, désolée manant, j'aurais dû vous dire de reculer quelque peu, mais je croyais vraiment que de grands guerriers comme vous avaient de meilleurs réflexes.

Vik, placé plus à l'avant, fut d'abord stupéfait par l'action de sa compagne. Puis il réagit prestement en profitant du mieux possible de cette nouvelle luminosité. Avec des gestes précis qui démontraient ses grands talents d'archer, il décocha ses flèches en touchant coup sur coup les bêtes qui étaient devenues visibles suite à l'expansion du foyer. En l'espace de quelques secondes, et sans perdre un trait, il abattit trois loups en plein cœur. Ce genre de fait d'armes, qui pouvait être considéré comme un exploit, était pour lui presque normal. N'y avait-il pas des légendes qui racontaient que les enfants de son patelin apprenaient à se servir d'un arc avant même d'apprendre à marcher ? Avant que la dizaine de bêtes restantes aient eu le temps de se réfugier derrière le rideau de noirceur, Gros-Jean put en embrocher une de part en part, grâce à la longue portée de son arme. Tout en libérant la pointe de sa lance de la carcasse, il jeta un regard en direction de Vik.

— Voilà qui leur donnera à réfléchir, lança-t-il d'un ton triomphant.

En souriant avec ce qu'il lui restait de dents, il regarda la jeune fille, puis encore le forestier, et hocha la tête comme pour leur signifier son approbation.

— Je suis content de vous avoir avec nous, les enfants.

— RRROOOAAAARRRRR.

Ce son étrange attira l'attention de tous. L'inquiétude se dessina à nouveau sur les visages, bien qu'il ne semblât nullement s'agir du hurlement d'un loup. C'était un cri plus sourd, plus caverneux. Tous s'échangèrent des regards en restant nerveusement sur le qui-vive.

— RRROOOAAAARRRR.

— On dirait le grognement d'un énorme dragon, chuchota le vieux soldat dont les vêtements étaient encore fumants.

— Un dragon ? paniqua aussitôt son jeune compagnon, encore troublé par l'attaque des loups.

— Cela provient de dessous le chariot, informa Vik d'un air amusé, après avoir compris d'où venait ce bruit dérangeant.

Il pointa une forme sur le sol, aux abords du feu, et tous s'approchèrent prudemment, avant d'apercevoir Stuff, couché paisiblement à côté du brasier. Point dérangé par les événements des dernières minutes, l'homme ronflait bruyamment en dormant du sommeil de l'ivrogne.



Chapitre II

L'exilé

«...La piété, ce n'est pas que la prière. La piété, c'est aussi tous les bienfaits accomplis pour son prochain, c'est aussi l'obéissance due à Dieu et aux plus grands que soit. La piété, c'est la recherche de la vérité, de la droiture et de la justice. C'est de remercier Dieu chaque nouveau jour qui commence. La piété, c'est aussi de savoir que si l'homme faillit encore à ses devoirs, le courroux du Dieu unique sera terrible et de ce fait, ses calamités annonceront la fin des temps. Ce dernier nous abandonnera pour nous laisser sous l'emprise des forces du mal. Ainsi, des êtres pervers et blasphématoires se réveilleront pour reprendre sous leur joug sanguinaire le destin du monde, amenant pour ce prochain âge, l'ultime annihilation de tout ce qui est vivant tel que Saint-Jean l'a aussi prédit dans son livre des Révélations par son annonce de l'apocalypse.»

-Prophétie perdue de Jean Scot Érigène, livre sacré des révélations.

Gros-Jean et le plus âgé des soldats étaient de garde et veillaient près du feu à quelques pas des dormeurs. Kaross semblait être le seul à être incapable de fermer l'œil. Il tournait d'un côté et de l'autre sur sa dure couche et essayait de libérer son esprit des pensées angoissantes qui l'envahissaient. Il se rendait compte que l'attaque des loups l'avait troublé beaucoup plus qu'il ne l'avait laissé paraître ou qu'il aurait même voulu le croire. Ce n'était pourtant pas la peur du danger. Il était un brave et pieux soldat de Dieu et il l'avait maintes fois prouvé. Non, c'était plutôt le fait de penser qu'il était devenu trop vieux pour ce genre d'aventure. Le doute pouvant devenir un démon des plus acharnés, les dernières semaines passées avec ces jeunots sans expérience avaient été des plus difficiles, pour lui, du fait que depuis le début, il était amené à se remettre constamment en question. Mais que pouvait-il faire ? Il était sans le sou, sans paroisse et sans gîte, condamné à errer sur les chemins du royaume comme un proscrit. Et c'était d'ailleurs un peu ce qu'il était, banni de sa propre congrégation, voire même de sa propre foi. Maintenant, tout ce qu'il faisait se limitait à prêcher la bonne parole sur les routes, à l'instar des

tout premiers apôtres et des moines du début de cet âge, avant l'apparition des premières basiliques. Ce genre d'existence l'enrichissait quand même beaucoup au niveau spirituel, grâce au contact qu'il avait avec le peuple et qui l'amenait à l'essence même de l'esprit religieux du dieu unique. Par contre, il n'aimait pas du tout sa vie de vagabondage, car pour survivre, il lui fallait chaque jour gagner sa pitance par le labeur de ses mains, dans l'incertitude du lendemain, un peu comme ces pauvres déshérités qui erraient entre les grandes villes du royaume. Il se souvint avec mélancolie qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, lui qui plusieurs années auparavant, agissait en tant que curé du village de Foix, petit bourg de l'ancien royaume wisigoth, érigé aux pieds des Pyrénées dans la juridiction de Tolosa². Par sa dévotion et sa charité chrétienne, il était rapidement devenu le patriarche de cette petite communauté d'une centaine d'âmes, tout en leur servant de guide spirituel. Chaque semaine, tous se faisaient un devoir de se rendre à sa petite chapelle, malgré ses sermons quelques fois longs et véhéments. Ses ouailles se composaient surtout de paysans et de petits propriétaires terriens vivant de la généreuse terre sur laquelle ils s'étaient établis. On y trouvait aussi des marchands et des soldats qui résidaient dans l'ancienne forteresse romaine surplombant la ville. Tous avaient des âmes pieuses, en plus d'être de bons pratiquants ; même le seigneur de l'endroit demeurait un exemple, tant par sa générosité que par son âme charitable. Il avait même financé en grande partie la construction de la chapelle, en plus de faire régulièrement des offrandes pour les miséreux de la région. Tout allait donc pour le mieux et un ordre parfait régnait en ce lieu béni de Dieu.

Il en fut ainsi pendant près de dix ans, jusqu'à la mort subite du comte de Tolosa, que la maladie avait conduit subitement dans la tombe. Bien qu'à la cour certaines mauvaises langues racontaient qu'il s'agissait d'un empoisonnement, aucune accusation n'avait été portée. Pourtant, une seule personne pouvait vraiment profiter de ce décès, car l'épouse du seigneur était morte trois ans auparavant en donnant naissance à un garçon, le seul héritier des terres. Ce dernier n'étant encore qu'un bébé, le pouvoir féodal était tombé aux mains de l'archevêque de Tolosa, qui avait affirmé agir en tant que régent, dans un esprit de sacrifice désintéressé. Or, connaissant cet homme, Kaross savait pertinemment que ces humbles paroles n'étaient qu'une façade cachant un

2, Toulouse.

cœur fourbe et un esprit malveillant avide de pouvoir. Bien qu'issus d'un milieu très différent, tous deux avaient été ordonnés prêtres au monastère de Saint-Benoit, au centre du royaume. Si Kaross possédait d'humbles origines, avec, comme parents, des paysans sans fortune, l'archevêque, lui, provenait de la grande famille des Malmaison, dont le père, un noble richissime, avait entre autres eu l'honneur d'être l'aide de camp de l'empereur.

Ainsi, pendant que Kaross approfondissait sa vocation en faisant les corvées du monastère, Malmaison, Michel de son prénom, se voyait attaché au service du supérieur de l'ordre. Et malgré cette fonction, jamais personne ne l'avait vu travailler. L'influence de sa famille lui procurait donc une existence sans contraintes, ce qui allait à l'encontre même de la rigueur normalement imposée par la vie moniale de l'ordre bénédictin. Ce détestable et prétentieux personnage regardait tous les gens de la hauteur de son rang et Kaross, avec la fougue de son jeune âge, avait eu quelques petites confrontations verbales avec lui. Faisant fi du temps requis pour atteindre les différents niveaux de la hiérarchie ecclésiastique, l'homme fut tout de même nommé premier chapelain des armées impériales, alors même qu'il restait encore à Kaross plusieurs années avant de compléter son séminaire. Au moment où ce dernier rejoignait la communauté de Foix, Malmaison avait frayé son chemin jusqu'à la cour royale. Mais Kaross fut peu surpris de cette rapide ascension, du fait qu'il le savait doué d'une grande intelligence et d'un esprit vif. L'individu, effectivement, excellait dans l'art de créer des intrigues et parvenait toujours à ses fins. En revanche, son honnêteté était aussi déficiente que sa piété religieuse. Des rumeurs lui prêtaient de nombreuses débauches résultant de sa faiblesse pour le péché de la chair. Pourtant, les lois de l'ordre étaient claires. L'abstinence étant l'essence même de la pureté du corps et de l'esprit, cela faisait des ecclésiastiques des humbles messagers de Dieu. Ainsi, par son comportement, Michel aurait dû être expulsé de l'ordre. En lieu et place, grâce à ses manigances et à la puissance de sa famille, il était devenu archevêque et régent du royaume de Tolosa.

Le chaos s'installa dès cette prise de pouvoir ; le temps béni de Dieu était définitivement révolu. Malmaison nomma des membres de sa famille pour occuper les fonctions les plus influentes, tant au niveau civil, qu'ecclésiastique et militaire, en plus d'exproprier certains nobles de leur terre pour les remplacer par des pantins sous son

emprise. Mais sa décision la plus dommageable fut d'augmenter les taxes féodales, sans tenir compte des revenus modestes des paysans. Les pleins pouvoirs furent cédés aux agents royaux et aux shérifs pour la collecte des impôts, ce qui amena ces derniers à se comporter en véritables rapaces avec l'ensemble de la population.

Ces abus furent ressentis au cœur même de la paisible paroisse de Kaross, ce qui poussa celui-ci à intervenir, notamment en écrabouillant le nez d'un collecteur de taxes qui brutalisait une pauvre veuve. Le tout alla en s'aggravant, mais l'évêque resta sourd aux appels de tempérance de ses pairs. Enfin, lors d'une assemblée regroupant tous les prêtres du comté, Kaross, reconnu pour sa grande éloquence et sa diplomatie, fut désigné pour se rendre au palais de Tolosa et présenter en personne leurs doléances au régent. Tous espéraient qu'il saurait éveiller chez cet homme une certaine compassion en faisant appel à ses valeurs religieuses, car malgré tout, l'évêque était un membre de leur congrégation.

Combien vain fut cet espoir ! Aussi, c'est avec une certaine colère que Kaross se remémora les événements de cette misérable journée qui devait changer à jamais le cours de son existence. Il était arrivé au palais après une longue chevauchée, pour être reçu sans cérémonie par les gardes, malgré qu'il fût attendu. Sans même avoir eu le temps de se rafraîchir, encore tout couvert de la poussière de la route, il avait été conduit dans une chambre secondaire où se déroulerait l'entrevue. Son souffle s'était coupé devant le luxe fastidieux de la pièce, qui ne faisait pourtant nullement partie du grand hall du comte ! Les murs étaient tapissés de riches draperies brodées de fils d'or, auxquels des meubles finement sculptés étaient adossés, tandis qu'une énorme table en chêne remplissait le reste de l'endroit. Des coupes d'argent à moitié pleines y avaient été oubliées, la salle ayant probablement été occupée quelques heures auparavant par des conseillers royaux rassemblés pour régler de quelconques problèmes. Brusquement, la porte s'était ouverte pour laisser entrer l'évêque. Plutôt corpulent et d'une grandeur impressionnante, ce dernier ressemblait presque à un géant. Il était suivi de deux soldats revêtus d'armure aux plaques étincelantes, membres de la garde comtale, une prérogative qui normalement, n'était réservée qu'aux princes. Non sans stupéfaction, Kaross avait aussi remarqué que le nouveau régent portait le manteau pourpre du pouvoir impérial par-dessus ses flamboyants habits sacerdotaux.

Indigné, il s'était demandé s'il irait jusqu'à oser porter le sceptre et la couronne de l'empereur. Mais il était parvenu à freiner sa colère en se disant qu'il devait rester calme et posé, que le bien-être de toutes les communautés du comté en dépendait. Il s'était ensuite agenouillé comme on se devait de le faire devant le régent, représentant de l'empereur. Ce faisant, il s'était senti soudainement minuscule, malgré sa robuste stature. L'évêque s'était avancé, puis en voyant le visage du prêtre, avait reculé d'un pas. Il venait de reconnaître son visiteur, qui espérait vivement que son vis à vis avait oublié leur ancienne querelle, en partie due à cette fougue caractéristique de la jeunesse. Le prêtre avait fini par se convaincre qu'avec le passage des années, ces vaines disputes devaient être sans conséquence pour ce grand personnage qui n'en avait assurément gardé aucune rancune. Toujours agenouillé, il avait entamé son exposé sur un ton empreint d'humilité et de respect, choisissant ses mots pour qu'en aucun moment son interlocuteur ne se sente remis en question ou critiqué. Le régent l'avait laissé parler sans l'interrompre, bien qu'il semblât le fixer avec ce même regard hautain qu'était le sien lors des beaux jours du monastère. Il n'avait même pas sourcillé pendant que Kaross lui rapportait les graves problèmes engendrés par la nouvelle levée de taxes qui forçait les paysans à abandonner leurs terres pour se livrer à la mendicité, sans oublier ceux qui devaient voler pour nourrir leur famille. Il avait articulé son compte rendu d'une voix faible et conciliante, comme se devait de le faire un vassal devant son seigneur, avant de terminer le tout d'une façon plus personnelle.

— Monseigneur, je fais appel à vous en tant que confrère et grand représentant de notre ordre ; vous êtes à même de constater les dommages causés par la trop lourde charge des impôts. Je vous implore donc en mon nom, en celui des représentants de Dieu et surtout, en celui du peuple de notre comté, de mettre fin à ces injustices et de libérer le royaume de ces misères.

D'abord estomaqué, Malmaison avait lentement laissé apparaître un étrange sourire sur son visage.

— Mon très cher frère Kaross, vous n'avez pas changé.

Toujours agenouillé, le prêtre était resté silencieux, persuadé que tout allait pour le mieux. Ce n'est qu'après avoir vu le visage du régent devenir rouge écarlate qu'il avait compris que tout était perdu.

— Vous croyez peut-être pouvoir encore vous mettre en travers de mon chemin comme au temps de nos premières prières, continua l'autre, dont le sourire s'était métamorphosé en une affreuse grimace. Eh bien, vous ne pouvez plus rien aujourd'hui, dit-il encore, le visage déformé par la colère. Aucun de vos arguments ne tient devant ma volonté qui est maintenant celle du pouvoir seigneurial de Tolosa, ma volonté est même celle de l'empereur. Je suis le régent. Est-ce que vous comprenez, misérable petit paysan ? LE RÉGENT ! hurla-t-il.

Puis, sa crise de rage s'estompa d'un coup et son visage redevint impassible, bien qu'il gardât un air des plus menaçants. Après une courte pause, il tourna le dos à l'ecclésiastique et reprit d'un ton froid et méprisant...

— La communauté religieuse du comté a fait un très mauvais choix en envoyant un homme tel que vous pour la représenter. Mieux aurait valu qu'elle choisisse un personnage avec un minimum d'éducation, lié à une des grandes familles du royaume. Ainsi, nous aurions pu discuter...d'égal à égal.

Le régent pouffa de rire avant de se retourner et de pointer un doigt accusateur en direction de Kaross.

— De plus, vous êtes devenu un hors-la-loi, puisque vous avez agressé un agent impérial dans l'exercice de ses fonctions, et ce, comme un vulgaire voyou de ruelle. Cet homme avait été mandaté par ma personne et de ce fait, il représentait le pouvoir de l'empereur. Vous avez commis là un très grave acte de rébellion.

Sentant la colère autant que le désespoir monter en lui, le prêtre baissa la tête. Il avait lamentablement échoué dans sa mission et cet homme, si détestable qu'il fût, avait raison sur un point : il n'aurait jamais dû être choisi pour cette rencontre.

— Vous restez silencieux ? Eh bien, quelle meilleure preuve de votre culpabilité. Vous étiez plus loquace, au monastère. Comme les choses ont changé, et pas à votre avantage, il semblerait.

Kaross se leva, ne voulant plus montrer aucun signe d'humilité ou d'obédience. Sachant sa cause définitivement perdue, il voulait au moins, par cette attitude de défiance, regagner un peu de dignité. La colère qui l'envahissait de plus en plus ravivait sa fougue d'antan ; il devait maintenant se retenir pour ne pas sauter à la gorge de son interlocuteur, qui grimaça devant son geste irrespectueux. La voix de

celui-ci s'éleva impérieusement dans la pièce, comme s'il rendait un jugement devant une assemblée judiciaire.

— Pour son assaut commis contre un shérif mandaté par le pouvoir de ma très sainte régence, le père Kaross, de la commune de Foix, est accusé et condamné pour sédition contre l'ordre impérial.

Il baissa la voix, s'appuya sur la table, et ajouta avec un sourire rempli de mépris :

— Votre punition, mon très cher Kaross, sera de collecter vous-même les taxes royales dues par votre commune. De plus, tous vos paysans devront contribuer à une taxe supplémentaire pour expier votre faute. Ce sera donc eux qui paieront pour vos méfaits.

Sur ce, il s'en retourna vers la porte, suivi de sa garde personnelle. Le fait que l'évêque s'en soit pris ainsi à ses ouailles rendait Kaross fou de rage. Pour une des rares fois de sa vie, celui-ci ne se maîtrisait plus.

— De Malmaison, cria-t-il cavalièrement, voilà une petite partie de l'impôt que je vous dois.

Du revers de la main, il frappa sur une des coupes d'argent qui se trouvait sur le coin de la table. Bien qu'il n'eût que l'intention d'atteindre son interlocuteur avec l'éclaboussure du contenu, sa colère était telle, qu'il n'avait pas pu contrôler la force de son coup. Aussi, contre toute attente, l'objet vola dans les airs pour atteindre le régent en plein front. Comme foudroyé, ce dernier, tomba inanimé sur le sol. Pendant quelques secondes, tous restèrent figés dans la pièce. Kaross, fut le premier à réagir. Conscient de l'étendue de la catastrophe, il recouvrit son visage avec ses mains en faisant appel à Dieu. Il n'avait jamais voulu cela, mais comment l'expliquer maintenant que le mal était fait ? Après s'être occupés du blessé qui, sans être mortellement atteint, était passablement étourdi et ensanglanté, les gardes s'emparèrent du prêtre. Lorsqu'il le vit passer près de lui, Malmaison se releva difficilement pour lui lancer un regard rempli de haine.

— Qu'on le jette dans le plus profond et le plus noir donjon du château et qu'on l'y laisse pourrir pour l'éternité, ordonna-t-il.

Résigné et en proie à un intense désespoir, Kaross se laissa emmener sans résister. Se sachant perdu, il s'en remit dès lors à la miséricorde de Dieu.

Combien de temps était-il resté enchaîné dans cet humide caveau comme un vulgaire criminel ? Difficile à dire lorsqu'on est entouré par une muraille de noirceur avec une colonie de rats comme compagnons d'infortune. Puis, au bout de plusieurs jours, peut-être même quelques semaines, on le libéra. Ses appuis au sein de l'Église lui avaient évité la réclusion à vie et probablement même, aussi, la potence. En revanche, on n'avait pu lui éviter l'exil. Personne ne pouvait se mettre impunément en travers du pouvoir de Malmaison. Après que les gardes du donjon lui eurent signifié sa sentence, il fut jeté hors du palais avec l'obligation de quitter le comté sous peine de mort. Avec son bâton de pèlerin et sa soutane pour toutes possessions, il partit arpenter seul le chemin de l'exil, au-delà des frontières de son pays natal. Pendant ces mois d'errance à travers la poussière de la route, il survécut grâce à la générosité de simples gens, avant d'arriver à Paris, affamé et sans le sou. Il résida quelque temps à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, mais l'histoire de sa mésaventure à la cour de Tolosa s'était rendue jusqu'aux oreilles de l'abbé responsable de l'endroit, qui le pria de quitter. Telle était l'influence de Malmaison. En fait, il était devenu un indésirable au sein même de son ordre.

Au comble du découragement, il se résolut à répondre à une annonce d'un marchand qui cherchait des hommes d'armes pour exécuter certains travaux à risques. Un aventurier, voilà donc ce qu'il était devenu, et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé à la solde d'un des plus riches marchands de l'empire, le noble Gilbert de Soissons. Son nouvel employeur venait d'une grande famille et, malgré son rang et sa fortune, faisait preuve d'une simplicité et d'une sympathie déconcertantes, en plus d'être un bon chrétien. Le respect et la politesse de cet homme à l'endroit de Kaross réconcilia quelque peu ce dernier avec les grands personnages de ce monde. Néanmoins, il dut faire ses preuves et montrer que son bâton de pèlerin pouvait aussi avoir une redoutable fonction offensive, lorsqu'à contrecœur, il assomma un homme de maison de Soissons lors d'un duel amical. C'est ainsi qu'il fut engagé pour garder et protéger un chariot de marchandise, tâche des plus importantes, vu le nombre grandissant des attaques de brigands sur la route de la capitale.

Lorsqu'un long hurlement de loup le ramena à la réalité du moment, il enserra encore plus fortement son bâton entre ses doigts. Il se rapprocha du feu, tandis que l'écho résonnait dans le lointain. Il

devait rester en alerte, puisque ces méchantes bêtes étaient encore à l'affût. Du coin de l'œil, il remarqua qu'au seul son du hurlement, Vik, toujours endormi, avait inconsciemment mis la main sur son arc posé près de lui. «Il monte la garde même en dormant, celui-là», se dit Kaross en souriant. Puis son regard alla plus haut, vers Salomée, couchée derrière le banc du chariot. La jeune femme était d'une beauté peu commune. Elle ressemblait à une nymphe, en plus de posséder le magnétisme d'une déesse et les talents d'une sorcière. Quel mélange explosif ! Puis les yeux du prêtre s'attardèrent sous les roues du chariot, où le jeune chapardeur de vin ronflait toujours, exhalant à chaque respiration une terrible odeur d'alcool. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine affection pour ce voleur, buveur invétéré, véritable démon moqueur. En fait, il le trouvait aussi attachant que les deux autres. Il se souvenait avoir pensé qu'il était devenu trop vieux pour courir l'aventure avec de si jeunes et fougueux compagnons. Finalement, il se dit en souriant qu'il ne pouvait trouver mieux, comme amis, pour mener ce genre de vie, ni même, peut-être, trouver pire. Il roula un peu sur le sol pour se rapprocher du feu et essayer de réchauffer son corps transi par la nuit glacée, puis ferma les yeux avant de trouver enfin le sommeil.

Le lendemain, Stuff se réveilla lentement en prenant peu à peu conscience d'une désagréable sensation d'humidité autour de lui. Il sortait d'un rêve agréable où, prisonnier d'un énorme baril rempli à ras bord de bière, il devait boire tout le contenu pour s'en échapper. Ressentant soudainement le froid qui l'assaillait jusqu'aux os, le citadin ouvrit les yeux et se rendit compte qu'il faisait jour. Une mince couche de neige fondante recouvrait le paysage environnant, ainsi que sa couverture devenue détrempée. Ses compagnons avaient déjà attelé les chevaux et tous semblaient prêts à partir. Les gardes antipathiques étaient déjà sur leur monture et le jeune blanc-bec qui l'avait attrapé vin en bouche s'occupait de vérifier les sangles des amphores qui les rattachaient aux parois du chariot. Personne ne l'avait donc réveillé pour défaire le camp ni même pour déjeuner, ce qui était plus grave puisqu'il avait affreusement faim. Se levant d'un bond, il aperçut Vik, qui devant l'attelage, nourrissait les chevaux. Ils se saluèrent

de la tête ; Stuff espérait vivement que l'archer lui avait gardé un petit quelque chose à se mettre sous la dent. Son copain était si attentionné. Comme il allait le rejoindre, Gros-Jean lui fit face et l'interpella avec un sourire bienveillant du haut de sa taille de géant.

— Bon matin, mon jeune ami. Bien dormi, j'espère ?

— Oui, mon capitaine, répondit Stuff avec entrain. Aussi bien qu'une marmotte dans son trou.

— Eh bien... tant mieux, parce que nous avons encore une bonne chevauchée, aujourd'hui. Ah oui, encore une chose... Juste au cas où tu voudrais ta ration, sache que ceux qui dorment tard parce qu'ils ont trop bu de vin impérial n'ont pas droit au déjeuner.

Cela dit, le vieux soldat monta sur le siège avant du chariot en ricanant, amusé par le regard ébahi du citadin qui, pour une des rares fois du voyage, se retrouvait sans mots. Ce dernier lui tourna le dos, puis, en s'éloignant, se contenta de grommeler à voix basse.

— De toute façon, je ne mange presque jamais en me levant ; ce n'est pas bon pour ma digestion et ça me fait flatuler.

Or, dans les faits, son ventre criait bruyamment famine et il devait faire de grands efforts pour que personne ne remarque son désarroi.

— Merci beaucoup, c'est vraiment mieux ainsi, capitaine bourse molle, maugréa-t-il entre les dents.

En colère face à son impuissance et surtout, face à la perte momentanée de sa répartie, il arpenta le camp de long en large en frappant du bout du pied les petits cailloux qui ressortaient du sol. Ce faisant, il aperçut, un peu plus loin sur le chemin, la jeune femme et le prêtre. Agenouillés dans la neige, ils étaient assurément en train de prier. Amusé par la scène, l'humeur de Stuff changea tandis qu'il s'approchait d'eux pour les interpeller d'un ton moqueur.

— Hé, avez-vous perdu quelque chose ou êtes-vous simplement devenus foldingos ?

Les deux se retournèrent ; voyant le visage rieur du citadin, Kaross se remit à prier comme si rien ne l'avait dérangé, tandis que Salomé, outrée d'avoir été interrompue, répondit avec tout le mépris permis à une dame de haut rang s'adressant à un vulgaire manant :

— Pauvre ignorant, nous prions nos Dieux respectifs. Évidemment, cela doit être difficile à comprendre pour un vagabond comme toi qui n'a aucun contact avec le sacré, qui ne reconnaît aucun dieu et qui ignore tout des bienfaits du recueillement.

— Jamais de la vie, morte couille ! s'écria Stuff faussement indigné et en se retenant pour ne pas éclater de rire. Je crois en Dieu et je suis même très religieux. Justement, hier, j'ai même prié un bon coup.

Bouche bée, Salomé le regarda sans rien dire ; même Kaross, qui n'en croyait pas ses oreilles, se retourna. Stuff était maintenant de très bonne humeur, fier d'avoir enfin trouvé un public attentif à ses amusantes dérisions. C'est presque en empruntant le ton de la confiance qu'il poursuivit...

— Hier, à la tombée de la nuit, quand vous dévoriez tous votre souper, je me suis glissé furtivement sous la toile du chariot. Là, j'ai trouvé un cruchon de vin. J'ai rentré le goulot dans ma bouche et ai prié durant tout le temps que le divin liquide a coulé dans le fond de mon gosier.

Simultanément, ses deux interlocuteurs échangèrent des regards interrogateurs, l'air de se demander si ses propos étaient sérieux ou s'ils étaient encore victimes de ses plates bouffonneries. Après quelques secondes d'hésitation, Salomé ne put cacher plus longtemps sa curiosité.

— C'est donc en étant ivre que vous communiez avec votre Dieu ?

— Commu... communi... quoi ? essaya d'articuler Stuff.

— COM-MU-NI-ER, répéta la jeune femme, exaspérée. Cela veut dire *parler avec votre Dieu* ; ces termes plus communs aux gens du peuple serviront probablement mieux votre compréhension.

— Ah, oui... communer ! Bien sûr, oui oui... je commu... je communonne le plus souvent que je le peux avec mon dieu, Bacchus. Il réside au-delà des nuages, assis sur son trône, qui est en fait un énorme baril de bière qui jamais ne se vide. C'est de là-haut qu'il veille sur moi tout en faisant la fête avec les nymphes et les fées et en buvant à s'en péter les boyaux.

Ces derniers mots, Stuff les prononça avec conviction et l'idée même de son dieu se saoulant en permanence l'amenait presque à

un état de grâce. Quelques bons cruchons pour prier, n'était-ce pas une porte ouverte vers le paradis ! Surtout après avoir été si bêtement interrompu, la veille, alors qu'il connaissait un aussi agréable élan religieux. Surprise par cette démonstration de piété que jamais elle n'aurait pu imaginer chez cet individu, Salomée sourit de dérision. D'autant plus qu'elle trouvait les croyances anciennes du bas peuple des plus ridicules. Bien que ses dieux à elle pouvaient aussi paraître très étranges aux yeux de la population. Ce fut tout de même sur un ton moqueur qu'à son tour elle prit la parole.

— Mon cher Stuff aux doigts rapides, votre religion est des plus... rustique et originale. La ferveur de vos prières est donc à la mesure de votre ivresse.

Sur ce, elle ricana, pendant que Kaross, qui avait pesé chacune des paroles du citadin, se demandait s'il avait une chance de convertir ce jeune hérétique. Peut-être pourrait-il le guider vers la voie de la lumière et de la vérité, mais ce serait sans doute là un défi de taille. Sa foi en ces vieilles superstitions païennes semblait profonde et malheureusement, bien des gens croyaient encore en ces déités archaïques qui dataient de l'époque des Romains. De plus, il se doutait que sa compagne, malgré une piété évidente, ne priait pas les mêmes Dieux que lui. Ce dernier détail l'inquiétait légèrement, surtout après sa démonstration surnaturelle de la veille. Il aurait tout un effort de prosélytisme à faire avec ces deux-là, se dit-il.

Un long moment de silence s'installa, tandis que Stuff dévisageait longuement ses deux interlocuteurs. Le prêtre le fixait à présent avec un air étrange loin de son regard débonnaire, pendant que la jeune femme semblait se moquer de lui, ce qui était encore pire. Constatant que le jeu de la dérision qu'il avait lui-même initié se retournait contre lui, c'est avec une certaine colère qu'il percevait leur l'attitude condescendante face à ses croyances. Bacchus était tout ce qu'il connaissait des dieux et tout ce dont il avait besoin pour survivre dans ce bas monde. À défaut de grands temples offrant de fastueuses cérémonies, Bacchus était un dieu simple et sympathique qui n'avait pas de véritables exigences, hormis celle de boire le plus souvent possible à sa santé. Irrité de voir que Salomée souriait toujours, Stuff se demanda pour qui elle se prenait avec ses grands airs... Une dame de la cour ? Il recula d'un pas, prêt à s'en retourner, puis, ne voulant pas

quitter sa compagne sans une dernière répartie, il redevint tout sourire lorsqu'il lança :

— Mieux vaut prier tout en étant saoul, que de le faire en s'agenouillant dans la neige et avoir l'air de pauvres fous !

Sur ce, il repartit aider Vik, qui lui sellait les derniers chevaux, satisfait d'avoir eu au moins le dernier mot. Salomée, choquée de son insolence, le regarda s'en aller ; elle était sur le point de lui crier des bêtises lorsqu'elle se rendit compte que le saint homme qui se tenait à ses côtés l'observait avec un regard curieux.

— Qui a-t-il, mon père ? demanda-t-elle soudainement, un peu mal à l'aise.

Le prêtre fronça les sourcils et répondit d'une voix un peu hésitante.

— Voyez-vous, ma fille, j'ai été surpris de ne pas vous voir faire votre signe de croix avant le début de votre prière ; alors, je me demandais si vous étiez une adepte des anciens cultes romains comme notre jeune ami citadin...

— Dieux romains!!!! Ça jamais, répliqua aussitôt la jeune femme. Je priais simplement la terre mère et Cernunnos³, dieu de la forêt, comme le font tous ceux de ma race.

À ces mots, elle se mordilla la lèvre, se rendant compte qu'elle en avait dit plus qu'elle aurait dû. Kaross la fixa longuement, non sans laisser son regard s'attarder sur le bout pointu de ses oreilles qui ressortait à travers ses mèches blondes.

— Ceux de votre race ! répéta-t-il lentement d'un air pensif avant de s'exclamer avec surprise : la race des mages elfiques ?

Paniquée, Salomée regarda vers le sol. Combien de ses congénères avaient été conduits au bûcher après avoir simplement confessé leurs étranges origines. Notant l'étendue du désarroi de sa compagne, Kaross posa amicalement une main sur son épaule.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, ma fille, la rassura-t-il, je ne suis pas un de ces pathétiques chasseurs de sorcières à l'esprit étroit. Je suis simplement un peu étonné, car je croyais que votre race était éteinte depuis longtemps et qu'à la limite, votre existence tenait plus du mythe que de la réalité. La démonstration de vos talents, hier soir, près du feu, fait maintenant plus de sens et demeure beaucoup

3. Dieu gaulois du panthéon celtique.

moins effrayante. Je redoutais de chevaucher avec un suppôt de Lucifer ou un apôtre des anciens démons.

À ces mots, un sourire bienveillant apparut sur son visage. Plus en confiance, Salomée reprit la parole en affichant un air de soulagement.

— Nous sommes loin de toute cette malveillance, très Saint-Père. Mon peuple a toujours été pacifique, malgré la prédation de vos semblables.

Kaross acquiesça de la tête en effaçant son sourire, tandis qu'elle continuait d'une voix passionnée.

— Heureusement, notre alliance secrète avec le grand empereur préserve notre communauté de toute autre calamité. Vous seriez sûrement très surpris d'apprendre que les vastes connaissances de mon peuple ont toujours été bien accueillies par les grands de ce monde. En fait, notre sagesse millénaire rayonne maintenant jusqu'à la cour impériale, où certain de nos plus illustres lettrés servent de conseillers au Magnus imperator ⁴. C'est d'ailleurs à cet endroit que j'aimerais servir à mon tour.

— Je suis très impressionné, ma fille, répliqua Kaross en hochant la tête pour signifier son approbation, mais je voyais bien que vous étiez plus qu'une simple aventurière. Votre vivacité d'esprit contraste avec celui du reste de nos amis, cela dit, sans vouloir déprécier nos compagnons de voyage qui demeurent, malgré certaines lacunes, des hommes de qualité.

À ces mots, les deux se retournèrent simultanément vers Stuff qui au loin, sellait son cheval en jurant bruyamment.

4. Grand empereur.

Chapitre III

Dette de sang

«...Déconcertants étaient ces hommes qui vivaient au nord de l'île au-delà du grand mur romain, peuples conquérants, tous guerriers belliqueux, tueurs et pillards. Les différents clans se distinguaient par les rayures de leurs habits et par les têtes d'animaux dont ils se paraient. Frères ou cousins, amis ou voisins, les guerres étaient fratricides et ininterrompues, l'un contre l'autre et tous contre l'un. Si un tant soit peu d'harmonie avait régné entre les clans, ils auraient pu se faire facilement maîtres du monde. Malgré qu'ils se vouaient à des dieux païens aussi sanguinaires que diaboliques, tous les royaumes chrétiens du continent cherchaient leur alliance, puisque ces peuplades accordaient la plus haute importance au sens de l'honneur, sorte de code chevaleresque à même l'esprit sauvage. Ainsi, le soin qu'ils se donnaient pour respecter leur parole n'avait d'égal que leur ardeur aux combats...»

-Alcuin d'York, abbé de Saint-Martin de Tours, récit à l'empereur sur son voyage en terre anglo-saxonne.

Le soleil était à son zénith et réchauffait doucement le sol de la dense forêt. Les rayons lumineux faisaient fondre la neige qui, le matin même, tombait encore en faible averse. Les dernières traces de ce blanc tapis en étaient venues à disparaître, pour rendre le sol humide et spongieux. Malgré la consistance difficile du terrain, un homme avançait furtivement au cœur de cette marée boueuse. Aucun son n'émanait de ses pas. Ses bottes de peau de mouton enserrées de lanières de cuir glissaient doucement sur la terre mouillée. Il se mouvait tout en étant accroupi et tentait de se camoufler à même le terrain, en soustrayant son corps de colosse aux regards inquisiteurs. Au pire, si on venait à le découvrir, il offrirait ainsi une cible plus difficile à atteindre aux ennemis potentiels. Ses mains repoussaient délicatement les bran-

chages qui l'entouraient, pour éviter, par un geste malencontreux, que son déplacement ne les brise et que le craquement du bois ne dévoile sa position. En dépit de toutes ces précautions, il progressait rapidement entre les arbres dégarnis, comme si ce genre de marche saccadée représentait pour lui une seconde nature. Entre chacune de ses enjambées, il s'arrêtait quelques secondes sans bouger pour scruter le sol qui était, çà et là, labouré d'une multitude d'empreintes de pas. Puis il finit par s'immobiliser complètement, après s'être rendu compte que les pistes se séparaient pour emprunter deux chemins différents. Contrarié, son front se plissa à l'idée qu'il devrait assurément faire face à une embuscade. Il réfléchit quelques secondes en visualisant le parcours du groupe qu'il avait pris en chasse. Quelques hommes avaient bifurqué vers la droite, tandis que le reste de la bande avait continué. Ils s'attendaient donc à être poursuivis ; probablement qu'ils croyaient avoir affaire à un shérif ou à un capitaine de milice accompagné de quelques paysans inoffensifs et qu'ils avaient laissé un petit groupe à l'arrière pour les apeurer et les pousser à rebrousser chemin. Mais cela ne changerait rien au dénouement, puisqu'il les tuerait tous.

Toujours à l'affut, l'homme scruta lentement les alentours pour tenter de distinguer un quelconque indice qui lui permettrait de déterminer l'endroit où ses opposants pouvaient bien se cacher. La piste du petit groupe menait vers une large clairière au fond de laquelle se tenait un promontoire surplombé d'un rocher. C'était le lieu idéal pour l'attendre. Il comprit dès lors que ces pourceaux avaient choisi ce point précis pour lui tendre leur guet-apens. Son accoutumance à ce genre de danger était telle, qu'il pouvait deviner où se situait la menace par la simple étude du terrain, de même qu'à l'aide de ce sixième sens qu'il avait appris à développer. À présent, le seul problème demeurerait cette clairière où il devrait avancer à découvert. La contourner lui ferait perdre un temps précieux et il était impatient d'en découdre avec le reste de la troupe. Sans hésiter, il prit sa décision, soit celle d'attaquer directement. S'élançant avec une grande agilité entre souches et racines, il parcourut plus d'une dizaine de mètres en quelques secondes, puis, fort de son allure, c'est tous les sens en alerte qu'il arriva dans la clairière. Au fil de ses enjambées, rien ne se passait. Peut-être l'ennemi ne l'avait-il tout simplement pas vu ? À moins qu'il ait fait fausse route et que l'embuscade se trouvait ailleurs ? Comme le doute l'envahissait, il vit une forme bouger derrière la végétation

en haut du promontoire. Ce fut presque avec soulagement qu'il entendit un petit sifflement, son qu'en vétéran, il ne connaissait que trop bien. Il se laissa tomber au sol, alors même qu'une flèche passait juste au-dessus de sa tête pour aller se fracasser dans les bois derrière lui. Évaluant sa position, il se rendit compte qu'il avait eu le temps de traverser presque l'ensemble de la clairière.

En utilisant des bosquets et des arbres morts en guise d'écran entre lui et le promontoire, l'homme rampa lentement sans qu'aucun autre tir ne soit tenté. Comme il évitait de se montrer, ses attaquants devaient le croire blessé ou peut-être même mort. L'avantage, c'était maintenant lui qui la possédait. Bien caché par les hautes herbes, il avançait doucement tout en s'employant à contourner l'endroit d'où l'attaque était provenue. Après quelques minutes de progression furtive, il finit par apercevoir quatre formes humaines accroupies derrière le gros rocher. Son cœur se mit à battre plus rapidement. Ce n'était point relié à de l'anxiété ou de l'inquiétude, mais plutôt à une froide excitation face à l'idée de combattre.

Malgré son jeune âge, il avait déjà l'habitude de ce genre d'escarmouches. Les guerres de raids entre les clans de sa terre natale constituaient des conflits qui persistaient depuis l'aube des temps. Les dizaines de cicatrices qui recouvraient son corps puissant résultaient de la fureur de ces combats qui faisaient encore couler le sang dans les bois ténébreux et les montagnes brumeuses des terres du nord. C'est ainsi qu'il avait acquis une grande expérience guerrière et qu'il était devenu un adversaire des plus redoutables.

Rendu à une dizaine de mètres des quatre hommes, il s'agenouilla dans la végétation. Un arbre tombé le soustrayait complètement de leur vue. Machinalement, il nettoya son armure pour retirer le feuillage et la boue collés entre les plaques du revêtement d'acier. Toujours en guettant ses adversaires, il resserra la peau de loup qui recouvrait ses épaules comme une longue cape. La fourrure de l'animal dont il se parait lui donnait un air aussi féroce que terrifiant. Il se servait de la tête du loup comme d'un capuchon ; avec les longs crocs de la bête qui retombaient jusqu'au milieu de son front, on aurait pu aisément le prendre pour un démon.

Il s'avança sournoisement. Sa cape le rendait presque invisible, du fait que son pelage noir et gris se mariait parfaitement avec les couleurs ombragées de la sombre forêt. Voyant les hommes se lever

et marcher nonchalamment vers l'endroit où l'archer avait tiré, il accéléra le pas en glissant sa main sur son large ceinturon. Du bout des doigts, il caressa le métal froid de sa hache, puis l'empoigna par le manche. C'était maintenant lui, le prédateur, et eux, les proies. Le petit groupe s'était arrêté pour scruter le sol en chuchotant. Trois des hommes avaient tiré leur épée, tandis que l'archer avait encoché une flèche sur la corde de son arc. Constatant que leur attention était portée sur le décor environnant, l'homme à la peau de loup se lança soudainement à l'assaut. Bien que sa course fût presque inaudible, la lourdeur de ses pas finit par attirer l'attention de ses adversaires, qui se retournèrent simultanément. Il put remarquer leurs yeux s'agrandir lorsqu'ils l'aperçurent. Pas de doute, ils le craignaient. Étant donné sa physionomie, peut-être le prenaient-ils pour une créature de la forêt, d'où la raison pour laquelle ils demeurèrent figés quelques secondes. Bien que toujours pris dans l'élan de sa charge, l'homme observa ses opposants dans les moindres détails. Leurs vêtements en lambeaux, leur allure hirsute et le fait qu'ils étaient armés jusqu'aux dents laissaient croire qu'ils pouvaient être de misérables pillards. Le guerrier ne s'était donc pas trompé : ces individus faisaient bel et bien partie de la bande de brigands qu'il recherchait. Tout à coup, une rage sauvage monta en lui et il hurla d'une voix féroce :

— Que Belatucadr⁵ s'abreuve du sang des morts !

Au même instant, il projeta sa hache en direction de l'archer, qui la reçut en plein front avant même d'avoir eu le temps de bander son arc. Le crâne fracassé, il tomba lourdement au sol sans une plainte. Les trois autres, surpris par l'attaque soudaine, levèrent leur épée en adoptant une position de défense, pendant que leur infortuné compagnon rougissait la terre de son sang. Le guerrier ralentit le pas et leva les bras pour prendre, derrière sa tête encapuchonnée, une épée rattachée à son dos par une attelle de cuir. Il la fit apparaître d'un geste vif et rapide, bien qu'elle fût si énorme qu'on aurait pu jurer qu'elle avait été forgée pour un géant.

Au cours des secondes qui suivirent, les trois brigands, stupéfaits, n'osèrent plus bouger, obnubilés qu'ils étaient devant l'apparence de leur assaillant. Devant l'épée démesurée, la toge de laine

5. Ou Belatucadros, dieu de la Grande-Bretagne celtique associé à Mars le dieu de la guerre romain.

vert forêt quadrillée de nombreuses lignes sombres, la peau de loup recouvrant de longs cheveux aussi sombres que la nuit sous lesquels perçaient les yeux d'une bête sauvage et enfin, le cri de guerre scandant le nom d'un dieu inconnu, ils comprirent à qui ils avaient affaire. Il s'agissait d'un des barbares de Britannia venant du nord du grand mur. Et malheureusement pour eux, ces derniers avaient la réputation d'être les plus dangereux adversaires que l'on pouvait affronter au corps à corps. Même les paladins les plus réputés et les meilleurs escrimeurs des pays civilisés évitaient toute confrontation avec eux. Pris de panique, ils reculèrent lentement, prêts à tourner les talons. Mais déjà, la longue lame décrivait un arc en sifflant dans l'air.

L'homme qui se trouvait le plus près du danger eut le réflexe de parer l'attaque, mais en vain. Son épée se brisa sous le puissant coup que venait de lui porter le barbare. Après quoi, la longue lame poursuivit sa course en le coupant en deux, avant de s'enfoncer dans les flancs de son compagnon. L'autre homme, touché à mort, s'affaissa en râlant. Le dernier du quatuor, apeuré, lança maladroitement un coup vers l'homme-loup, qui essayait de dégager son arme du corps de sa dernière victime. Le guerrier évita la lame en glissant de côté, retira la sienne, et attaqua de nouveau. Le soleil scintilla sur l'acier rougi, qui un court instant, s'était levé vers le ciel. Puis, la seconde d'après, la longue épée donna encore une fois la mort. Le barbare s'immobilisa telle une statue et contempla l'étendue de son carnage, tout en attendant que disparaisse la brume rouge qui s'offrait encore à sa vue. Or, ces quatre morts étaient loin d'avoir assouvi sa soif de vengeance. Il en restait d'autres et l'embuscade ratée de leurs compagnons n'avait que retardé l'inévitable conclusion. Avant la tombée du jour, il les aurait tous abattus.

Ayant remarqué une petite source qui coulait entre les rochers, il s'y dirigea pour nettoyer son arme. Ce faisant, il repensa à la jeune femme de l'auberge, à sa chevelure couleur de feu, à la chaleur de ses caresses, au brasier brûlant qu'était sa bouche. Puis il revit ses yeux grands ouverts qui fixaient le néant lorsqu'il avait trouvé son corps ravagé, ainsi que la pâleur de sa peau. De même, il se souvint du contact froid de son corps quand il la prit dans ses bras pour enterrer son cadavre.

Vivement, l'homme-loup se retourna pour se ruer sur le corps de sa dernière victime et plonger les mains dans la blessure béante

du cadavre. Ses paumes remplies de sang, il s'en aspergea les bras et le visage. Ceci fait, lentement, religieusement, il grava sur sa peau tachée de rouge d'étranges signes runiques. Ce rituel était un macabre hommage à ses dieux féroces et sanguinaires. Une fois son visage transformé en masque mortuaire, il devenait aussi puissant qu'un ange de la mort, aussi puissant qu'un démon. Il était lié à la destruction par le sang et savait qu'il serait toujours en quête de guerres et de combats. Grâce à cette femme, il avait pourtant appris, depuis peu, à aimer la sérénité des moments de paix entre les batailles. Alors qu'il se remémorait le visage de la belle, les événements des dernières semaines se mirent à défiler dans sa tête.

Quelques mois plus tôt, après avoir déserté son poste de mercenaire dans la marche espagnole, parce que lassé de la chaleur accablante et des patrouilles monotones dans les sierras isolées, il s'était dirigé vers le nord dans l'intention de retourner dans ses montagnes natales. Chemin faisant, il apprit que les raids saxons et slaves avaient repris à l'est et que l'armée de l'empereur avait un urgent besoin de soldats. Les forêts de Germania le changeraient du paysage du sud et la perspective d'une guerre représentait pour lui une opportunité de sortir son épée tout en remplissant sa bourse.

Traversant le royaume franc, il s'était arrêté dans une petite auberge près de la cité de Bastogne, dans la grande forêt des Ardennes. C'est là qu'il l'avait rencontrée. Luvi, qu'elle s'appelait. Elle travaillait à cet endroit, où ses tâches étaient nombreuses : faire le ménage, servir la bière et prendre soin des clients dans le sens le plus intime du terme. Voilà assurément ce qu'elle faisait de mieux. Le barbare avait profité maintes fois de ce plaisir, qui n'était pour lui qu'un simple divertissement éphémère. Luvi avait donc passé la nuit dans sa couche. À son grand étonnement, il avait vécu ce soir-là un moment de douceur et de sensualité comme il n'en avait jamais connu auparavant et, de toute évidence, il en avait été charmé. C'est ainsi qu'au petit matin, plutôt que de partir pour gagner la frontière est, il était resté auprès de cette femme une journée de plus. Il avait fait de même le surlendemain, si bien que Luvi avait décidé de se vouer exclusivement à lui, au grand dam de ses patrons, qui n'avaient pu que sourire nerveusement devant le regard de glace de l'énorme barbare qui les avait tout de même dédommagés en leur remettant une bourse remplie de pièces d'argent pour compenser leurs pertes.

Après quelques semaines de pur bonheur, de balades à cheval, de litres de vin, d'étreintes et de journées à se complaire au lit, il ne lui restait plus un sou. Sa solde de soldat accumulée au fil des derniers mois de mercenariat y avait entièrement passé, mais il n'en éprouvait aucun remords. Il devait partir, mais contre toute attente, Luvî voulait le suivre. D'abord, il refusa, car il ne voulait pas lui imposer la rude vie d'une femme de soldat forcée de suivre les armées aux rythmes des campagnes. Mais devant son insistance, il avait dû se résoudre à ce qu'elle l'accompagne jusqu'à la capitale d'Aix-la-Chapelle. Une fois là-bas, elle avait promis de l'attendre, le temps qu'il termine son engagement. Dans cette grande cité, elle aurait au moins la chance de décrocher un travail plus décent. Mais pour faire ce voyage, il leur fallait des vivres et, si possible, un autre cheval. Le guerrier était donc parti seul dans les montagnes pour chasser et faire de la trappe, tâches pour lesquelles il excellait presque autant qu'à la guerre. Les peaux ramenées lui serviraient de monnaie d'échange pour régler ses achats.

Une dizaine de jours de labeur lui avait suffi pour récolter une quantité de fourrures dont la valeur marchande était considérable. Mais à son retour, il trouva l'auberge réduite en un tas de ruines calcinées et fumantes. Luvî, elle, se trouvait derrière la grange, la gorge tranchée. Les nombreuses marques sur son visage laissaient croire qu'elle s'était beaucoup débattue et qu'on avait assurément abusé d'elle avant de la tuer. Il l'avait enterrée dans le plus grand des silences, sans même verser de larme. Seule une puissante colère croissait violemment en lui.

Ce n'est que plus tard, alors qu'il se rendait au village de Bastogne, qu'il avait appris qu'une bande de brigands avait ravagé la localité en pillant, volant, violant et tuant. Les malfaiteurs s'en étaient pris aux paysans isolés, ainsi qu'à l'auberge.

Fort de cette information, le barbare s'était rendu chez un marchand pour vendre ses peaux, son arc et son cheval. Il se devait de voyager léger pour entreprendre sa prochaine tâche. Puis, un cruchon d'alcool à la main, il était retourné sur les ruines de l'auberge, où il avait passé la nuit couché sur la tombe de sa compagne. Au lever du soleil, malgré une légère intoxication, il était parvenu à repérer les empreintes de pas des pillards, tout près des ruines. Les traces se dirigeaient au cœur de la forêt profonde. Même si la piste n'était pas fraîche, il arrivait à la suivre aisément. C'est à ce moment qu'il avait juré à son dieu qu'il lui offrirait le sang des coupables. Mais ces

pensées vengeresses n'avaient pas su effacer cette vision qui le hanterait à jamais : celle de Luvi, avec sa peau cadavérique et son visage ensanglanté.

Le guerrier s'éloigna des cadavres puis, après avoir retrouvé la piste des brigands, accéléra la cadence de ses enjambées. Il ne tentait même plus de bouger furtivement, sachant que les hommes qu'il pourchassait se croyaient exempts de toute menace en raison de l'arrière-garde qu'ils avaient laissée en embuscade. Or, le barbare ne s'était-il pas juré qu'ils seraient tous morts avant la tombée du jour ? Au bout d'une heure de course effrénée, il arriva à peine essoufflé en haut d'un escarpement rocheux. Le point élevé lui procurait une vue d'ensemble sur la plaine sise tout en bas. Et c'est là qu'enfin il les aperçut. Une douzaine d'hommes marchait lentement à la file indienne. Son masque de sang séché se transforma en une affreuse grimace, qui en fait, se voulait un sourire féroce.

Chapitre IV

La messagère

«...Nos alliés du protectorat de Bavière étaient assurément le plus loyaux et avaient démontré maintes fois leur zèle en répondant année après année à nos demandes d'aide militaire. La nouvelle de leur invasion et de leur défaite avait donc été reçue à la cour avec autant de tristesse que d'effroi, donnant à tous, et même à l'empereur, un profond sentiment d'impuissance.»

-Mémoires d'Adalard de Corbie, grand conseiller de l'empereur.
Chronique de Noirmoutier.

Elle filait à vive allure sur la vieille voie romaine et son corps athlétique semblait se mouvoir sans effort, malgré une armure de cuir qui la recouvrait de la taille aux épaules. Sa longue chevelure auburn virevoltait au gré de sa course et ses enjambées. Si auparavant ses mouvements étaient gênés par la végétation, ceux-ci étaient à présent facilités par ce chemin pavé qui était apparu comme une bénédiction. Elle avait ainsi pu augmenter sa cadence. Malgré un simple début d'essoufflement, son cœur battait la chamade en raison de la terreur qui l'étreignait. D'une main, elle empoigna la garde de son sabre à lame incurvée, objet originaire des terres orientales, et à ce contact, se sentit un peu moins paniquée. Néanmoins, les mêmes questions lui revenaient irrémédiablement à l'esprit. Combien de temps pourrait-elle tenir à ce rythme ? Saurait-elle échapper aux créatures qui la pourchassaient ? Jetant des regards inquiets derrière elle, elle crut voir de curieuses formes toujours à ses trousses, des formes qui se déplaçaient très rapidement à travers la végétation. Du coup, la guerrière repensa au moment où elle avait aperçu leurs visages cauchemardesques sur l'autre piste. Depuis, elle courait sans s'arrêter avec la désagréable impression de sentir leur haleine putride dans son cou. Comme elle s'en voulait de ne pas avoir fait preuve de plus de prudence. N'aurait-il pas été préférable de se cacher le jour et de marcher la nuit ? Pourtant, le

royaume de Karolus ne se trouvait sous l'emprise d'aucune menace, ce qui n'était pas le cas de sa terre natale.

À cette seule pensée, sa crainte céda le pas à une incommensurable tristesse. Le comté de Bavière dont elle était issue venait d'être investi et ravagé par les armées des cavaliers Avars. L'attaque avait été rapide et destructrice. Le tout s'était effectué sans même que leurs puissants alliés aient pu intervenir ; en fait, ils n'en avaient même pas été avertis. C'est pour cette raison que la guerrière tentait d'atteindre le cœur du royaume franc, où elle espérait pouvoir obtenir l'aide de l'empereur. C'était là que résidait le dernier espoir de son peuple pour se libérer du joug oppresseur de l'ennemi.

Elle portait un important message qu'elle devait remettre au Magnus Imperator, pour lui rendre compte de tous leurs malheurs. Car il y avait encore bien pire. Leur comte bien-aimé, Gérold de Bavière, était mort, assassiné dans son sommeil. Avec lui avait péri presque toute forme de lutte concertée contre l'envahisseur. Une action de résistance avait tout de même été menée par quelques membres de la noblesse et des soldats toujours fidèles au défunt roi dont la guerrière faisait partie. C'est donc en tant que seul membre restant de la garde personnelle du comte que cette dernière avait hérité de cette importante mission. Même si elle était extrêmement douée dans le domaine martial, ses dons allant jusqu'à surpasser la majorité de ceux des escrimeurs de son comté, elle demeurait une femme, et de ce fait, n'aurait pas dû être au nombre de cette troupe d'élite. Son poste prestigieux lui avait été consenti parce que son père était capitaine de cette garde et grand champion du royaume. Il avait péri lors des premiers combats contre l'envahisseur, où elle-même avait été blessée. C'était là son baptême de feu. Ensuite, elle avait été emmenée à Passau, ville importante du royaume, pour y être soignée et attendre, impuissante, que se déroule le reste de ces tragiques événements. Elle avait eu au moins le temps de se rétablir avant d'être envoyée pour cette ultime tâche. Durant son périple, elle avait évité les grands chemins royaux pour emprunter des sentiers délaissés, dans l'espoir d'éviter les espions ennemis et les barrages de soldats à la solde des Avars.

À la suite des nombreuses embûches qu'elle avait affrontées et plus particulièrement depuis la mort de son père, la dame de Bavière s'était de beaucoup endurcie, ce qui, croyait-elle, la rendait indifférente au danger. Pourtant, jamais elle ne se serait attendue à devoir

confronter ces choses hideuses qui étaient apparues dans ce sentier perdu au cœur de la forêt.

Quelques minutes auparavant, effectivement, elle était tombée sur un groupe d'inconnus recouverts de sombres tabards. Avant même qu'elle ait pu prononcer un seul mot, l'homme de tête, dont le visage était encapuchonné à la manière des moines, fit un signe de la main. Derrière lui étaient alors apparues des créatures énormes et monstrueuses qui s'étaient aussitôt lancées vers elle. En faisant volte-face, la guerrière avait eu le temps d'apercevoir une figure féminine ficelée à la selle d'une des montures. Or, confrontée sans raison à l'hostilité de ces gens, elle n'avait rien pu faire d'autre que de s'enfuir. Les monstres qui la poursuivaient semblaient être le fruit du croisement de certaines bêtes exotiques qu'elle avait déjà observées dans les foires de village. Leur corps à l'allure grotesque ressemblait à celui d'un singe surplombé d'une tête de lion. Mais ce n'était pas les effroyables caractéristiques physiques de ces créatures qui la terrorisaient le plus, mais bien ce qu'elles représentaient.

Étonnamment, ces formes démoniaques lui étaient familières. En fait, elles lui rappelaient certains dessins qu'elle avait vus dans les vieux grimoires consultés à la bibliothèque de la cour. Ces monstruosité correspondaient aux descriptions que les chroniqueurs avaient faites des séides des vieilles déités blasphématoires que l'on nommait simiotes⁶ et qui, selon certaines légendes, hantaient toujours les hauts pics des montagnes.

L'espace d'un instant, la guerrière revit les blasons noirs qui recouvraient les armures des gardes qui accompagnaient les créatures. Elle fronça les sourcils en réfléchissant aux détails de leurs écussons, un crapaud noir sur fond rouge. Sans être une experte en science héraldique, elle pouvait sans peine reconnaître le symbole de Bael⁷. Les histoires de sacrifices humains liés à ce culte des anciens dieux en horrifiaient encore plus d'un. On disait que même les Romains l'avaient interdit. Du coup, la dame de Bavière avait compris que ce ne serait assurément pas une sinécure que de tomber entre leurs mains.

Elle avait donc accéléré la cadence, mais après que son pied se soit pris dans une souche qui recouvrait le dallage de la route, elle

6. Les simiotes sont des créatures de la mythologie pyrénéenne et catalane qui auraient été des bêtes diaboliques à l'allure simiesques.

7. Baël est le nom d'un démon issu de la croyance à la Géotie, une science occulte servant à invoquer les démons.

s'était étalée de tout son long et sa tête avait heurté violemment le sol. Essoufflée, à demi assommée, elle s'était redressée avec difficulté. Elle tenait à peine sur ses jambes. Ayant remarqué que le vieux pavé craquelé était fait d'une pierre rougeâtre, elle avait compris avec effroi qu'elle venait de déborder vers le nord. Elle n'était plus sur la voie romaine, mais bien sur une de ces vieilles routes millénaires menant aux anciennes cités mortes des hyperboréens⁸. Les clercs et les érudits affirmaient que cet endroit constituait le siège de tous les cultes maléfiques des anciens démons. Il y aurait donc un lien avec la proximité de cette région et l'insigne de Bael porté par ces hommes.

Frémissant à cette pensée, la guerrière voulut reprendre sa fuite. Elle tenta de faire un pas, mais comme elle se sentait encore chancelante, elle se sentit presque défaillir. Puis, après avoir entendu un étrange grognement, la dame de Bavière n'eut d'autre choix que de se ressaisir. Elle se retourna vivement, pour tomber face avec une de ces affreuses créatures qui marchait lentement dans sa direction. Armée d'un énorme gourdin et d'un bouclier, la bête dépassait les deux mètres. Constitué d'une formidable musculature, son corps vouté comme celui d'un bossu était recouvert d'une épaisse fourrure d'où ressortaient çà et là de repoussantes pustules. Ses mâchoires, garnies de dents acérées, lui donnaient une allure des plus menaçantes, tandis qu'elle bavait en regardant sa proie de ses yeux de fauve.

Une forte odeur nauséabonde vint aux narines de la guerrière, qui réprima un haut-le-cœur. Cette chose semblait véritablement être sortie des abîmes infernaux. Le sang de la pauvre femme se glaça dans ses veines. Comme si le démon hirsute avait ressenti l'ampleur du désarroi de son opposante, il lâcha un grognement guttural avant de se jeter sur elle en levant son gourdin. D'abord paralysée par cette sauvage attaque, la dame de Bavière se ressaisit au dernier moment pour esquiver le coup en reculant d'un pas. La massue du monstre percuta durement le sol, qui trembla sous l'impact. Surprise par la force de son adversaire, la guerrière se dit que ce terrible assaut, s'il avait porté, ne lui aurait pas seulement fracassé le crâne, mais le corps au grand complet. Le danger extrême auquel elle faisait face lui fit prendre conscience que sa mission serait fort difficile à remplir. Pourrait-elle

8. Les Hyperboréens constituaient un peuple mythique de l'antiquité dont les premières mentions furent faites par le poète grec Hésiode au 8^e siècle avant notre ère. On représentait souvent l'Hyperborée comme un continent perdu ou oublié, tel celui de l'Atlantide, bien qu'il se serait situé sur un territoire au cœur de l'Arctique.

aider son peuple, ou allait-elle encore faillir, comme lors de cette tragique défaite contre les Avars où elle avait perdu son père ?

À ces pensées, la crainte qui la paralysait se changea instantanément en une étrange détermination. Non, il n'était plus question de faillir. Ses yeux gris acier fixèrent intensément son adversaire, tandis que d'un rapide mouvement, elle fit décrire à sa lame un long mouvement circulaire. Le monstre eut tout juste le temps de lever son bouclier qui, par la puissance du coup, vola en mille éclats de bois. Il recula et, bien qu'étonné par cette soudaine contre-attaque, s'apprêta encore à frapper. Mais la guerrière était déjà sur lui. Portant deux coups vifs et rapides, elle lui taillada cuisse et le bas-ventre, qui laissa échapper en abondance du sang noir et visqueux.

Loin d'être abattue, la bête s'enragea de sa surprenante déconfiture. Toujours en grognant, elle fonça tête baissée en lançant un coup de toute sa hargne. La dame de Bavière glissa sur le côté et évita habilement l'assaut, puis, avec la précision d'un maître d'armes, elle porta une botte mortelle à son adversaire et perça sa peau velue à la base du cou. Le sang se mit à gicler à profusion et la créature, à bout de force, tomba à genoux en regardant avec des yeux remplis d'étonnement celle qui était devenue son bourreau. Elle finit par émettre un étrange gargouillis, puis échappa son arme et les ruines de son bouclier, avant de s'effondrer lourdement au sol.

La guerrière resta de longues secondes, immobile et haletante, au-dessus du cadavre. Après avoir entendu des grognements, elle leva les yeux et aperçut trois autres créatures qui l'entouraient en grimaçant.

Prise au piège, elle se mit à maudire sa fougue soudaine. Son exaltation au combat l'avait aveuglée suffisamment longtemps pour permettre au reste de ses poursuivants de se rapprocher à son insu. Le premier du trio la chargea en brandissant son gourdin, tandis que les deux autres s'avançaient avec un air menaçant. Le tout allait trop vite. La guerrière n'eut que le temps de lever sa lame pour parer la massue qui visait son crâne. L'impact résonna douloureusement tout le long de son bras, alors que son sabre ne put arrêter la force du coup. Elle sentit un choc violent contre sa tête et un voile noir passa devant ses yeux. En tombant dans l'inconscience, elle eut une dernière pensée pour son père, persuadée qu'elle allait bientôt le rejoindre.

Chapitre V

L'embuscade

«...Méfiez-vous des affreux, tapis dans les ténèbres au détour du chemin, leurs lames sont toujours affilées et leurs sombres intentions toujours mauvaises».

-Poésie d'Angilbert, recueil de l'abbaye de Saint-Riquier.

La journée tirait à sa fin et la pluie glacée qui plus tôt avait remplacé la neige du matin tombait maintenant en fines gouttelettes éparses. La noirceur prenait lentement possession de la forêt environnante pour lui donner un aspect quelque peu sinistre. Les ombres allongées des arbres à hautes cimes semblaient s'être transformées en géants des ténèbres et le silence parmi ce sombre paysage se faisait des plus lourds. De ce fait, une certaine tension pesait sur l'équipage du chariot, qui avançait lentement sur le chemin devenu plus boueux que cahoteux. Comme ils allaient passer entre deux hauts promontoires rocheux, Gros-Jean, toujours assis à l'avant en compagnie du jeune garde, se leva de son banc pour jeter un regard aux cavaliers qui l'escortaient.

— Nous pourrions nous arrêter pour la nuit juste après ces deux rocs, il y a...

Le vieux soldat ne termina pas sa phrase, contrarié d'apercevoir un énorme tronc d'arbre qui bloquait la route au milieu du défilé. Comme s'il était soudainement victime d'un malaise, son visage s'assombrit. En tirant sur les rênes pour retenir les chevaux, il fit impérieusement signe aux autres de s'arrêter. Salomée, qui se tenait à l'arrière, se rendit près de lui, tandis que le jeunot descendait du chariot en mettant son casque de fer. Kaross, toujours à cheval, s'approcha de Gros-Jean avec un air préoccupé.

— Vous croyez qu'il pourrait y avoir un problème, mon ami, chuchota-t-il.

— Je ne saurais dire, répondit Gros-Jean, les yeux toujours fixés sur l'obstacle au centre de la route. Vous pouvez appeler cela un pres-

sentiment de soldat, à moins qu'en vieillissant je sois devenu plus prudent qu'une jeune pucelle.

L'ancien capitaine força un sourire en espérant faire disparaître l'inquiétude qui s'affichait sur le visage du prêtre.

— Tous pied-à-terre ! cria-t-il d'une voix malgré tout des plus assurées.

Alors que le groupe se réunissait autour du chariot, Gros-Jean adressa un signe de la tête au plus jeune des gardes qui, ayant aussitôt compris son assignation, se dirigea vers l'obstacle d'un pas enthousiaste.

— Vik, va lui donner un coup de main et ouvre l'œil. Même chose pour vous tous, continua Gros-Jean. Que chacun reste sur ses gardes.

Le forestier emboîta le pas derrière son compagnon et bien qu'il avançât lentement, les sens aux aguets, son regard pouvait à peine porter au-delà du chemin, la noirceur ayant déjà englobé une partie du décor. Malgré tout, une étrange sensation le rendait mal à l'aise ; il avait la désagréable impression d'être observé. Tandis que son acolyte se penchait sur le tronc d'arbre qui leur barrait la route, Vik entendit un faible sifflement. Aussitôt, il se recroquevilla sur lui-même en empoignant son arc. À quelques pas de lui, le jeune garde tomba à genoux avec une flèche en pleine poitrine. Tout en gémissant, le pauvre tenta de retirer l'objet planté dans sa chair, mais une autre volée de traits s'abattit sur lui et il s'écroula sans plus un son.

— À couvert ! hurla le vieux capitaine.

À ces mots, le forestier tourna les talons pour se diriger au pas de course vers le chariot, pendant que des flèches lui sifflaient aux oreilles, jusqu'à ce qu'une douleur brûlante lui paralyse l'épaule. Il venait d'être touché à son tour. Loin de fléchir, Vik serra les dents et continua, sachant que sa seule chance de survie devant une attaque d'archer à terrain découvert était d'offrir une cible mouvante. Avec un soupir de soulagement, il se lança entre les longues pattes des chevaux de l'attelage, ce qui le mit momentanément à l'abri. Puis, se couchant sur le sol boueux, il sentit ses forces l'abandonner.

Gros-Jean, bouclier et lance à la main, descendit du chariot en vociférant comme s'il était à la tête d'une armée sur un champ de bataille. Ce qui à ce moment, n'était pas très loin de la réalité.

— Restez à couvert, et essayez de voir d'où viennent les flèches avant de bouger.

Plus il s'avavançait, plus son bouclier se criblait de projectiles.

— En haut sur la gauche, c'est de là qu'il... aaahhhh !

Le gros soldat s'écroula au sol, ses paroles interrompues par une flèche qui venait de lui traverser la cheville. Grimaçant, il retraits en claudiquant pour se diriger sous les énormes roues du véhicule où le prêtre, qui avait abandonné son cheval, l'aida à se mettre à l'abri. Réfugiés derrière le chariot, tous les autres semblaient paralysés par la soudaineté de l'attaque.

— Ça va aller, mon ami ? demanda le père Kaross avec un air angoissé, désespéré qu'il était devant la gravité de la situation.

Avant même que son compagnon n'ait le temps de répondre, il poursuivit d'une voix de plus en plus affolée :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Nous chargeons en direction de l'ennemi ?

Gros-Jean, toujours grimaçant de douleur, répondit aussi calmement que s'il conduisait son attelage :

— Ce ne serait pas bon, mon père ; c'est assurément ce qu'ils espèrent que l'on fasse. Si on tombe dans ce piège, ils pourraient nous abattre à partir de leur point surélevé sans même avoir à se montrer, comme ils viennent de la faire pour moi. Mieux vaudrait faire avancer le chariot jusqu'à l'obstacle en restant à couvert et de là, le retirer du chemin. Peut-être qu'à ce moment, ils sortiront de leur cachette et que nous pourrons les affronter au corps à corps. Nous aurons ainsi plus de chances de nous en sortir. En attendant, priez, mon bon père, pour qu'ils ne tirent pas trop bien, continua-t-il en esquissant un faible sourire qui se voulait confiant, malgré l'inquiétude qui se lisait maintenant dans son regard. Puis, son visage se durcit et il éleva la voix pour ordonner :

— Markus, Isidore, faites avancer lentement le chariot ; les autres, restez à couvert derrière !

L'ordre étant donné, les deux interpellés se lancèrent sans hésiter vers la place du conducteur. Telle était encore l'emprise de l'ancien capitaine sur ses hommes. Mais ils furent aussitôt accueillis par une pluie meurtrière de flèches. Le vieux garde, les réflexes assurément ralentis par le poids des années, n'eut même pas le temps de lever son

bouclier, atteint par des projectiles à l'épaule et à la gorge. Il s'affaissa à quelques pas de Kaross et de Gros-Jean qui, tristes et impuissants, ne purent que constater son décès. L'autre garde sauta sur le chariot et prit les rênes, mais un projectile se fracassa violemment contre son casque. Il perdit l'équilibre, puis retomba lourdement tête première contre le sol, pour ne plus bouger. Salomée, demeurée jusque-là inactive, se lança vers lui et le ramena difficilement à l'abri, en dépit des traits que l'ennemi invisible continuait de tirer vers eux à intervalles irréguliers. Bien qu'elle ne touchât plus personne, la pluie mortelle forçait tout de même le groupe à rester à couvert.

Pendant tout ce temps, Stuff était resté seul, bien caché à l'arrière, tout juste sous le véhicule. Loin d'être affecté par l'âpreté de la bataille, il sifflotait gaiement avant de décider de se rendre à l'intérieur. La toile qui recouvrait le chariot masqua son avance, en plus de le soustraire du regard des tireurs embusqués. Ce fut tout de même presque en rampant qu'il se rendit jusqu'au banc du conducteur, toujours en sifflotant. Il jeta un coup d'œil vers l'endroit d'où venaient les flèches, mais la pénombre ne laissait voir rien de plus que des rochers et de la broussaille. Puis, il remarqua une large flaque de sang sur le banc des conducteurs. Du coup, la peur lui coupa le souffle au point où il en arrêta sa mélodie. En fait, son petit côté mélomane n'avait servi qu'à cacher son manque d'assurance devant une telle situation. Avec une certaine angoisse, il se demanda ce qu'il pouvait faire, lui un vagabond, un voleur, expert des larcins de grandes cités. Quelle utilité pouvait-il avoir dans ce genre de traquenard au cœur d'une contrée sauvage ? Pourtant, il avait déjà connu sa part de confrontations dangereuses, dans sa courte existence, métier oblige. Même que quelquefois, il avait été pris dans des escarmouches un peu sanglantes, mais jamais rien de tel. C'était la première fois qu'il voyait autant d'hommes tomber autour de lui et cela ne le rassurait guère. Il prit une longue respiration, puis du bout des doigts, toucha un baril de bière placé juste à côté parmi les bagages.

— Eh, Bacchus, tu continues à veiller sur moi, n'est-ce pas ?

Il se lança vers l'avant, les bras tendus. Au moment où ses doigts agrippèrent les rênes, il se rejeta vers l'arrière. Ses réflexes hors de l'ordinaire le sauvèrent de deux traits qui se fichèrent dans le banc sur lequel il venait de se pencher. Il se coucha sur le ventre en levant juste

assez la tête pour voir la route, tout en restant protégé par les rebords du chariot. Puis il retrouva aussitôt sa contenance habituelle.

— Préparez-vous, gentilshommes et gente dame, cria-t-il d'une voix enthousiaste, votre carrosse est avancé !

Il tira sur les lanières de cuir et fit lentement avancer l'attelage vers l'obstacle, tandis que Kaross, abrité derrière les roues du chariot, aidait Gros-Jean à marcher... le tout avec difficulté, vu la corpulence de ce dernier. Salomé fit de même avec l'autre soldat blessé et Vik, toujours entre les jambes des chevaux, suivait le rythme de leurs pas. La gravité de la blessure à l'épaule de l'archer et la douleur qui en découlait rendait impossible l'utilisation de son arme de prédilection. Affligé par ce handicap, il se demandait comment il pourrait aider ses compagnons à se sortir de cette impasse. Ils s'avançaient donc tous clopin-clopant sous le couvert du chariot, alors que leur désespoir était général face à l'issue de l'engagement.

Soudain, du haut du promontoire, un groupe d'une douzaine de personnes sortit des ténèbres en hurlant. Ils dévalèrent la pente, épée et épieux à la main, pour freiner leur course sur le chemin. Stuff fit arrêter les chevaux, et tous retinrent leur souffle en voyant les nouveaux venus. Leur apparence hirsute, crasseuse et patibulaire se révéla subitement sous le clair de lune. Ils étaient pour la plupart recouverts de vêtements en lambeaux, rehaussés çà et là de bijoux, preuve criante de leur dernier pillage. Aucun ne semblait armé d'un arc, ce qui signifiait que les archers étaient restés sur le promontoire, et donc, toujours camouflés dans la noirceur et profitant du même avantage stratégique que précédemment. Les brigands se placèrent en ligne pour bloquer la voie. Tous avaient sur le visage la même expression d'arrogance, considérant sûrement cette bataille comme gagnée d'avance. Le plus grand du groupe s'avança d'un pas assuré, épée au poing. À travers sa longue barbe poisseuse, son sourire moqueur laissait voir une bouche aux dents pourries. La décrépitude de sa personne, comme de ses vêtements, contrastait grandement avec le luxe de son armure. Étant le seul à en porter une, l'on pouvait dès lors en déduire qu'il était le chef de cette bande de hors-la-loi.

— Jetez vos armes et laissez le chariot, ordonna-t-il d'une voix puissante. Son sourire disparut et son visage se durcit pour prendre une expression quasi animale.

— Allez-vous-en, nous n'avons pas de temps à perdre avec des gardes aussi insignifiants, poursuivit-il avant de se retourner pour dire à ses hommes : vous avez vu ça, les gars... des jeunots, deux vieillards obèses et une femelle... un beau morceau, en plus. Qui sait, peut-être qu'elle pourrait nous servir à tous !

À ces mots, tous les bandits s'esclaffèrent, certains y allant même de commentaires désobligeants. Salomé lâcha le soldat blessé pour prendre son arc en frissonnant. Bien qu'horrifiée, elle se dit qu'aucun de ces affreux n'aurait le plaisir de la prendre vivante. En fait, tous étaient atterrés devant le nombre élevé des pillards et la vitesse avec laquelle ils avaient attaqué. Même le capitaine semblait encore bouche bée ; personne n'osait bouger. Le chef de la bande s'avança, suivi de ses hommes qui, intimidants, brandissaient leurs armes en grognant.

— Ces corniauds n'ont pas l'air d'avoir compris. Allons nous servir, les gars, et égorgez-les, cracha-t-il violemment avant de rajouter plus calmement : sauf la petite déesse, bien sûr.

Soudainement, des bruits de lutte et des cris de douleur étouffés se firent entendre du haut du promontoire ; du coup, tous se figèrent sur place. Gros-Jean, qui s'était ressaisi, parla à voix basse et essaya de remonter le moral de ses troupes.

— Ne vous laissez pas abattre, les amis, rien n'est perdu. Gardez votre position et attendez qu'ils attaquent. Il semble qu'eux aussi ont maintenant certains problèmes. En attendant, restez calmes.

Le chef des voleurs, qui s'était retourné vers les hauteurs, s'enquit d'une voix inquiète :

— Hé, oh ! Qu'est-ce qui se passe, là-haut, tout va bien ?

Pour toute réponse, il n'eut droit qu'au silence. Bientôt, deux corps déboulèrent la pente pour finir leur chute aux pieds des bandits, qui n'eurent aucun mal à reconnaître leurs acolytes. Voilà que ces derniers gisaient maintenant sans vie sur le sol. Au même moment, Salomé, dotée de certaines qualités surnaturelles qui lui permettaient de voir dans la noirceur, aperçut un homme à l'orée de la forêt. Elle fut estomaquée devant sa stature imposante et son allure bestiale. Voyant qu'il revêtait une carcasse d'animal et une toge foncée, elle se demanda si cette apparition était véritablement une bénédiction, ou bien une malédiction qui allait amplifier l'étendue de leurs problèmes. Puis elle le vit descendre la petite colline avec une lenteur déconcertante,

comme si le temps et le destin lui appartenaient. Lorsqu'il atteignit la proximité du chemin, tous purent voir sa longue lame dégoulinante et sa peau de loup sous laquelle apparaissait un visage marqué par la guerre. Ses yeux, qui semblaient brûler d'une lueur malicieuse, venaient aggraver son aspect plutôt effrayant. Tellement, que toute l'assemblée demeura paralysée. Personne ne réagit lorsque sans crier gare, il se mit à dévaler le reste de la pente en courant, avant de se jeter au centre des brigands avec une grimace sur les lèvres. Voulant tirer avantage de l'effet de surprise provoqué par le nouvel arrivant chez ses adversaires pétrifiés, Gros-Jean comprit que leur seule chance de salut était de profiter de la situation. Il se lança donc vers l'ennemi en hurlant :

— Allez, enfants de l'empire, à l'attaque !

Sans véritable enthousiasme, Kaross se mit à sa suite. Loin d'avoir envie de combattre, il comptait uniquement préserver son compagnon d'une blessure mortelle. Voyant ce dernier avancer avec difficulté en s'appuyant sur sa lance, il jugea que tout était perdu et crut bon de prier pour recommander l'âme de ses comparses à Dieu.

Au même moment, dans le clair de lune, il aperçut le guerrier à peau de loup qui se démenait comme une bête enragée au centre de la mêlée. Dans d'énormes éclaboussures de sang, trois hommes se retrouvèrent au sol en quelques coups de sa longue lame. Ensuite, c'est avec une agilité extraordinaire qu'il para une charge. Ceci fait, il donna un autre élan à son épée, puis abattit deux autres ennemis. En seulement quelques secondes, presque la moitié du groupe avait été décimée, faisant que le cercle des combattants s'était éclairci autour du guerrier. Le prêtre se surprit soudainement à espérer que grâce à cette intervention, tous survivraient à cette journée. Remarquant que le chef de la bande et quelques bandits s'aminaient maintenant vers eux, il se lança dans la bataille en récitant un Notre Père.

Dès l'appel de Gros-Jean, Vik, épée en main, s'était jeté dans la mêlée pour prêter main-forte à l'étranger. Après seulement quelques pas, il fut confronté par un brigand qui se mit à le frapper à coups redoublés. Malgré la douleur, le forestier bloqua les coups aisément. Loin d'être sans ressources, il se débrouillait relativement bien avec une épée. Il recula d'un pas, fit une feinte vers le haut et frappa vers le bas. Ce coup bien placé toucha son adversaire, qui s'affaissa aussitôt.

Puis, du coin de l'œil, il remarqua qu'un brigand qui s'était placé un peu en retrait avait sorti un arc pour le prendre en joue. Étant trop loin pour l'arrêter, il se raidit, prêt à recevoir le projectile et à mourir. Un objet lui siffla à l'oreille, puis il vit l'archer s'affaler sur le sol, une flèche en plein cœur. Soulagé autant qu'étonné, il se retourna pour apercevoir Salomé, le visage troublé, qui tenait son arc avec la corde encore vibrante. Il comprit, à son visage désemparé, qu'en le sauvant d'une mort certaine, elle venait d'abattre quelqu'un pour la première fois. Bien qu'ayant lui-même une certaine expérience du combat, il n'était guère un vétéran, à ce jeu, et c'est avec une intense angoisse qui lui étreignait le cœur qu'il retourna dans la mêlée.

Pendant ce temps, Gros-Jean venait de transpercer un de ses adversaires et comme il retirait difficilement son arme du corps du brigand, il croula à son tour, sa jambe blessée n'arrivant plus à le soutenir. Toujours à ses côtés, Kaross, qui se retrouvait maintenant au cœur de l'action, résistait tant bien que mal aux assauts enragés du chef des bandits. Ce dernier, qui jurait à chacun de ses coups d'épée, paraissait aussi surpris que désespéré de la tournure du combat.

Persistant à rester caché derrière le banc du chariot, Stuff regardait la scène avec amusement. Son inquiétude s'était entièrement dissipée à la vue de ses compagnons qui, aidés du gros gaillard à peau de loup, s'en tiraient très bien. Avec Vik à ses côtés, ce dernier massacrait littéralement l'ennemi. Le citadin suivait des yeux le déroulement de la bataille en multipliant les encouragements et les conseils, comme s'il assistait à un spectacle de gladiateurs. Mais la tension le gagna de nouveau lorsqu'il vit deux hommes se détacher du groupe de combattants pour se ruer vers Salomé et le garde blessé, qui se trouvaient un peu en retrait, près du chariot. La jeune femme n'avait rien remarqué, trop occupée à fouiller dans son carquois pour y chercher d'autres projectiles. Avant même que Stuff ait pu crier pour la prévenir, les deux brigands étaient sur elle. L'un fut intercepté par le garde blessé, puis les deux tombèrent sur le sol dans un mortel corps à corps, tandis que Salomé faisait instinctivement un pas de côté pour éviter au tout dernier moment la pointe d'un épieu. Loin d'être prise au dépourvu, elle frappa son agresseur au visage avec son arc, avant de le voir retraire en hurlant de douleur. Mais après quelques secondes de répit, c'est avec une grimace rageuse sur les lèvres qu'il revint à la charge. Voulant éviter ce nouvel assaut, Salomé s'empressa de recu-

ler. Malheureusement, elle trébucha maladroitement, puis se retrouva étendue au sol de tout son long, à la merci de la pointe acérée de son adversaire.

La vue de sa compagne en difficulté poussa enfin Stuff à agir. De dessous ses haillons, il sortit deux couteaux et bondit sur le banc du chariot. Surplombant la scène, il vit la jeune femme allongée sur la terre boueuse, l'air d'attendre l'inévitable, tandis que le brigand levait son arme pour lui asséner le coup de grâce. Sans plus hésiter, le jeune citadin se jeta dans les airs et, suite à un saut spectaculaire, tomba violemment sur le dos de l'homme. Avant même de toucher le sol, dans un geste précis et simultané, il rentra ses poignards dans les flancs de sa victime. Foudroyée, celle-ci s'effondra sur le sol à côté de Salomé, qui écarquilla les yeux de surprise. Son regard se promenait constamment entre le cadavre et son sauveur, comme si elle ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Sous le choc, elle balbutia quelques mots d'un ton qu'elle s'efforçait vainement de faire paraître assuré.

— Euh... mer... merci, messire Stuff. Je pense que sans vous, je... j'aurais eu certains problèmes.

Le citadin reprit nerveusement ses armes fichées dans le corps sans vie tout en cherchant une répartie empreinte d'humour, mais resta finalement silencieux, trop perturbé par le geste qu'il venait de poser. Il avait souvent été témoin de ce genre d'attaques dans les ruelles, mais n'avait jamais eu à y participer. Sa réputation était celle de voleur de bourses et même, de pilleur de riches manoirs, mais non celle d'un assassin.

Malgré une blessure de plus à la tête, le garde du chariot venait à son tour d'éliminer son adversaire, de telle sorte qu'il ne restait plus personne à combattre, mis à part le chef de la bande qui, désarmé, le visage apeuré, gémissait aux pieds de Kaross. On ne peut plus fier de sa victoire, ce dernier, triomphant, avec son bâton de pèlerin haut levé, se donnait un air de conquérant. Prenant soudainement conscience qu'il se laissait assaillir par le péché d'orgueil, il finit par afficher ce faciès plus humble que tous lui connaissaient. Un peu honteux, il en vint à se dire qu'il serait peut-être urgent d'aller à la confesse. Son adversaire, toujours accroupi, chercha lentement à s'éloigner de lui, mais il l'en empêcha en l'envoyant voler à quelques mètres de là à l'aide d'un violent coup de pied au derrière.

— Alors, vilain, on ne joue plus au gros ogre menaçant, maintenant ? se moqua-t-il.

Au comble du désespoir, l'autre se recroquevilla sur lui-même en lâchant d'un ton plaintif :

— Pitié, mon très bon père !

Puis, tout en voyant les autres qui s'approchaient il continua en disant :

— Pitié, mes seigneurs et gente dame, laissez-moi la vie, je jure sur le très saint cœur de Jésus miséricordieux de ne jamais recommencer de tels méfaits ; s'il vous plaît, épargnez-moi !

— Quelle couille molle ! cracha Stuff avec mépris.

Gros-Jean s'approcha en claudiquant pour lever faiblement la voix, ce qui laissa deviner que sa blessure et le combat lui avaient sapé toute son énergie.

— Qu'on le ligote. Nous le mettrons derrière ; le scélérat aura la vie sauve jusqu'à ce qu'on le remette au prévôt de la capitale.

Il prit une pause durant laquelle son visage se durcit et ajouta :

— Là-bas, assurément, ils le châtieront comme il le mérite, c'est-à-dire en le condamnant à la potence.

À ces mots, Kaross et Stuff s'avancèrent vers le bandit agenouillé, mais avant qu'ils aient pu se rendre jusqu'à lui, l'énorme guerrier se dressa devant eux. Ce dernier fixait le brigand larmoyant avec un visage impassible, mais en revoyant le doux visage de Luvi, son esprit s'obscurcit. Alors que sa mémoire lui ramenait la vision de son corps sans vie, une étrange douleur lui étreignit le cœur. D'un vif coup d'épée, il abattit le chef des bandits. Tous restèrent muets et estomaqués par la brutalité de l'acte, tandis que le corps sans vie s'affalait sur le sol.

— Voilà, Dieu Belatucadrar, la mort pour la mort, le sang en paiement pour avoir exaucé ma prière de vengeance.

La voix sans émotion du nouveau venu s'éleva dans la pénombre. Ses paroles, comme sa coiffe de crâne de loup sur son masque de sang séché, ajoutaient à l'atmosphère sinistre de l'après-bataille qui venait de prendre des airs de massacre. Stuff fut le premier à réagir. Bien qu'aussi troublé que les autres, il retourna au chariot en feignant l'indifférence.

— Bah ! Plus besoin de ligoter ce merdillon, à présent. Bon, il faudrait peut-être penser à bouffer, morte couille. J'ai une faim de dragon.

Tandis que Salomée était toujours perplexe, Vik et Kaross se dirigèrent vers le nouveau venu en vociférant d'indignation.

— Pour l'amour de Dieu, guerrier, qu'avez-vous fait ? Il était sans arme et à notre merci !

À ces mots, le prêtre s'abaissa pour administrer les derniers sacrements au cadavre, tandis que le forestier agrippait le tueur par le bras pour lui crier sa colère.

— Quelle sorte d'homme es-tu ? Il ne pouvait plus rien nous faire et était inoffensif ; nous ne sommes pas des bourreaux !

D'un violent mouvement d'épaules, l'homme-loup se dégagea, puis leva son arme en esquissant un air menaçant. Devant la gravité de la situation, Gros-Jean s'avança en boitant et hurla :

— C'est assez ! Je ne veux plus de bataille ; nous sommes tous en mauvais état et de plus, nous avons des compagnons qui ont besoin de sépultures décentes.

À ces mots, tous s'immobilisèrent. D'une voix dure, il poursuivit en disant :

— En ce qui concerne cette bande de scélérats, qu'on les laisse sur le côté du chemin. Les vautours seront juste assez bien pour eux.

— Mais mon fils, s'indigna Kaross, ce serait un blasphème d'agir ainsi ; nous ne sommes pas de vulgaires assassins.

— Allez dire ça aux cadavres de nos compagnons, mon père. Nous ferons comme j'ai dit et il n'y a rien à ajouter.

Devant ce ton sans réplique, le prêtre évita d'argumenter plus longuement, puis c'est en restant silencieux qu'il alla bénir les morts qui jonchaient la route. Salomée, qui s'était interposée à son tour entre l'archer et l'étranger, prit la parole d'un ton méprisant.

— Laisse tomber, Vik, ce n'est qu'un barbare sans foi ni loi ; ne perds pas ton temps avec lui. De toute façon, je dois m'occuper de tes blessures.

Elle agrippa le forestier par la chemise et l'amena un peu plus loin pour lui prodiguer des soins, tandis que Kaross et Stuff commençaient à lever leur première pelletée de terre pour creuser les tombes

des deux gardes abattus. Comme l'homme à la peau de loup allait reprendre sa route, il remarqua des traces de sang dans la boue qui s'éloignaient du carnage. Visiblement, un des brigands, assurément blessé, avait échappé à l'hécatombe. Sans mot dire, il scruta le sol tout en suivant la piste sanglante qui se dirigeait vers la forêt dans laquelle il finit par disparaître.



Chapitre VI

La nouvelle recrue

«...La menace des armées saxonnes et avars fut un fléau de cette période, tout comme l'étaient les raids des Vikings. La quasi-totalité des troupes du royaume se voyait donc toujours massée aux frontières, ce qui laissait vieillards, enfants, pieds-bots et infirmes pour policer la capitale et les routes commerciales. Et ce, pour le plus grand malheur de la population qui était en proie à la peur, à l'insécurité et à un ensemble innombrable de calamités...»

-Les Lettres d'Éginhard.

Le barbare était accroupi aux abords d'un petit étang et s'employait à débarrasser son visage du sang séché et des autres saletés accumulées tout au cours de ses longues journées de poursuites. Le contact de l'eau glacée le revivifia et la fatigue qui avait commencé à le gagner après ses nombreuses nuits sans sommeil se fit quelque peu moins lourde. Bien que la noirceur fût maintenant complète, il n'avait éprouvé aucune difficulté à se mouvoir dans la dense forêt. Son esprit exercé le guidait sans même qu'il ait besoin de ses yeux. Le vent se leva soudainement, une brise du nord, froide, glaciale, dans laquelle il crut sentir des effluves de sa terre natale. Un mélange d'odeur âcre, de tourbe humide et de parfum des bruyères. L'espace d'un instant, il eut la vision d'une profonde vallée entrecoupée de collines violettes et de hautes montagnes abruptes. À cela s'ajoutait cette brume, présente le matin comme le soir, qui enveloppait l'ensemble du paysage. Une certaine nostalgie l'envahit, en particulier lorsque le visage de sa compagne se matérialisa au milieu de ce décor. Il la chassa de son esprit du mieux qu'il put, s'efforçant de se concentrer sur le nettoyage de la lame de son épée pour en éliminer les souillures.

Puis il jeta un coup d'œil au cadavre affaissé tout près de lui. L'homme n'avait pas été difficile à retracer. Gravement blessé, il

avait été une proie facile. Maintenant, la vengeance du barbare était complète. Aucun des meurtriers de sa belle Luvi n'avait pu en réchapper. Son dieu était content, il avait reçu son tribut de sang. Pourtant, il ressentait encore ce malaise, ce vide, causé par la mort de cette femme. Il se doutait bien que rien ne pourrait combler cette absence, pas même une nouvelle dizaine de cadavres.

Le guerrier se releva et aperçut, entre les cimes des arbres, une lueur qui semblait émaner du sol. Assurément, le groupe qui escortait le chariot avait décidé d'établir un campement aux abords de la route. Un étrange malaise s'empara de lui lorsqu'il prit conscience que pour une des premières fois de son existence, la solitude lui pesait. À moins que ce sentiment résultât de l'accumulation de fatigue, du froid et de la faim ? Contre toute attente, il décida de prendre la direction de la lumière aperçue au loin en se disant que les flammes d'un bon feu ne pourraient que lui être bénéfiques.

À la lueur des torches, la funèbre procession avait pris fin au pied du promontoire où les deux corps des gardes avaient été enterrés. Après une courte prière prononcée par le père Kaross, tous étaient retournés près du chariot, où l'on s'affaira sans enthousiasme à organiser le campement pour la nuit. Certains s'occupaient à alimenter le feu, et d'autres à préparer le repas. Le moral du groupe était à son plus bas, tandis que Vik, blessé à l'épaule et ayant perdu beaucoup de sang, se sentait presque à bout de force. Markus, lui, était ralenti par une sévère commotion, alors que Gros-Jean, bien que blessé moins gravement, marchait avec difficulté. Connaissant depuis longtemps les deux hommes tombés au combat, ce dernier resta seul un long moment devant leur sépulture, avant de retourner au campement en claudiquant. L'air d'avoir retrouvé son calme et sa sérénité habituels, c'est avec une voix pleine d'entrain qu'il s'adressa à ses compagnons.

— Eh bien, les amis, je crois que ce soir nous ferons une petite entorse au règlement de la compagnie ! La journée a été difficile et nous avons droit à une petite récompense.

Jetant un regard légèrement sévère au citadin, il continua en disant :

— Stuff, va chercher trois cruchons de vin royal. Je crois que je n'ai pas à te dire où les trouver, n'est-ce pas ?

D'abord paralysé par l'étonnement, l'interpellé finit par exhiber un large sourire, tandis que ses yeux s'emplirent de larmes.

— À vos ordres mon capitaine, mon général... mon roi, répliqua-t-il.

Euphorique, il s'élança presque en volant vers le chariot, pour revenir à peine quelques secondes plus tard avec les cruchons.

— C'est ma tournée, messires et gente dame.

Avant qu'il n'ait pu ouvrir la première bouteille, Gros-Jean la lui retira des mains, ainsi que toutes les autres, pour les distribuer à ses compagnons, au plus grand déplaisir du voleur. Salomée, qui hérita d'un cruchon, fit aussitôt une moue de dégoût.

— Désolée, dit-elle, mais je ne bois pas de cette... chose. Je ne me contente que d'hydromel parfumé. Sauf votre respect, ce vin n'est bon que pour les manants de ruelle ; je suis vraiment surprise que notre empereur se limite à cette boisson.

— T'as jamais eu autant raison, ma sœur, s'écria le citadin, redevenu joyeux, en lui arrachant aussitôt le cruchon. Ce n'est bon que pour les ivrognes de basses ruelles ou pour les êtres religieux comme moi qui veulent prier leur Dieu.

Il leva les yeux vers le ciel et s'écria :

— À Bacchus, morte couille !

Puis, il se mit à avaler le liquide à grandes gorgées, pendant que son visage adoptait une expression de pieuse béatitude. Après que tous se furent assis autour du feu, quelques-uns se lancèrent dans de grandes et cordiales conversations, comme si cette bonne humeur exubérante exorcisait les violentes atrocités de la journée.

Markus, qui depuis le début du voyage s'était montré très avare de paroles, faisait preuve de plus de volubilité. Même qu'il était devenu fort amical envers tous les membres du groupe. Il raconta ses histoires de soldat et ses campagnes guerrières au sein de la cavalerie lourde de l'empereur, alors qu'il était un jeune officier sous les ordres du valeureux capitaine Jean de Navarre, surnommé Gros-Jean. Il y alla d'anecdotes aussi amusantes qu'héroïques, notamment leur dernière charge contre les troupes saxonnes où, malgré la défaite, ils avaient pu freiner leur avance. Tout en écoutant ces histoires avec intérêt, Stuff,

après avoir terminé un cruchon, trouva le moyen de mettre la main sur un autre. Au moment où il allait porter le goulot à ses lèvres, ses yeux s'arrondirent et il s'étouffa avec sa gorgée. Il venait d'apercevoir une forme inquiétante à l'orée de la forêt. De haute taille, la chose avait une fourrure fournie et de hautes oreilles sous lesquelles apparaissait une rangée de dents acérées. Du coup, tous se figèrent.

— Un loup-garou, chuchota le forestier avec une certaine frayeur tout en cherchant son épée à tâtons avec sa main valide.

Mais avant même que quelqu'un n'ait pu tenter le moindre geste, la créature se rapprocha pour laisser voir un visage assez jeune, bien que couturé de cicatrices. Sous sa fourrure, on discernait une broigne⁹, ainsi qu'une longue épée ceinturée à son dos. Il ne s'agissait donc pas d'un monstre de la nuit. Tous reconnurent l'homme qui était intervenu en leur faveur durant le combat. Gros-Jean resta silencieux, et fit signe à ses compagnons de ne pas bouger. Ces derniers obtempérèrent en dévisageant le nouveau venu sans trop savoir comment réagir. Le guerrier s'avança sans mot dire, et alla s'accroupir près du feu, tout juste à côté de Stuff. Un long silence s'ensuivit.

— J'ai aidé à abattre vos ennemis, je crois que cela me donne au moins droit à la chaleur de votre feu.

La voix du barbare résonna faiblement, même si le ton emprunté était ferme, pour ne pas dire menaçant. Ses yeux brillaient d'une étrange lueur, alors qu'il dévisageait l'ensemble du groupe, comme s'il s'attendait à une résistance. Mais contre toute attente, Gros-Jean se leva et lança d'une voix complaisante :

— Tu es la bienvenue, l'ami, comme l'aide que tu nous as offerte plus tôt. Alors, tu peux profiter de notre feu sans problème et même, de notre repas.

À ces mots, le barbare sembla se détendre quelque peu puis, regardant son voisin Stuff, demanda avec cette même voix étrange :

— Ai-je droit aussi à votre vinasse ?

— Oui, consentit le vieux soldat avec encore plus d'entrain, si bien sûr le gentilhomme près de toi a eu la politesse de ne pas tout avaler.

D'un geste brusque, le guerrier enleva le cruchon des mains de Stuff, dont le regard frisait le désespoir.

9. Armure de cuir renforcie de plaquettes de métal.

— Quel est ton nom, l'ami ? questionna Gros-Jean.

L'autre ne répondit pas tout de suite, trop occupé à boire le liquide alcoolisé à grosses gorgées, sous le regard suppliant et triste du citoyen. Puis, abaissant le goulot, il répondit avec l'accent guttural de la langue de son peuple :

— Mac Cläd Heäm.

En entendant cela, Gros-Jean tressaillit, tout comme le père Kaross, assis juste à côté de lui et qui jusque-là, était demeuré de glace.

— Mac Cläd Heäm, répéta le vieux soldat d'un ton hésitant, le Mac Cläd Heäm de la bataille de Nechtansmere ?

Silencieux, le barbare garda un visage impassible. Ignorant la question, il se contenta de boire une autre gorgée. Gros-Jean regarda le prêtre, et tous deux s'adressèrent un signe de la tête, comme s'ils venaient de s'entendre sur un quelconque pacte secret. Finalement, le vieux soldat reprit d'un ton grave :

— Écoute bien, Mac Cläd Heäm, les combats d'aujourd'hui nous ont été très coûteux et menacent la réussite de notre mission. Ton bras de guerrier aguerri nous serait très utile pour atteindre la fin de notre entreprise. En échange, jusqu'à ce que nous ayons gagné la capitale, tu aurais droit au gîte, à une monture et une pitance. De plus, une fois là-bas, une solde en argent sonnante te serait remise. Qu'en dis-tu ?

Comme Salomée regardait Gros-Jean avec un air indigné rempli de désapprobation, le barbare remit le cruchon à Stuff, qui laissa aller un profond soupir de soulagement.

— D'accord ! accepta le guerrier avec le même visage inexpressif, avant de se servir à même la marmite de nourriture et de se plonger dans un total mutisme. Vik, Markus et Salomée se regardèrent d'un air à la fois stupéfait et contrarié, tandis que Gros-Jean s'était retiré à l'écart en chuchotant à l'oreille du prêtre. Stuff fut seul à ne montrer aucune réaction, occupé qu'il était à s'enivrer gaiement. Aussi, se faisait-il un devoir de garder contre sa poitrine ce qui restait de son trésor alcoolisé.

La matinée était déjà avancée et un soleil bienveillant brillait dans le ciel lorsque Vik, secoué par les durs cahots provoqués par le

mauvais état de la route, fut sorti de sa torpeur. Couché entre les rangées de tonneaux et de ballots de tissu à l'arrière du chariot, il aperçut Saloméa qui, pareille à un ange bienveillant, s'occupait de changer ses pansements.

— Ça va aller, forestier ? demanda l'elfe.

Vik émit un petit sourire ; c'était comme si l'ensemble de son corps n'était plus que plaies et bosses. Il souffrait beaucoup. Difficilement, il se releva en prenant garde de ne pas s'appuyer sur son bras blessé, puis se tourna vers sa bienfaitrice.

— Je tiens à te remercier pour ton intervention opportune d'hier ; sans toi, je crois bien que je serais enterré dans un trou à l'heure qu'il est.

D'abord embarrassée, la jeune femme abaissa le regard, puis releva fièrement la tête, le cœur gonflé d'orgueil.

— Tu sais, forestier, outre mes talents d'herboriste qui, assurément, contribueront à guérir rapidement ta blessure, je me débrouille quand même assez bien avec un arc, malgré le fait que je ne sois qu'une femme. Tu devrais savoir que dans les temps anciens, les armées qui défendaient ma terre natale étaient toujours composées de légions entières d'archers émérites.

— Eh bien, soit ! répliqua Vik. En signe de reconnaissance et de mon appréciation, je t'offre mon arc. De toute façon, dans mon état, je serai incapable de l'utiliser avant plusieurs semaines.

— Je te suis reconnaissante pour ce cadeau. Merci, Vik de Thär, répondit Saloméa d'une voix cérémonieuse.

Le blessé se retourna et sortit la tête à l'extérieur du chariot pour apercevoir le même paysage monotone composé de vertes forêts et de routes rocailleuses. Kaross et Stuff se trouvaient tout juste derrière le véhicule. En les voyant, ils les saluèrent de la tête. Plus à l'avant chevauchait Markus, son casque cabossé protégeant son crâne bandé de lanières blanches. Gros-Jean, lui, occupait encore à son poste de conducteur, avec le large guerrier assis à ses côtés. Puis l'attention de l'archer fut subitement attirée par une haute colonne de poussière qui s'élevait au loin pour annoncer l'arrivée de cavaliers. Inquiets, tous se lancèrent vers l'avant, tandis que le vieux soldat qui, comme les autres, avait remarqué le nuage suspect, tira sur les rênes pour arrêter le chariot.

— Aux armes, les enfants, cria-t-il, nous avons de la visite !

À ces mots, la tension s'éleva d'un cran. Pendant que Vik sortait son épée à l'aide de son bras valide et que Salomée s'emparait nerveusement son nouvel arc, Kaross s'avança tel un éclaireur. Il franchit quelques centaines de mètres, assez pour apercevoir les cavaliers, puis retourna vers ses compagnons.

— N'ayez crainte ! cria-t-il. Sur leur blason, ils portent l'écusson de l'aigle impériale. En entendant cela, le guerrier du nord se leva, enjamba le banc pour passer à l'arrière et poussa brutalement Vik à la place qu'il venait de quitter. Médusés, tous le regardèrent pendant qu'il se déplaçait vers l'arrière du chariot. Passant à côté de Salomée, celle-ci l'interpella d'un ton condescendant, comme si elle s'adressait à un enfant.

— Mais que faites-vous là barbare ? Il ne faut surtout pas vous inquiéter. Ne comprenez-vous pas que ce n'est qu'une patrouille de soldats de la capitale et donc... nos amis.

— Ferme-la, femme, maugréa l'autre sans même la regarder. Tu fais comme si je n'étais pas là.

Estomaquée par le ton insolent de ces paroles, Salomée devint rouge de colère. Comme elle allait riposter à ce qu'elle considérait être un grave outrage à sa personne, Gros-Jean, témoin de la scène, l'interrompit sèchement.

— C'est assez, les enfants ; nous ferons comme Mac Cläd Heäm a dit. Nous avons eu assez de problèmes depuis le début de ce voyage. Maintenant que cet homme est à notre emploi, aussi bien éviter les conflits avec nos propres soldats.

Puis, baissant la voix, il ajouta comme pour lui-même :

— Surtout qu'il les tuerait probablement tous en quelques secondes.

La jeune femme resta silencieuse et se rendit à l'avant du chariot avec une moue boudeuse, tout en lançant des regards meurtriers en direction du barbare qui s'était caché à l'arrière. C'est avec une certaine inquiétude que l'ensemble de l'équipage attendit sans mot dire la suite des événements. Les cavaliers, une vingtaine au total, arrivèrent en trombe et s'arrêtèrent juste devant l'attelage. Tel que l'ecclésiastique l'avait annoncé, ils portaient tous l'écusson impérial. En fait, ils étaient tous des soldats patrouilleurs identifiables à leurs

petits boucliers ronds et leurs courtes lances. Ils avaient toutefois une apparence un peu étrange avec les armures de cuir en lambeaux et les vieux casques rouillés que la plupart d'entre eux portaient. Même le soldat de tête, à peine mieux équipé, revêtait une cotte de mailles en très mauvais état qu'il semblait avoir trouvée sur un champ de bataille millénaire. De plus, l'homme paraissait presque aussi décrépît que son équipement.

Il fit avancer sa monture et leva le poing en guise de salut traditionnel des officiers de l'armée carolingienne. Gros-Jean lui adressa le même geste, ce qui sembla le mettre mal à l'aise. Puis le soldat lança d'un ton forcé :

— Je suis le sergent Diamès, chef des cavaliers du Magnus Imperator. Que faites-vous sur le chemin impérial ?

— Noble sergent, s'écria Gros-Jean avec une voix un peu forcée lui aussi, mes hommes et moi sommes tous à l'emploi de messire de Soissons, marchand royal et conseiller de notre bon empereur Karolus. Nous avons le mandat de protéger cette caravane jusqu'à la cité impériale.

Point impressionné, le sergent fit monter la tension d'un cran lorsqu'il se pencha pour mieux voir à l'intérieur du chariot. Avec un geste d'impatience, Gros-Jean lui bloqua la vue en se plaçant directement devant lui, puis sortit un parchemin de sous sa cuirasse.

— Voici mes ordres et l'autorisation écrite de mon employeur, enchaîna-t-il, visiblement de mauvaise humeur.

D'un air sévère, l'autre le regarda sans rien dire.

— Nous sommes passablement en retard, poursuivit brutalement Gros-Jean, alors si vous voulez un compte rendu de tout ce que nous transportons, aussi bien commencer tout de suite. Nous avons une dizaine de ballots de riches vêtements dont plus de la moitié provient des cités de l'ouest et du grand désert. Nous avons aussi une cinquantaine de cruchons de vin royal...

— Ouais, l'interrompit Stuff d'une voix enjouée, et je peux te dire, grand sergent, qu'en tant que goûteur royal le plus renommé du royaume, ce vin est bien digne d'un roi et même, d'un empereur.

Décontenancé, l'officier se retourna vers le citadin qui, campé sur ses éperons comme un coq sur ses ergots, semblait ravi d'avoir attiré l'attention sur lui. Il espérait du même coup faire diversion pour

éviter qu'on ne remarque leur compagnon caché dans le chariot. Aussi, quoi de mieux que de trouver un nouvel auditoire pour faire valoir ses talents de pitre ! Feignant l'ivresse, il se laissa choir vers l'arrière. Après avoir exécuté une culbute, il se retrouva sur ses pieds, puis, en un bond, retomba assis sur la selle. Curieux et amusés, quelques soldats se rapprochèrent de lui. Ayant compris le jeu de son compagnon, Kaross intervint en disant :

— Il ne faut pas faire attention à lui, soldat ; avant d'être garde du conseiller, il était bouffon à la cour impériale.

Certains des cavaliers s'esclaffèrent et l'officier, maintenant moins tendu, sourit légèrement en saisissant les papiers officiels que Gros-Jean venaient de lui tendre. Pendant ce temps, Vik et Markus s'étaient mêlés aux soldats pour engager la conversation. L'atmosphère ayant radicalement changé, Gros-Jean, avec un peu plus de chaleur dans la voix, se remit à discuter avec le sergent.

— C'est plutôt hier soir que nous aurions dû vous croiser. Vos bras armés n'auraient assurément pas été de trop contre la bande de pillards que nous avons dû affronter. J'ai perdu deux de mes hommes durant la bagarre.

— Des pillards, vous dites ? répliqua le vieil officier, le visage inquiet, avant de remettre les papiers à son interlocuteur et de demander sur un ton angoissé : avaient-ils des prisonniers avec eux ?

— Non, je ne crois pas, répondit le conducteur du chariot en haussant les épaules. Mais si vous voulez en savoir plus, leurs cadavres sont à quelques heures d'ici, aux abords de la route. Aucun n'en a réchappé.

— Depuis plusieurs jours, nous sommes à la recherche de dangereux kidnappeurs. Si ce sont bien eux que vous avez affrontés, le pire est donc à prévoir sur le sort de leurs victimes.

Ces derniers mots, le sergent les avait prononcés avec une gravité déconcertante ; à un point tel, que Gros-Jean ressentit une certaine sympathie pour le vieil homme.

— Je ne crois pas que vous ayez à vous en faire, sergent, ce n'était que de vulgaires bandits de grand chemin, rien de plus.

Le cavalier laissa échapper un long soupir, puis la tension apparut de nouveau sur son visage, ce qui accentua les plis de ses innombrables rides.

— J’ose espérer que vous dites vrai, mon bon sire, nous devons néanmoins aller nous en assurer sur-le-champ. Bonne route.

Il se retourna vers ses hommes et hurla :

— Allez, soldats de l’empereur, tous à ma suite et au galop !

Les cavaliers détalèrent en trombe. Étrangement, certains faillirent tomber de leur monture suite à cette soudaine accélération, comme s’ils n’avaient aucune expérience dans leur domaine. Après quelques secondes, il ne restait plus de leur présence qu’un nuage de poussière. Revenant vers l’avant, Mac Clād Heām s’accroupit derrière le banc, juste à côté de Salomée, qui tout ce temps, était restée silencieuse. Pendant qu’elle le regardait d’un œil mauvais, il entendit Stuff lui crier en riant :

— Des amis à toi, Mac ?

— Une simple escarmouche à la frontière, il n’y a pas très longtemps, répondit l’autre d’un ton aussi calme que glacial, non sans se remémorer sa désertion. Quelques soldats ont été blessés, ajouta-t-il pour toute précision.

— Eh bien, heureux de voir que tu n’es pas rancunier et que tu les as laissé passer sans les égorger, poursuivit Stuff.

Tout l’équipage rit de bon cœur, hormis le principal intéressé, toujours impassible, et Kaross, qui lui, regardait vers le ciel pour signifier son découragement tout en joignant les mains pour une prière impromptue. L’elfe, toujours en colère, se leva brusquement pour siffler entre ses dents :

— Vulgaire barbare meurtrier !

Le silence tomba d’un seul coup ; tous dévisagèrent Mac Clād Heām comme s’ils appréhendaient une réaction violente, mais ce dernier resta de glace.

— Je crois qu’elle est amoureuse, souffla le citadin avec son hilarité coutumière.

De nouveau, l’ensemble du groupe s’esclaffa. Même Kaross dut interrompre sa prière, pris lui aussi d’un irrésistible fou rire.

— Assez, les enfants ! s’écria Gros-Jean avec un large sourire. Arrêtez les pitreries de ménestrels ; en avant ! Nous avons ce chariot à escorter jusqu’à la capitale.

Sur ce, le vieux soldat tira sur les rênes et fit repartir l'attelage. Markus s'approcha et reprit la conversation.

— Vous avez vu l'allure misérable de l'équipement de ces cavaliers ? De plus, la plupart n'étaient que des vieillards ou des enfants. Je crois même en avoir vu un à qui il manquait un bras. Je me demande bien de quel régiment ils faisaient partie. Ce ne pouvait être des membres de la Scola de la cavalerie lourde de l'empereur, puisque j'en étais membre et je suis certain de n'avoir jamais combattu avec aucun de ces hommes. Ils m'étaient tous étrangers. Et vous, capitaine, vous avez reconnu quelqu'un ?

Gros-Jean fit un signe négatif de la tête, puis répondit :

— S'ils étaient d'un âge un peu plus réglementaire, je te dirais qu'on aurait pu les avoir engagés après notre retraite. Mais je crois que ce sont plutôt des semblants de miliciens. Avec les graves menaces d'incursions à l'est, il est fort possible qu'on ait envoyé toutes nos troupes là-bas, ce qui ne laisserait que les jeunes hommes et les vieux comme moi pour patrouiller les routes et empêcher le genre d'attaque dont nous avons été victimes hier. Tout un mandat pour ces pauvres bougres !

— Ouais, je me demande ce qu'ils auraient fait à notre place devant ces bandits, continua Markus. À voir leur état et malgré leur nombre, je crois bien qu'ils se seraient tous fait massacrer. C'est une vraie chance, pour ces cavaliers, que nous soyons tombés sur ce groupe de mécréants avant eux.

Puis, d'une voix plus faible, comme s'il avait voulu confier un secret, il ajouta :

— Avec la pénurie de soldats aguerris, je crois qu'il serait avantageux pour moi de retourner au métier des armes. Vous savez, mon capitaine, avec mon expérience, comparée à celle des officiers qui sont présentement en fonction dans la capitale, on pourrait me nommer sergent dès à présent et vous, peut-être même général.

— Non, non, non, répliqua Gros-Jean en souriant et en brassant la tête, je suis rendu trop vieux pour les longues chevauchées. Les selles sont devenues trop étroites pour mon gros postérieur et, de plus, quelle monture pourrait endurer mon poids sur son dos durant de longues semaines ? Un dragon, peut-être, mais sûrement pas un pauvre cheval.

— Eh bien, pour moi, c'est sûrement une occasion rêvée d'augmenter ma solde, enchaîna Markus en souriant à son tour. Cette menace d'invasion des armées saxonnes et slaves est une véritable chance.

Les Slaves ! À ce mot, Vik tressaillit légèrement. Combien de fois ces hordes diaboliques avaient-elles attaqué le royaume ! Année après année, ce fléau revenait chaque printemps, lors du dégel des cols des montagnes qui libéraient les passages donnant sur les immenses plaines de l'est. Ces vautours déferlaient en plusieurs groupes pour piller, tuer et faire des prisonniers, qu'ils emmenaient dans leur pays pour les vendre ou en faire des esclaves. Selon certaines rumeurs, les plus malchanceux se voyaient cédés aux sorciers de l'endroit qui à l'aide de la magie, les transformaient en monstrueux et obéissants séides.

D'aussi loin que Vik pouvait se souvenir, ils avaient toujours été en guerre ouverte avec ce peuple diabolique. Tout à coup, il se remémora un événement qui l'avait profondément marqué : une attaque portée contre son village situé dans les profondeurs de la forêt de Thär, au cœur de la Thuringie. C'était par une journée brumeuse et froide, alors qu'il avait réussi à échapper à l'attention de sa mère pour aller se cacher derrière un tas de bois. De là, il avait vu bon nombre d'hommes mourir sur la palissade de sa bourgade, dont son père, qui en défendant le portail, s'était fait transpercer d'épieux et de flèches. Malgré l'étendue de la destruction et des pertes humaines, l'assaut avait tout de même été repoussé. La mort de son paternel, bien que des plus douloureuses, avait été en partie atténuée par l'affection débordante de sa mère. Mais la menace cauchemardesque de ces êtres malfaisants n'avait jamais disparu de la mémoire de l'enfant. Ils revenaient toujours, quelquefois en petit nombre, pour attaquer les voyageurs ou les habitations isolées autour des villages. Réputés pour être de bons guides, les forestiers organisaient des milices pour chasser les envahisseurs. Bien qu'en vieillissant Vik était rapidement devenu l'un des meilleurs archers et pisteurs de sa région, jamais sa mère ne lui avait permis de rejoindre ces troupes de guerriers.

Il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Dès sa mise en terre, poussé par un esprit de vengeance qui dormait en lui depuis des années, le jeune homme se joignit aux milices avec Hicmar, son meilleur ami. Leur première action fut d'assaillir un petit poste ennemi établi à la limite

des frontières du royaume. Le raid, effectué de nuit, fut un véritable désastre. Plutôt que de confronter les troupes réduites d'avant-gardes, ils furent pris en embuscade par une armée entière.

Cette nuit-là, c'est dans la noirceur la plus totale, côte à côte avec ses compagnons, que Vik défendit chèrement sa vie. Il combattit sans reculer, sans défaillir, malgré la peur qui le tenaillait, l'odeur de sueur et de sang qui lui donnait des hauts le cœur. Son ami finit par tomber au combat, tandis que lui fut assommé par un violent coup à la tête, avant d'être laissé pour mort et de ne se réveiller qu'au petit matin au beau milieu des cadavres des autres combattants. Ce n'est qu'à ce moment, et avec horreur, qu'il prit conscience de l'ampleur du carnage. Une vision qui certaines nuits, provoquait encore des cauchemars chez lui. Incapable de retrouver le corps de son ami Hicmar, ce fut avec un profond désarroi qu'il supposa que ce dernier avait survécu et que l'ennemi l'avait vendu comme esclave à la nation slave.

Seul survivant de ce raid catastrophique, il retourna dans son village pour informer ses compatriotes du drame. Puis, perdu et désespéré, il partit sur la route, considérant qu'il n'y avait plus rien pour le retenir dans le pays de son enfance. C'était il y a deux printemps et depuis, il se limitait qu'à errer sans but, à vivre en reclus et à trapper les animaux dans le but de vendre leur fourrure. C'est ainsi qu'il se retrouva au grand marché de Paris et qu'à l'instar de ses compagnons, il entra au service de messire de Soissons pour commencer une nouvelle vie et tenter d'oublier les drames du passé. Les propos de Gros-Jean et de Markus avaient toutefois ravivé de pénibles souvenirs, tout en le mettant au fait de la situation précaire de sa terre natale. Au moins, le sacrifice de ses compagnons et la disparition de son ami n'avaient pas été vains, puisque l'armée impériale était maintenant aux frontières.

Il se sentait quand même un peu coupable d'avoir quitté son village. Aussi, dès que son contrat avec de Soissons serait terminé, il retournerait là-bas. Les siens avaient besoin de lui. Pourtant, l'idée de quitter cet emploi le rendait amer. Les dernières aventures en compagnie de ses nouveaux amis lui furent très bénéfiques, en ce sens qu'elles lui avaient rendu son entrain et sa bonhomie d'antan. Il ressentait beaucoup de sympathie pour ces gens. En particulier pour la jeune femme, le citadin et le prêtre, avec qui il avait eu le temps de développer une certaine amitié. Néanmoins, il craignait que leur inexpérience sur les champs de bataille rende ce genre d'entreprise très pé-

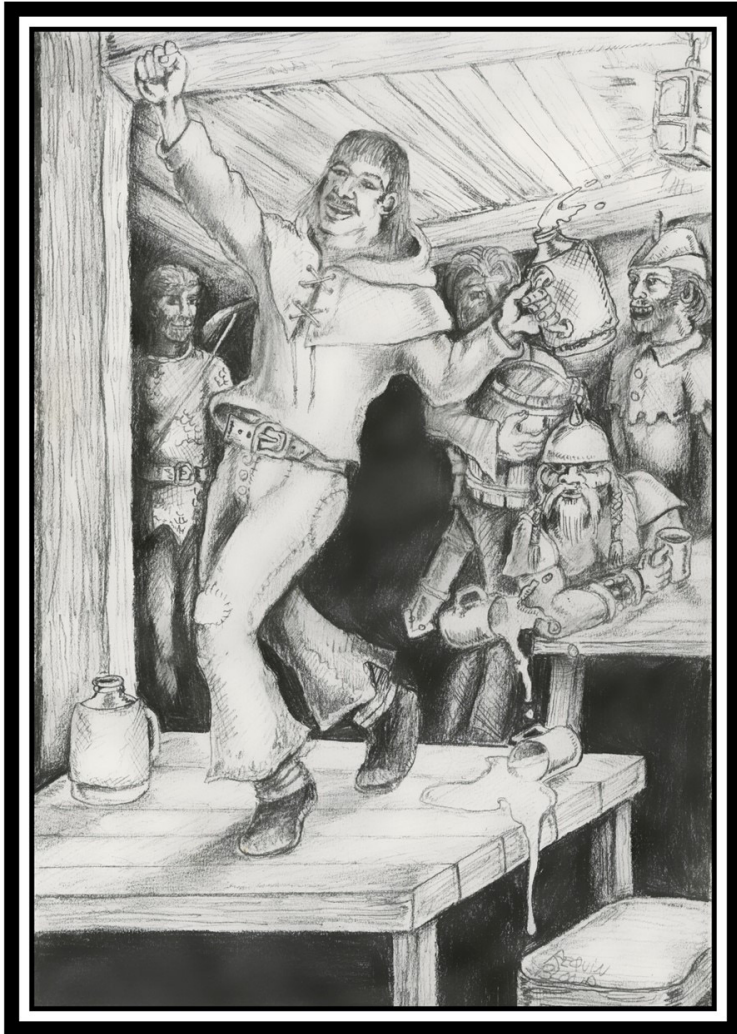
rilleuse, pour ne pas dire fatale. Contre les brigands, il s'en était fallu de peu pour que tous y laissent leur peau. Le cœur de ses amis était rempli de courage, mais il se demandait si cela suffirait pour survivre à d'autres escarmouches de la sorte.

«Bang !»

Un violent cahot le tira de ses pensées et le fit presque tomber en bas du chariot, mais la poigne d'acier du conducteur le ramena aussitôt sur son banc.

—Ça va aller, fils ? Tu sembles encore faible ; peut-être devrais-tu te reposer à l'arrière ?

—Non, ça ira, capitaine, répondit Vik d'une voix lointaine, toujours perdu dans ses pensées avec, au fond des tripes, un intense sentiment d'anxiété face aux incertitudes de son destin.



Chapitre VII

Le tueur rouge

Les lueurs d'une bourgade brillaient au loin dans la nuit, ce qui constituait, pour les voyageurs, la première véritable trace de civilisation rencontrée sur le chemin depuis leur départ de Paris. Devant l'expectative d'une nuit passée au chaud dans un lit douillet, la bonne humeur se communiqua à l'ensemble du groupe. Ce fut donc avec un sourire gravé sur la plupart des visages qu'ils arrivèrent aux portes de la cité de Namur. L'agglomération était protégée d'une muraille et d'une forteresse qui surplombait le toit des modestes chaumières.

Une fois contrôlé par les gardes postés à l'entrée, le chariot franchit le portail et s'arrêta devant une énorme habitation sise en face de la place du marché. Haut de deux étages, le bâtiment était éclairé par une série de lanternes à l'éclat blafard qui illuminait une large planche de bois placée au-dessus de la porte sur laquelle il était inscrit : *Auberge des 3 licornes*. L'endroit était le plus grand établissement de la ville. Située au confluent de deux rivières, cette dernière se retrouvait au carrefour de nombreux pistes et sentiers. Certains chemins étaient d'anciens pavés romains encore utilisés par les habitants pour gagner la mer au nord ou encore, la ville éternelle de Rome, au sud. Des embranchements passant par le bourg rejoignaient tous les points de l'empire et même, les hauteurs des Alpes, qui selon certaines rumeurs, auraient servi de dernier lieu de retranchement aux royaumes nains des temps archaïques.

Il y avait aussi des routes millénaires qui menaient jusqu'aux ruines des cités anciennes des hyperboréens, bien que celles-ci, vu la peur qu'elles inspiraient, demeuraient moins fréquentées. En fait, la cité de Namur était un havre pour les voyageurs et les marchands, mais aussi pour les trappeurs, les brigands et les aventuriers de tout acabit.

Tous descendirent du chariot, tandis que les cavaliers mettaient le pied à terre. Stuff lâcha les brides de sa monture et après avoir regardé l'enseigne de l'établissement, se laissa tomber à genoux devant la porte. Puis, jetant un regard à Kaross, il s'écria :

— Enfin, mon père, voilà ce que j'appelle une véritable église ! Ici, je pourrai prier à mon aise.

Mais la voix résonnante de Gros-Jean fit vite de freiner l'enthousiaste du citadin.

— Tu pourras aller prier plus tard ; pour l'instant, c'est à toi de t'occuper des chevaux. Tu dois les desseller et les nourrir.

Contrarié, Stuff se releva et après un court instant de confusion, pointa l'elfe qui venait d'arriver à côté de l'ancien capitaine.

— Mais Salomé, dit-il, s'entend bien avec les chevaux, elle pourrait...

-Salomé a été très occupée, aujourd'hui, avec les blessés, l'interrompit fermement le vieux soldat, et elle le sera encore parce que j'ai peine à marcher.

Sur ces mots, il se tourna vers la jeune femme pour ajouter :

— Ma chère, bien que cela soit contraire à l'étiquette, votre aide serait salutaire pour un éclopé comme moi.

Cela dit, il lui tendit son bras, qu'elle prit en souriant, tout en jetant un regard moqueur au citadin dont le visage était déformé par la colère. Ils pénétrèrent ensemble dans l'établissement en laissant Stuff, qui jurait en chuchotant. Cherchant encore un moyen de se soustraire à ses tâches, ce dernier se tourna vers Mac Clād Heām, alors même qu'il passait à sa hauteur. Mais devant le regard impénétrable du barbare, il décida de rester silencieux. Après que les autres en eurent profité pour s'éclipser, il dut finalement se résigner à son sort. Il alla donc s'occuper des chevaux en faisant étalage de ses plus vils jurons.

L'auberge était remplie d'une épaisse fumée malodorante. Sa densité était telle, qu'il était impossible de voir à l'autre bout de la pièce. La lueur vacillante des torches qui éclairait l'endroit reflétait sur les murs d'innombrables ombres dansantes. Mais le pire était l'odeur, un mélange de transpiration de corps négligés, d'éclats de vomissures suite à trop-plein d'alcool et d'arômes émanant des différents tabacs, des effluves de pipes les plus ordinaires à ceux, plus inquiétants, liés à la consommation de feuilles de pavot et de drogues dangereuses originaires des lointaines contrées orientales.

Dans une parfaite cacophonie, les rires se mêlaient aux jurons et l'on s'enivrait joyeusement en jouant aux cartes ou en conversant. L'établissement rassemblait des gens de toutes sortes, ce qui, bien évidemment, rendait l'endroit propice aux escarmouches et aux rixes sanglantes. Kaross, accompagné de Vik, était assis à une table au centre de la pièce. Ils étaient descendus après s'être lavés dans la minuscule chambre qu'ils partageaient à l'étage. Après un moment, Stuff entra en trombe et se dirigea vers eux. Pour se faire comprendre au beau milieu du vacarme ambiant, il hurla en direction de l'aubergiste pour lui exprimer toute l'étendue de sa soif. Puis un nain chauve au tablier crasseux sortit de derrière le comptoir, une bière mousseuse à la main. Stuff s'assit entre ses compagnons au moment même où le verre d'alcool était déposé sans cérémonie sur la table. Le citadin lança une pièce dans les airs et se jeta sur le breuvage en récitant sa litanie habituelle.

— À Bacchus, morte couille !

Après quoi, il vida le verre d'un trait. Au même moment, Mac Cläd Heäm, sa peau de loup en moins, descendit l'escalier. Son allure attirait les regards et on pouvait voir les gens s'écarter de son passage, bien que l'auberge fût bondée. Il héla le nain à son tour, avant de lui lancer de part en part de la pièce une pleine bourse. La table se remplit peu après d'une dizaine de chopes de bière et de quelques cruchons de vin. Ébahi, Stuff resta muet jusqu'à ce que le guerrier pousse silencieusement la moitié des verres dans sa direction, histoire de lui signifier qu'il entendait partager son alcool avec tous.

— Mac, lança le citadin qui affichait maintenant un visage resplendissant, à partir de ce jour, je te considère comme mon frère. Il n'y a pas de plus beaux cadeaux que celui-là, pas même les faveurs d'une prêtresse du culte de Fella.

Kaross, qui ne se sentait pas vraiment à son aise dans cet endroit, ne l'était guère plus avec ses compagnons. Il se leva donc, et salua la tablée du regard.

— Ne veillez pas trop tard, jeunes gens, nous avons encore une longue route, demain.

— Restez un peu avec nous, mon père, sourit aimablement Vik en le retenant par le bras, ne serait-ce que quelques instants.

Stuff, déjà quelque peu enivré, lâcha un rot sonore, puis entama un autre cruchon de vin avant de s'écrier :

— Ben ouais, l'père, venez donc prier avec moi ! À moins que la consommation de ce liquide divin aille à l'encontre de votre religion ?

Voyant là une bonne façon de resserrer les liens du groupe, Kaross se rassit aussitôt sur sa chaise, qui craqua lourdement sous son poids.

— Ce n'est nullement contre les commandements de mon ordre, mon jeune ami, seul l'abus l'est, répondit-il à Stuff avant de prendre un verre et de le lever vers le plafond. À la bonne vôtre ! termina-t-il d'un ton joyeux.

Ces mêmes mots furent répétés simultanément par le citadin et le forestier, qui cognèrent leur choppe contre celle du prêtre. Le barbare, toujours silencieux et perdu dans de profondes pensées mélancoliques, allait faire de même avec son verre, quand soudainement, l'expression de son visage changea du tout au tout, passant de son habituel air impassible à un regard intense.

Le voyant fixer le fond de la pièce, tous se retournèrent pour voir ce qui avait attiré son attention. Ils aperçurent leur compagne, alors qu'elle descendait lentement l'escalier. Son apparence différait radicalement de ce dont ils avaient été témoins jusque-là. Elle avait troqué sa robe de voyage contre une autre plus moulante, confectionnée avec un tissu de bien meilleure qualité. En fait, cette tenue sophistiquée, digne des plus hautes cours, n'avait pas vraiment sa place dans cette auberge miteuse et enfumée. Avec ses cheveux dorés retenus en partie à la nuque et ses quelques longues mèches bouclées pendant jusqu'aux épaules, elle était tout simplement resplendissante. Consciente de l'attention qui lui était portée, elle avançait avec un air hautain et une démarche princière. À son grand plaisir, son apparition avait attiré tous les regards.

«Je provoque le même effet ici qu'à la cour», se dit-elle en se dirigeant rapidement vers la table de ses amis, l'aspect rustre et malpropre de son auditoire ayant vite fait de la rendre inconfortable. Ce fut parmi les sifflements qu'elle s'assit parmi les siens qui, estomacés par cette manifestation de pure beauté, restaient sans voix.

— Je me taperais bien cette poufiasse.

Ces paroles remplies de mépris d'irrespect venaient d'un trappeur barbu assis à une table tout à côté. Les hommes hirsutes installés près de lui s'esclaffèrent bruyamment, tandis que Salomée relevait la tête d'un air digne en les ignorant. Mac Cläd Heäm, lui, était déjà debout, les poings fermés, prêt à se jeter sur eux. Vik avait posé sa main valide sur son épée, alors que Stuff sauta sur sa chaise en empoignant deux verres. Après s'être assuré qu'ils étaient vides, il jaugea la distance, décidé à les lancer. Inquiet, Kaross retint le bras du forestier tout en tirant sur le pantalon du citadin pour qu'il redescende de son perchoir. Puis, d'une voix très calme, il s'adressa au barbare.

— Allons, mon fils, oublions cet incident, ce ne sont que des imbéciles.

Mac demeura immobile en dévisageant toute la tablée voisine, où les hommes avaient maintenant cessé de rire. Même qu'ils semblaient plutôt penauds devant le regard meurtrier du barbare. Quand les doigts de ce dernier glissèrent lentement vers le manche de sa hache, Salomée, qui s'était assise à ses côtés, se leva pour lui toucher gentiment l'épaule, non sans le faire tressaillir sous la douceur du contact.

— Guerrier, tu devrais voir, à leur allure d'animaux crasseux, que leur sang n'est pas digne de ta lame.

Le barbare se retourna lentement et s'assit, tandis qu'elle le regardait en souriant. Le visage redevenu impassible, il prit un verre pour se remettre à boire sans mot dire. Resté debout sur sa chaise, Stuff se remit à hurler pour que l'aubergiste revienne remplir la table. La crise étant passée, Kaross, qui respirait avec un peu plus d'aise, reprit la conversation.

— Vous êtes seule, ma chère, Gros-Jean ne vient pas nous rejoindre pour célébrer quelque peu avec nous ?

— Non, je crains qu'il ne soit retourné au chariot pour veiller sur notre chargement.

— Vu son état, ne vaudrait-il pas mieux qu'il se repose ? répliqua l'ecclésiastique avec une certaine inquiétude dans la voix.

— Tout ira bien, mon père, je me suis occupée de sa blessure. Demain, j'irai aux champs cueillir des herbes pour faire de l'onguent et après quelques applications de ce remède miraculeux, il ne lui restera plus qu'une petite cicatrice.

— Vous avez de merveilleux talents, rétorqua Kaross avec un petit air de sous-entendu.

— Ah, ce n'est rien, si vous saviez...

La jeune femme fut soudainement interrompue par le citadin qui, un verre dans chaque main, s'était approché d'elle.

— Hé, ma sœur, tu vas trinquer avec nous, ce soir ; allez, prends un petit verre, morte couille.

— Oui, Salomée, renchérit le forestier d'une voix enjouée. Allez, quelques gorgées pour boire à la santé de tous.

— Quoi ? s'offusqua l'elfe d'un air outragé. Vous voulez que MOI, je goûte à cette mixture immonde ? Mais vous êtes fous, ma parole !

Au fur et à mesure des verres enfilés, les conversations du groupe se firent plus légères. Bien que l'elfe ne bût rien et le prêtre, lui, à peine, ils étaient tout de même des plus volubiles, échangeant sur leur religion respective et les similitudes entre les deux. Ivre, le forestier s'en donnait aussi à cœur joie. Il se mêlait à la conversation en se permettant quelques petites touches humoristiques qui firent bien rire tout le monde. Il y alla même d'une petite chanson de son coin de pays, secondé par Stuff, même si ce dernier n'en connaissait pas la moindre parole. Fidèle à son habitude, le citadin buvait démesurément, au même titre que le barbare, qui lui, restait toutefois silencieux et de sombre humeur. Stuff, heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un pour écouter ses histoires abracadabrantes sans mot dire, racontait à son nouvel ami comment il comptait s'y prendre pour dérober le fabuleux trésor du chef des brigands de Paris. Au bout d'un moment, le guerrier vida son dernier verre et se leva, avant d'être aussitôt interpellé par Vik.

— Hé, l'ami, tu nous quittes déjà ?

— Non, mais le service est trop lent, je vais chercher des tonneaux.

— Des tonneaux ? Des tonneaux ! À la bonne heure ! s'écria Stuff, tout euphorique, en levant son cruchon de vin vers le ciel. Que Bacchus te bénisse, mon frère !

Le guerrier se fraya un chemin à travers l'auberge et finit par disparaître derrière la masse compacte des badauds.

— Pas très bavard, le gaillard, réfléchit tout haut le forestier.

Puis, fronçant les sourcils, il reprit en disant :

— Mac Cläd Heäm... Ce nom ne m'est pas inconnu ; je l'ai déjà entendu quelque part.

Soudain, Kaross se pencha vers le centre de la table et fit signe à tous de s'approcher, comme s'il voulait que nul, à part eux, n'entende ce qu'il s'apprêtait à dire. Puis il chuchota :

— Si, au lieu de Mac Cläd Heäm, je vous disais plutôt le Tueur Rouge, cela vous rappellerait quelque chose ?

Tous restèrent bouche bée devant cette révélation. Puis, c'est en parfait synchronisme qu'ils se mirent à chercher le barbare des yeux à travers la foule bigarrée. Rempli d'admiration, Vik lança avec entrain :

— C'est toute une renommée qu'il a ce Tueur Rouge ! Il aurait vaincu une armée d'Angle et de Saxon presque à lui seul lors de la bataille de Nechtansmere.

— Ouais, renchérit Stuff, toujours d'aussi bonne humeur, je me souviens de cette histoire. J'ai même entendu dire que sa tête a été mise à prix et qu'il était recherché dans plusieurs royaumes. Vous vous rendez compte ? Il est recherché, et c'est mon frère, en plus. Faut fêter ça, morte couille !

Loin de partager l'enthousiasme des deux autres, Salomée laissa quand même transparaître une certaine curiosité.

— Eh bien, messires, nous avons ici un étrange compagnon de route. Même chez les elfes, nous avons entendu parler de lui et, à ce qu'on dit, il est le guerrier le plus dangereux de tous les royaumes.

— Chez les elfes ? rétorqua Vik les yeux remplis d'étonnement.

Salomée baissa les yeux en se maudissant encore une fois de son indiscretion, tandis que Kaross posa une main sur le bras de Vik en lui lançant un regard complice. Le forestier hocha la tête, comprenant que cette information devait rester sous le sceau du secret. Pour sa part, Stuff se contenta de hausser les épaules en affichant un air d'indifférence.

— Personne d'entre vous ne connaît l'histoire de la bataille de Nechtansmere ? questionna Kaross pour changer le cours de la conversation, non sans être tout de même heureux d'avoir capté si intensément l'attention de ses interlocuteurs.

— À part quelques anecdotes et bribes de récit qui semblent plus attachées à une histoire mythique, je dois dire que je ne connais que peu de choses sur cette bataille, si ce n'est qu'elle a mis fin aux invasions saxonnes.

Par sa réponse, Salomée se fit en quelque sorte la porte-parole du trio qui, tout ouïe, attendait la suite. Kaross se racla la gorge en souriant, et prit la voix solennelle des hérauts de l'empereur.

— Eh bien, les enfants, écoutez bien cette histoire, car elle fait maintenant partie de la légende. Il y a maintenant près de dix ans, une grande et formidable armée coalisée d'Angle et de Saxon traversa la mer pour se rendre sur l'île de Bretagne, où elle devait rejoindre ses alliés qui y étaient déjà établis. De là, ils se dirigèrent vers le nord. Certains chroniqueurs ont affirmé qu'ils étaient près d'une centaine de milliers à traverser le grand mur romain¹⁰ pour aller, au-delà, conquérir les terres pictes et scots, deux peuples avec lesquels ils étaient en constant conflit. Les envahisseurs étaient dirigés par le grand roi saxon Egfrid, qui espérait accomplir ce que même les Romains n'avaient jamais réussi, soit de se rendre maître de tout le territoire au nord du grand mur. Je crois que vous connaissez bien les idées de domination de cet infâme roi. C'est à lui que nous devons d'avoir perdu nos villes les plus à l'est lorsque peu avant Nechtnasmere, il avait défait notre armée près de Paderborn, sur la frontière saxonne. Et c'est d'ailleurs après cette dure campagne que notre bon ami Gros-Jean a quitté l'armée impériale.

— Ouais, et c'est depuis cette bataille que notre empereur a pris lui aussi sa retraite, lança Stuff d'un ton acerbe.

Or, plus personne ne faisait attention à lui, tant ils étaient concentrés sur le récit du prêtre. Ce dernier prit une petite gorgée de bière et reprit...

— Revenons à notre histoire. Ainsi, l'armée Angle et Saxonne a traversé le grand mur, tandis que les clans barbares, devant cette menace, ont décidé de s'unir malgré les dissensions. Leur humeur était des plus belliqueuses, autant parce qu'on avait violé leur territoire que parce que notre empereur, qui était un allié, venait d'être défait par l'ennemi. Il faut dire que malgré leur sauvagerie, les hommes du nord

10. Mur d'Hadrien bâti à partir de 122 apr. J.-C. Il fait la largeur de l'île et est encore visible aujourd'hui.

sont toujours restés fidèles à leurs alliances. Depuis plusieurs générations, un pacte de sang liait les rois de notre royaume aux chefs de leurs clans, notamment à ceux du peuple de Dalriada¹¹ dont serait originaire le Tueur Rouge. Ce pacte, appelé la Auld alliance¹², existait depuis plus de 400 ans et aurait eu son origine à la bataille des champs Catalauniques¹³. C'est là que des guerriers du nord auraient répondu à l'appel du père de notre peuple, Mérovée, qui serait venu prêter main-forte à une coalition de nos troupes et de celles des Romains pour vaincre Attila, le fléau de Dieu. Par la suite, au cours des siècles, ils se sont battus maintes fois à nos côtés. Mais à Nechtnasmere, les clans du nord avaient été laissés à eux même, du fait que nos troupes venaient d'être défaites sur le continent. Devant l'ampleur de la menace, le pacte ne tenait plus. Le combat semblait sans espoir, car face à la multitude des forces anglo-saxonnes, les barbares étaient de beaucoup inférieurs en nombre. En plus, dans les rangs des envahisseurs, il y avait un homme redoutable, chef des Saxons de Britannia, fine lame et meneur d'hommes qui était le second du roi Egfrid. Il était considéré comme l'un des plus grands guerriers du monde ; peut-être avez-vous déjà entendu parler de lui... Son nom était Oswald la hache sanglante.

Stuff et Vik acquiescèrent de la tête, tandis que Salomé fit écho aux dires du prêtre avec des yeux agrandis.

— J'ai déjà entendu parler de cet homme. C'est lui qui, dans un combat singulier, a tué Melvill de Brocéliande, le meilleur escrimeur de notre royaume, qui était passé sur l'île pour aider nos alliés bretons. Et bien sûr, par la suite, avec ses troupes, cet infâme personnage a ravagé les terres du Devonshire, qui n'avait pas connu les affres de la guerre depuis le temps du grand roi Arturus.

— Ce guerrier était vraiment sans pitié, enchaîna Kaross. De sa forteresse de Din Eidyn¹⁴, près du mur romain le plus au nord, il avait l'habitude de pendre les prisonniers faits lors des patrouilles sur la terre des clans. Il exécutait même des femmes et des enfants, ce qui bien sûr avait soulevé l'ire des barbares. Oswald pensait les intimider,

11. Dalriada était un amalgame de petits royaumes picte et scott, réunis sous l'autorité d'un seul roi. Leur territoire était composé des terres à l'ouest de l'Écosse et au nord-est de l'Irlande. Cette Confédération aurait duré du 6^e au 9^e siècle.

12. Signifie : «vieille alliance».

13. Bataille ayant eu lieu en 451 au nord-est de la France et gagnée par les forces coalisées des Romains, Gallo-Romains et Germaniques contre celle de l'empire des Huns.

14. Édimbourg.

mais c'est le contraire qui s'est produit. C'est ainsi que les deux armées se sont affrontées dans la plaine de Nechtanmere, au nord-est de l'île. Malgré leur situation désespérée, les clans du nord se sont présentés devant leurs adversaires avec une attitude défiante, en hurlant de manière moqueuse et en jouant de leurs cornemuses.

— Corne quoi, morte couille ? questionna Stuff en lâchant un hoquet avant de presque s'étouffer en avalant une autre gorgée de vin.

— Cornemuse, citadin ignare ! s'impatienta l'elfe devant cette nouvelle interruption de son compagnon. C'est un instrument de musique à vent dont certains clans barbares se servent lorsqu'ils combattent. Maintenant, ÉCOUTE !

— Les Pictes et les Scotts feignirent d'abord la retraite, soupira Kaross, alors que l'armée ennemie, trop sûre d'elle, a chargé de manière désorganisée. Les chefs de clans, qui voyaient un avantage dans cette avancée chaotique, ont jeté le gros de leurs forces dans la bataille et sont parvenus à massacrer une grande partie des envahisseurs. C'est dans ce contexte que les chroniqueurs ont fait mention du Tueur Rouge pour la première fois. Ils ont raconté que le roi Egfrid est tombé sous la lame de ce jeune et fougueux guerrier. Assommés par la violence de la contre-attaque et la mort du grand roi, les Anglo-Saxons, menés par Oswald la hache sanglante, ont retraité, puis les survivants se sont réfugiés plus au sud, dans la forteresse de Din Eidyn. Les barbares qui les suivaient de près ont tenté en vain d'investir la place forte, mais l'endroit juché tout en haut d'un rocher était pratiquement inatteignable. Au fil des jours, les clans ont tout de même lancé assaut sur assaut, et bien que leurs pertes aient été nombreuses, le siège a eu un effet encore plus néfaste sur ce qui restait de l'armée anglo-saxonne. Isolés derrière les murs de la forteresse, les combattants en sont venus à être affligés par la famine et la maladie. Enfin, après des semaines d'attente, Oswald, qui croyait encore à la force du nombre, a adopté une autre stratégie. Face à un adversaire qu'il jugeait passablement affaibli par l'usure de ses attaques, il a tenté une sortie pour affronter les barbares devant les remparts de son enceinte. Il a donc abaissé le pont-levis et s'est élancé à la tête de ses troupes. Mais c'était sans savoir que Mac Clād Heām se tenait devant l'entrée. Fort de sa nouvelle renommée acquise en tuant le roi saxon, ce dernier se retrouvait maintenant à guerroyer en première ligne, comme un soldat d'élite

devenu champion de tous les clans. En revanche, on ne connaît que peu de choses sur notre ami avant cette grande bataille.

— Pourtant, interrompit Vik, dans mon village, j’ai entendu dire qu’il aurait été un enfant abandonné, élevé par une meute de loups.

— C’est une histoire un peu... rustique, intervint l’elfe. J’ai lu quelque part, dans une certaine chronique dont j’ai oublié le nom, qu’il serait le dernier descendant du terrible clan du loup. Une lignée de rois guerriers surnommés les Tueurs Rouges qui auraient régné sur une partie des terres du nord, et bien au-delà, et ce, avant même l’époque des Romains.

— Eh bien, je vois que vous en savez plus que moi sur sa jeunesse, répliqua Kaross, un peu bourru.

— Dans tous les cas, continua-t-il, mi-homme, mi-loup, ou fils de roi, ses compatriotes le considéraient assez important pour lui confier les rênes de cet assaut. Bien que l’on prétend qu’il avait moins de vingt printemps à l’époque, sa réputation de férocité n’était plus à faire. Toujours est-il que l’armée anglo-saxonne s’est fait embouteiller sur le pont-levis dès sa sortie. Après quoi, Mac Clād Heām s’est frayé un chemin à travers l’avant-garde compacte des troupes ennemies à grands coups d’épée, en laissant derrière lui une traînée de sang et de mort. Tout en tailladant et fracassant, il s’est rendu jusqu’à Oswald pour le défier. La légende dit que toute la bataille s’est interrompue pour faire place à cet unique combat, car il s’agissait véritablement d’un duel entre deux titans. Oswald, très sûr de lui, voulait en finir rapidement. Il a donc porté les premiers coups, bien bloqués par son jeune adversaire. Le chef saxon bougeait rapidement, malgré sa lourde armure, tandis que ses coups étaient plus dangereux les uns que les autres, compte tenu de ses talents d’escrimeur sans égal et de sa grande expérience du combat. Le Scot, lui, comptait sur sa force sauvage et herculéenne, doublée de son incroyable vitesse. Ultime-ment, c’est ce qui l’aurait avantagé et il a transpercé Oswald la hache sanglante après seulement quelques minutes d’une lutte sans merci. Ensuite, devant des défenseurs médusés, il se serait peint le visage du sang de sa victime avant de se jeter sur les soldats ennemis en hurlant le cri de guerre de son clan. Ces derniers ont reculé jusqu’à l’intérieur des murs, aussitôt suivis par la masse enragée des guerriers scots, qui ont rapidement pris le contrôle du pont-levis et de l’entrée,

avant de se livrer à la destruction et au pillage. Désorientée par la mort d'un autre de ses chefs, l'armée anglo-saxonne s'est fait massacrer au cœur même des murs de la forteresse. Peu d'hommes en ont réchappé. Nachstensmere a été la pire défaite des Angles et des Saxons. C'était d'autant plus humiliant qu'ils ont par la suite dû verser un lourd tribut en or pour empêcher les hordes barbares de déferler sur leur royaume plus au sud. De ce fait, ils brisaient toute nouvelle prétention sur les terres au-delà des anciens murs romains. À ce qu'il paraît, Mac Cläd Heäm aurait refusé sa part du butin pour montrer symboliquement que jamais il ne ferait la paix avec ses ennemis. Il serait ensuite parti à l'aventure et aurait combattu partout, notamment à titre de mercenaire pour le compte de l'armée de l'empereur, avec laquelle il aurait affronté autant les Saxons que les Sarrazins. Il aurait aussi écumé les mers en se livrant à la piraterie avec les Vikings. On affirme même qu'il aurait été gladiateur dans la marche espagnole, où on présente encore ces jeux inhumains dans les vieilles arènes romaines. De nombreuses histoires, vraies ou fausses, sont rapportées un peu partout sur lui, mais une chose est certaine, son nom légendaire restera toujours lié à la bataille de Nachstensmere.

Le père Kaross se tu et c'est avec un large sourire satisfait qu'il but une gorgée de bière. Capter l'attention de ses trois jeunes auditeurs pendant tout ce temps sans pratiquement être interrompu représentait pour lui un grand exploit. Chacun semblait perdu dans de lointaines pensées ; même le citoyen était sans mot. Qui sait... Peut-être que la prochaine fois, il pourrait y aller d'un petit sermon ? Or, vu la férocité et surtout, le côté imprévisible du personnage qu'il venait de décrire, il crut bon d'ajouter une petite mise en garde.

— Les enfants, bien que Mac Cläd Heäm soit à peine plus âgé que vous, je crois qu'il faudrait faire preuve de prudence avec lui. Il est d'abord et avant tout un guerrier sauvage et il pourrait être très dangereux...

Offusqué, le citoyen lui coupa la parole, bien qu'avec difficulté, vu son état d'ivresse avancée.

— Comment ça, pru... prudent ? Comment ça, dangereux ? HIC ! C'est... c'est notre ami, il a com...combattu à nos côtés, mo... morte couille ! HIC ! C'est... c'est mon frère, il est parti chercher un divin tonneau... HIC ! Ba... Bacchus l'aime et moi aussi je l'aime.

— Vous savez, mon père, dit Salomée d'une voix assurée, bien que je ne partage pas tout l'enthousiasme de notre gentil et ivre compagnon, je crois que Mac est en mesure de nous aider à finir notre travail. Bien sûr, c'est un barbare brutal et rustre. Juste le fait qu'il se peigne du sang de ses ennemis montre bien qu'il n'est pas du tout civilisé. Mais j'avoue que le fait qu'il ait battu Oswald la Hache sanglante, celui-là même qui a tué Melvill de Brocéliande, ce héros si cher à mon peuple, me le rend plutôt sympathique.

Tous restèrent estomaqués devant ces derniers mots de l'elfe.

— Je crois moi aussi qu'il peut nous aider, renchérit le forestier d'un air moqueur, bien que je ne sois peut-être pas aussi friand de sa présence... que notre amie elfe.

— Mais qu'est-ce que tu dis là, forestier inculte ? riposta Salomée dont les joues s'empourprèrent. Je n'ai jamais dit cela. Disons simplement que... que je le déteste un peu moins qu'avant.

— Eh bien, regardez notre grand héros, lança Vik avec entrain en pointant l'autre bout de la pièce.

— Il est au bar depuis tout ce temps à vider seul un grand baril de bière. Hé, Stuff, tu crois que Bacchus sera content ?

L'interpellé regarda la scène bouche bée, puis se leva lentement de sa chaise en hurlant :

— Mes tonneaux, mes tonne... tonneaux ! Mac, sale fils de prostituée naine ! Tu bo... bo... bois seul notre vinasse, pesteux...

À l'autre bout de l'auberge, le barbare se retourna, tandis que le citadin, qui venait de prendre conscience de ce qu'il venait de dire, redevint aussitôt silencieux. Mac Cläd Heäm prit le tonneau d'un bras, puis en reprit un autre avant de se diriger vers eux, au grand soulagement de Stuff qui, toujours debout, laissa échapper un long soupir de contentement. Il était aussi heureux de voir son compagnon revenir les bras chargés de divin liquide, que de constater qu'il n'avait rien entendu de ses insultes.

— Vous voy... voyez, Mac est un v... v... vrai frère !

Au moment où le robuste guerrier passait devant l'entrée, la porte s'ouvrit brusquement et se frappa contre son épaule. Le choc fut tel, qu'il échappa un des barils qui alla se fracasser sur le sol.

— Morte couille, MON TONNEAU !

La voix hystérique de Stuff résonna gravement au-dessus de la clameur assourdissante de l'établissement. Puis, désespéré, il se prit la tête entre les mains. Anticipant le pire, Vik, Salomé et Kaross s'élançèrent parmi la foule, quand un soldat portant le blason de l'empereur apparut dans l'embrasement. En voyant les débris de bois sur le sol qui flottaient dans le liquide éclaboussé, ce dernier prit conscience du dommage qu'il venait d'occasionner. Malgré tout, il ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, barbare, je crois bien que tu vas veiller moins tard que prévu, ce soir ! cracha-t-il d'un ton fort arrogant.

D'un geste vif, Mac Cläd Heäm lança son poing qui s'écrasa violemment sur la mâchoire du soldat. Comme ce dernier tombait sur le sol, un de ses collègues apparut dans le cadre de la porte. Remarquant le corps inanimé de son compagnon aux pieds du colosse, son visage afficha un air étonné. Le Scot fit une grimace de colère, déposa l'autre baril par terre, puis glissa les doigts vers le pommeau de son épée. La rage au cœur, Stuff, un cruchon vide dans une main et un plein dans l'autre, bondit sur la table.

— Nachstensmere ! hurla-t-il en projetant le récipient vide dans les airs. L'objet vola dans la pièce, passa au-dessus de l'épaule de Mac Cläd Heäm et alla se briser contre la tête du soldat stationné devant la porte. Ce dernier tomba inerte sur le sol, juste à côté de son infortuné compagnon. Ce fait d'armes ramena le sourire sur le visage de Stuff, qui, toujours en hurlant, s'approcha de l'entrée en sautant de table en table sous les yeux des badauds médusés.

— Nachstensmere ! Nachstensmere ! Souvenez-vous de Nachstensmere !

Au moment où plusieurs soldats faisaient simultanément irruption dans l'auberge, arme à la main, le barbare dégaina son épée. Mais avant que sa lame ne soit mise complètement à nue, une douce main se posa sur son bras pour freiner son geste.

— Du calme, valeureux guerrier, il n'y a point besoin, ici, de faire un bain de sang, lui chuchota l'elfe.

Les yeux de celle-ci rencontrèrent ceux de son compagnon. Malgré la fermeté du ton de sa voix, elle se sentait des plus vulnérables et son cœur battait la chamade. Le bras du géant, qu'elle essayait de retenir, pouvait l'envoyer voler à l'autre bout de la pièce d'un seul

coup. Mais il n'en fit rien, même qu'il paraissait soudainement hésitant. Son regard meurtrier, qui se promenait d'un soldat à l'autre, finit par s'adoucir. Vik, qui s'était également rapproché, lui mit à son tour une main amicale sur l'épaule en lui parlant d'une voix détendue.

— Oublie tout cela, Mac. Prends ton baril et allons festoyer dans la tranquillité de notre chambrée ; la nuit est jeune et ma bourse est pleine. Alors compte sur moi pour que nous ne manquions de rien. J'en ai assez pour nous faire rouler tous les deux sous la table.

Kaross, qui arriva au pas de course, se mit entre le colosse et les hommes de troupe qui continuaient d'entrer dans l'établissement, épée à la main. De son bâton, il repoussait gentiment les plus belliqueux. La vue des corps inanimés de deux des leurs rendait les soldats plutôt agités. La tension était palpable et un silence total régnait dans l'auberge. Tous s'attendaient au pire. En fait, seule la voix agressive de Stuff résonnait lourdement.

— Nachtsmere ! Nachtsmere ! scandait-il inlassablement avec une joie sauvage.

Encore debout sur une table, il faisait tourner un couteau sur le bout de son doigt, tout en tenant un cruchon fraîchement ouvert dans son autre main.

Exaspéré, Kaross se retourna pour s'adresser à lui avec une voix empreinte d'une rare colère.

— La ferme !

Stuff fit la moue, puis, tout penaud, remit son arme à sa ceinture en marmonnant :

— Bah, si on ne peut même plus s'amuser un peu, maintenant, morte couille !

Au même moment, un officier fit son apparition dans l'entrée. Kaross constata avec un certain soulagement qu'il s'agissait du capitaine de cavalerie croisé la veille. Marteau de guerre à la main, ce dernier se fraya un passage parmi ses soldats et s'approcha de l'ecclésiastique pour lui demander d'un ton brutal.

— Que se passe-t-il, ici ?

Cela dit, il fixa le barbare, qui reculait avec ses amis. Pour tenter de faire diversion, l'ecclésiastique se dressa à nouveau devant lui. Après quelques secondes de silence, l'officier reconnut son vis-à-vis. Il redemanda donc plus calmement :

— Mon père, pouvez-vous me dire ce qui vient de se passer ?

— Euh... rien, mon capitaine, si ce n'est, peut-être, qu'un fâcheux accident.

— Ah oui, fit l'autre en se penchant sur les deux soldats inconscients.

Vik et Salomée avaient profité de cette discussion pour entraîner Mac Cläd Heäm vers le fond de la salle, jusqu'à ce que tous trois soient disparus derrière la foule qui s'était attroupée tout autour pour ne rien manquer de l'action. Pendant ce temps, Kaross continuait à parlementer du mieux qu'il pouvait.

— Euh... oui... j'ai vu vos soldats passer la porte et... bon... je crois qu'elle s'est bloquée et qu'ils se sont cognés dessus.

Il tourna la tête en faisant la grimace devant le manque d'originalité de son mensonge, tandis que l'officier répliquait avec colère :

— Et ce débris de cruchon, qui l'a lancé ? Qui s'en est pris à mes hommes ?

Stuff se pointa et se plaça aussitôt entre les deux interlocuteurs pour intervenir d'une voix étrangement posée, comme si son état d'ivresse s'était dissipé.

— Ce sont ces gens à cette table, mentit-il en pointant les trappeurs avec qui son groupe s'était querellé précédemment. Puis, il reprit d'un ton complice :

— Faites attention, mon général, ils ont des sales gueules de meurtriers ; au mieux, ce sont des bandits de grand chemin comme ceux que nous avons rencontrés sur la route.

Le citoyen fit un clin d'œil à Kaross qui, estomaqué, était sans voix, avant de chuchoter à l'oreille du chef des soldats :

— Si vous voulez, nous pouvons vous donner un coup de main pour arrêter ces sacs à merde ; ils n'ont pas l'air commodes.

— Ce ne sera pas nécessaire, rétorqua l'officier en faisant signe à ses hommes de se diriger vers l'endroit désigné par Stuff.

Puis, les traits plus doux et le ton plus courtois, il dit à Kaross et Stuff :

— Nous avons trouvé les traces de votre lutte sur le chemin royal et je dois vous remercier d'avoir ainsi facilité notre travail. Bonne route vers la capitale, mes braves.

— Mon général ! lança le voleur en exécutant maladroitement une courbette.

Après quoi, il ramassa le tonneau abandonné par Mac Cläd Heäm, tandis que Kaross s'approchait en le regardant avec une certaine admiration.

— Bien jouer, mon fils ; j'avoue que ton intervention a été des plus salutaires. Tu es vraiment plein de surprises, Stuff aux doigts rapides.

— Eh oui, j'me surprends moi-même, à l'occasion, morte couille, répondit le jeune homme avec un sourire satisfait, avant de soulever le baril sur son épaule.

— Alors, mon père, on remet ça ? Une petite tournée générale juste entre nous deux !

D'un mouvement étonnamment rapide pour sa corpulence, le prêtre s'empara du tonneau en l'arrachant à son compagnon.

— Ma vinasse ! cria Stuff complètement désarmé.

Il essaya de récupérer son bien, mais Kaross leva le tonneau à bout de bras, tout au haut de sa stature.

— Ne t'inquiète pas, mon fils, je te le redonnerai, mais sûrement pas ici. Seulement lorsque nous aurons rejoint nos amis qui nous attendent sagement en haut. Maintenant, tu n'as plus le choix. Tu viens avec moi. Finies les escarmouches d'auberge pour ce soir.

Résigné et de mauvais poil, Stuff, obtempéra.

— Faites attention de ne pas l'échapper, mon père.

Cela dit, il se mit à lancer d'affreux jurons étouffés par le bruit des chaises fracassées et des cris de colère issus de l'échauffourée entre badauds et soldats.

Chapitre VIII

Les prisonnières

«Assassinats, kidnappings, chantage, pactes maléfiques, tous les moyens étaient bons pour faire imposer ce culte diabolique disparu depuis si longtemps. En fait, la peur, la souffrance et la mort étaient les fondations mêmes sur lesquelles s'était bâtie la secte noire de Baël.»

-Écrit d'Augustin d'Hippone, traité perdu sur les hérétiques, livre I.

Elle marchait depuis plus de deux jours, deux journées de tortures interminables au cours desquelles on la forçait brutalement à avancer en la poussant, entre autres, avec des manches de lance et même, des coups de pied. Mais le pire était la façon dont on l'avait ficelée. Ses bras étaient attachés en croix sur une longue branche. Cela faisait qu'en plus de l'engourdissement qu'elle ressentait aux épaules, son dos, qui soutenait tout ce poids, la faisait atrocement souffrir. Elle était à bout de force et ses blessures, bien que superficielles, étaient multiples. Néanmoins, elle continuait sans faiblir en se comptant tout de même chanceuse qu'on ne l'ait pas égorgée et abandonnée sur le bord du sentier.

La guerrière s'efforçait donc de ne point résister ni même de se plaindre. Elle se laissait conduire vers un sort inconnu en espérant que survienne une occasion de s'échapper. Son crâne était encore douloureux et une couche de sang séché tachait toujours le côté de son visage. Elle n'avait pas pu panser sa blessure, puisqu'on ne lui avait délié les mains qu'à quelques reprises, le temps de lui permettre d'ingurgiter une maigre pitance. Mais ce qui la dérangeait le plus, c'est qu'on lui avait enlevé le message qu'elle devait livrer à l'empereur. De ce fait, sa mission se soldait en échec.

Ses bourreaux et elle avançaient tous en silence. La dame de Bavière se voyait entourée d'une dizaine de soldats qui portaient ce ta-

bard couleur de nuit à l'effigie du démon Baël. À l'avant, les monstres malodorants qu'elle avait affrontés plus tôt ouvraient la marche avec, derrière eux, un moine encapuchonné qui semblait les diriger. Remarquant sa peau couverte d'étranges tatouages, la guerrière supposa, selon le peu qu'elle en connaissait sur la sorcellerie, qu'il était un membre assez important de la confrérie et qu'à ce titre, il portait des signes kabbalistiques à même son corps, ce qui le rendait encore plus terrifiant. Il tenait la bride d'un cheval sur lequel était assise une femme attachée à la selle. Cette même femme que la guerrière avait vue lors de sa fuite précipitée. Jeune, jolie et d'allure noble, sa robe, bien que légèrement abîmée, était d'une élégance et d'une richesse comme jamais elle n'avait pu en contempler, même à la cour Bavière. L'air résigné plus qu'apeuré, le faciès de cette jeune femme reflétait celui d'une condamnée à mort faisant bravement face à l'échafaud.

Bizarrement, malgré son statut de prisonnière, tous la traitaient avec déférence et respect, contrairement à la façon dont on la traitait elle, la guerrière, ce qui lui laissait croire que la cavalière jouissait d'une certaine importance. À plusieurs reprises, leurs regards s'étaient croisés. La guerrière avait bien tenté de l'approcher pour discuter, histoire d'en apprendre davantage sur le sort qui les attendait, mais jusque-là, les soldats l'avaient empêchée d'établir tout contact. Or, l'isolation dans laquelle on la maintenait et les mauvais traitements qu'on lui infligeait n'altéraient en rien sa volonté de s'échapper. En fait, tout au long du trajet, elle avait pris soin de mémoriser chaque particularité de la route qu'ils avaient empruntée. Ainsi, advenant le cas où il lui serait permis de fausser compagnie à ses gardes, elle saurait tant bien que mal retrouver son chemin. Depuis sa capture, le groupe avait suivi le vieux pavé qui s'enfonçait toujours plus profondément dans la sombre forêt. Au fur et à mesure de leur avancée, un certain nombre de ruines millénaires étaient apparues le long de la route en pierre, telles des fondations à demi avalées par la végétation, vestiges d'avant-postes des anciennes civilisations ayant régné avant les Romains. Ensuite, les restes de hautes portes flanquées de statues de démons difformes semblaient marquer la frontière où commençait le territoire des anciens royaumes maléfiques, endroit que même les sauvages saxons évitaient. Lors de certaines éclaircies, la guerrière pouvait voir les ruines de bâtiments et de murailles qui s'étaient à perte de vue. C'est là qu'elle comprit qu'elle était arrivée au cœur des

cités mortes des hyperboréens. Du coup, elle ne put que réprimer un frisson.

Depuis le début de la journée, la forêt devenait de plus en plus clairsemée, au fur et à mesure que la route prenait une pente ascendante. Et c'est à travers un paysage entouré de collines verdoyantes et de montagnes grisâtres qu'ils avaient avancé, jusqu'à ce que le chemin dallé les mène sur une large plaine herbeuse. De là, la guerrière put voir les restes d'un château et d'un temple. Antiques et titanesques, ils trônaient tous deux dans les hauteurs d'un pic rocheux. Les brèches des murailles affaissées avaient çà et là été comblées par des murs de pieux, ce qui prouvait que l'endroit était réoccupé depuis quelque temps.

Encore une fois, la guerrière se sentit mal à l'aise devant l'évidence que cette secte diabolique des temps archaïques avait véritablement repris vie. C'était comme si un passé noir et mystérieux venait hanter le présent, tel un spectre diabolique. La troupe fit halte et les gardes allèrent rejoindre l'homme de tête, tout en prenant soin de ne pas s'approcher trop près des horribles simiotes, qui semblaient vraiment inspirer du dégoût à tous. Pendant que des soldats étaient occupés à prendre de nouvelles directives, d'autres s'assirent négligemment sur des rochers, en tournant le dos à leurs captives. La guerrière se dit que c'était le moment de leur fausser compagnie. Puis, résignée, elle prit conscience que le fardeau auquel elle était attachée rendait sa fuite impossible, en particulier dans un endroit aussi à découvert. Elle s'approcha donc lentement du cheval pour tenter de discuter avec sa compagne d'infortune. Âgée de moins de vingt printemps, cette dernière semblait un peu plus jeune qu'elle. Ses cheveux blonds très longs étaient tressés et retenus par des bandes brodées de fils d'or. Le même genre de parure ornait sa luxueuse robe. Malgré son air affligé, elle se tenait très droite, comme pour montrer que même si on en avait fait une prisonnière, elle gardait toute sa dignité. Rendue à sa hauteur, la guerrière l'interpella à voix basse.

— Vous savez où on nous emmène ?

Du haut de son cheval, la jeune femme regarda son interlocutrice avec un visage inquiet, puis, hésitante, elle chuchota :

— Oui, je crois... ce serait dans ce château fort, tout en haut. C'est le refuge d'un homme puissant. Un mage, à ce qu'on dit. Il au-

rait rétabli un vieux culte diabolique et serait à la tête de cette idolâtrie aussi sanglante que perverse.

Elle devint silencieuse, frappée par l'ampleur de ses paroles. Un profond désespoir se dessina sur son visage. Reprenant une certaine contenance, elle poursuivit avec un ton empreint de compassion.

— Et vous, ma chère, vos blessures sont vilaines ; vous pourrez tenir le coup ?

Heureuse de rencontrer un peu de sympathie au sein de tant d'hostilité, la guerrière, se sentant ragaillardie, répondit avec entrain :

— C'est moins grave que ça en a l'air, en réalité. Je crois que rien ne paraîtra plus après un bon repas et un bon bain.

— Espérons obtenir les deux avant la fin de cette journée. Au fait, quel est votre nom ?

— Jess, Jess de Bavière de la garde personnelle de feu comte Gérold.

— De feu comte ! s'exclama avec surprise la femme à cheval. Je n'en savais rien, quand cela est-il arrivé et comment ?

L'évident intérêt de la jeune demoiselle pour les dramatiques événements de son royaume étonna la guerrière. Malgré sa profonde tristesse, cette attention lui procura un certain réconfort. Or, parler des malheurs de son peuple dans une situation aussi désespérée était loin d'être facile, mais en tant que dernier membre de la garde royale de Bavière, elle se devait d'être forte. Aussi, après une courte hésitation, elle entreprit son récit...

— Il y a plus d'un mois, le bon comte Gérold a été assassiné par un de ses conseillers à la solde du royaume Avars. Et moi, je suis la seule de sa garde encore en vie ; tous les autres sont morts au combat. Un petit groupe dont je fais partie résiste encore à l'envahisseur et je... je...

Comme elle tergiversait à livrer les raisons de sa mission à cette inconnue, un garde se mit à sonner bruyamment dans une corne. L'écho résonna avec fracas au cœur de la vallée. Le même son fut entendu dans le lointain. Venant de la forteresse, celui-là répondait assurément au premier appel. Tous les soldats se levèrent, puis, prenant conscience qu'ils avaient manqué quelque peu à leur devoir, certains se lancèrent sur la guerrière en vociférant. Rapidement, la jeune dame se pencha pour lui toucher doucement l'épaule...

—N’ayez crainte, Jess de Bavière, mon père saura nous sortir de ce guépier. Je suis convaincue que déjà, des hommes sont sur notre piste et que d’ici peu, nous serons sorties des griffes de ces démons.

Des mains vigoureuses empoignèrent Jess et la poussèrent sans ménagement, tandis qu’elle gardait les yeux fixés sur sa nouvelle amie.

—Quel est votre nom ? s’écria-t-elle en faisant fi des coups que les soldats lui donnaient.

Maintenant entourée de ses étranges gardiens, l’autre se retourna brièvement.

—Mon nom est Ruotilde, Ruotilde du royaume des Francs.

Ce nom disait quelque chose à Jess. Ne l’avait-elle pas déjà entendu à la cour de Bavière ? N’était-ce pas la princesse ? Oui, la princesse... fille du Magnus imperator. «Elle est donc ici, prisonnière avec moi ?» s’étonna-t-elle. Poussée violemment, la guerrière tomba sur le sol. Après s’être écorché les genoux sur le roc, elle ferma les yeux et endura la douleur sans mot dire. Par crainte de recevoir d’autres coups ou d’être tuée comme un animal, elle se releva aussitôt. Cette fois, elle reçut un coup violent dans le dos, une façon devenue coutumière de lui intimer de reprendre la marche. Serrant les dents, elle n’émit aucun gémissement, malgré la douleur. Voyant qu’ils se dirigeaient vers le sinistre château en ruines qui trônait tout en haut du rocher escarpé, le désespoir la submergea de nouveau.

Chapitre IX

Des voyageurs à la capitale

*«...Cité imprenable aux mille sentinelles,
aux flèches de cathédrale qui touchent le ciel,
de nacre d'or et d'argent, brillant de mille soleils,
entourée de blé sur un sol béni où coulent toujours le vin et le miel.*

*...Cité de rêve aux mille nations,
où seuls se partagent, négoce, prières et célébrations,
chants de paix et d'harmonie qui sonnent à l'unisson,
comme une grande famille unie sous les murs d'une même maison.»*

-Poésie d'Angilbert, recueil de l'abbaye de Saint-Riquier.

Depuis le lever du soleil, le trajet était maussade et s'effectuait dans le silence. Seul résonnait le continuel fracas des roues de bois sur la route cahoteuse. Le groupe avançait depuis la veille sans s'être accordé la moindre pause, au grand déplaisir de tous. Cette nouvelle directive émise par Gros-Jean résultait du fait que Stuff s'était endormi pendant son tour de garde à l'auberge. Du coup, il n'avait pu réveiller ses comparses au petit matin. Ils avaient donc perdu tout un avant-midi et c'est pourquoi ils roulaient ainsi sans répit depuis tout ce temps.

L'air épuisé et penaud, le citadin chevauchait en marmonnant des paroles qu'il se gardait bien de rendre audibles. Le vieux capitaine et Markus, qui se relayaient au poste de conducteur, avaient été les seuls, avec Vik, à profiter d'un peu de repos, étant donné la gravité

de leurs blessures. Au soleil couchant, ce fut au grand soulagement de tous que Gros-Jean ordonna l'arrêt du chariot, pour une pause bien méritée. Près d'eux, il y avait un ruisseau gonflé par le dégel qui traversait le chemin. Salomée mit pied-à-terre et s'y dirigea en étirant son corps endolori par la longue randonnée. Elle se pencha au-dessus de la source et lava son visage terni par la poussière de la route en l'aspergeant avec de l'eau limpide. Vik se rendit à ses côtés pour s'abreuver en portant à sa bouche sa seule main valide. Arrivant à son tour, Kaross brisa le silence d'une voix bienveillante.

— Alors, mon fils, ton bras va mieux ?

Vik fit la moue, ce qui laissait entrevoir que son corps était toujours miné par une douleur constante et une paralysie partielle.

— Je ne crois pas être en mesure de décocher une flèche avant un certain temps, mon père.

— Vous savez, archer, intervint l'elfe en se rapprochant avec un petit sourire aux lèvres, j'ai un certain talent secret qui, je crois, pourrait vous aider.

Elle s'agenouilla à côté de lui et posa doucement ses mains sur sa blessure, puis tomba comme en transe tout en fredonnant une étrange litanie. Vik ressentit un vif picotement dans tout le bras, puis une chaleur bénéfique remplaça sa douleur à l'épaule. Après quelques secondes, la jeune femme retira ses mains.

— Comment te sens-tu, maintenant, très cher ami ? demanda-t-elle, souriante et visiblement satisfaite.

Le forestier sortit le bras de son écharpe et le fit bouger lentement, les yeux remplis d'étonnement.

— Ça va beaucoup mieux, Salomée, c'est miraculeux ! Mais par quel prodige... !

— Simplement un soupçon de magie elfique un tantinet archaïque ; rien de bien extraordinaire.

Puis, regardant l'ecclésiastique qui semblait stupéfait, elle ajouta, un peu moqueuse :

— Ne vous inquiétez pas, mon père, je suis loin des adeptes nécromanciens... Rien à voir avec la magie noire non plus, bien au contraire.

—Que Dieu nous en garde ma fille, répliqua Karross, un peu mal à l'aise, que Dieu nous en garde !

Vik, tout revivifié, donna une bourrade amicale dans le dos de l'ecclésiastique, sa bonhomie et son enthousiasme étant revenus d'un coup.

— Il semblerait, mon père, que je pourrai être utile plus rapidement que je ne le pensais, et ce, grâce à vous, amie elfe. Merci.

Salomée fit la révérence et ses deux compagnons firent de même avant de retourner vers le chariot. Elle resta donc seule dans la pénombre du couchant. Cette petite scène de politesse amusante lui remémorait sa jeunesse à la cour. Les liens avec ses nouveaux compagnons se faisaient de plus en plus solides et lui donnaient l'impression de ne plus être seule au monde. Même s'ils étaient tous des humains, elle les considérait à présent comme sa nouvelle famille.

Qu'il était loin ce temps où elle avait éprouvé ce même sentiment ! Ce temps où elle avait un foyer au cœur de la forêt de Brocéliande, dans la lointaine province de Bretagne, qui faisait maintenant partie de l'empire. Voilà plusieurs millénaires, cette province avait servi de refuge à son peuple après le cataclysme qui avait anéanti leur civilisation. En une nuit, cette île des origines, alors le phare du monde, berceau des arts, de la magie et de la connaissance, avait été engloutie par un tsunami. Il n'était resté qu'une poignée de survivants, lesquels avaient fondé une colonie sur le continent, dans cette profonde et mystérieuse forêt. La cité qui y fut érigée, bien que somptueuse, n'était qu'un pâle reflet en comparaison à ce que son peuple avait auparavant édifié. La mémoire des hommes avait retenu peu de choses au sujet de cet âge d'or, hormis quelques textes du philosophe grec Platon, qui se référait à cette civilisation¹⁵ sous l'appellation d'Atlantide.

En fait, peu de choses restait de l'Ancien Monde. Les nymphes, les géants et les hyperboréens avaient disparu, les nains s'étaient lentement mêlés aux différentes civilisations, tandis que les elfes s'étaient tenus à l'écart. Mais ils avaient eu néanmoins à subir les persécutions des humains, qui les craignaient en raison de leur différence et surtout, de leurs grands pouvoirs. Vivant dans la clandestinité, leur existence avait été reléguée aux domaines de la légende et de la mythologie, bien que certains initiés étaient au courant de leur présence.

15. Platon en parle à deux endroits, dans ses *dialogues*, soit dans le *Timée* et le *Critias*.

En fait, seul le pacte secret avec l'empereur, établi avec les ancêtres de Salomée plusieurs siècles auparavant, les préservait des outrages.

Des images de sa jeunesse revinrent soudainement à l'esprit de la jeune elfe : le visage de sa mère sur une peinture défraîchie au-dessus de l'âtre. C'était son unique souvenir d'elle, puisqu'elle était décédée à sa naissance. Son enfance avait toutefois été heureuse. Elle résidait à la cour du régent, parmi la haute aristocratie, dans une forteresse perdue et ignorée des hommes. Déjà à son plus jeune âge, elle se distinguait des autres par sa beauté, la sagacité de son esprit et sa lignée prestigieuse qui en faisait la dernière descendante de la famille royale. On la traitait donc avec beaucoup de déférence. Elle pensa aussi à son père. Elle revoyait son visage rempli de bonté et son triste sourire. Il portait toujours au cou cette décoration pourpre qui faisait de lui un des conseillers particuliers du grand régent, et logeait au palais, dans le dernier retranchement de leur race en déclin. Mais les talents du paternel allaient bien au-delà des discours philosophiques et diplomatiques découlant de sa fonction palatiale. Il était avant tout un mage très puissant. D'ailleurs, c'est lui qui avait initié Salomée aux rudiments de la magie. Ces leçons, qui intéressaient cette dernière plus que tout le reste, occupèrent une grande partie de sa jeunesse. Outre cela, elle avait développé un certain talent pour le tir à l'arc, une activité importante de la noblesse de la cour, dans laquelle elle excellait. Mais presque tous ses temps libres, elle les avait passés à étudier les vieux parchemins poussiéreux et les grimoires, à la recherche d'anciens sortilèges, histoire de prendre contact avec les connaissances oubliées de son peuple, un héritage millénaire qui remontait au début des âges.

Malgré sa vie de dame de la cour, les moments passés avec son père durant les classes de magie qu'il lui dispensait constituait de loin son principal plaisir parmi tous les avantages rattachés à son existence princière. Or, tout était trop beau, trop bien... l'année d'avant, son père avait succombé à une étrange maladie. À cette pensée, la tristesse lui étreignit le cœur. Elle revoyait son visage pâle, amaigri et dépérissant, entendait encore son dernier souffle, ses mots remplis d'amour et de réconfort. Malgré l'opinion des clercs qui croyaient à une étrange infection, elle soupçonnait plutôt un mauvais sort lancé à la suite d'une intrigue survenue à la cour. La volonté d'influer sur le régent, celle-là même qui alimentait la rivalité entre diverses familles,

avait provoqué, tout au long des dernières années, plusieurs décès incompréhensibles. Preuve que la sagesse des elfes, jadis la plus grande qualité de leur race, s'était lentement corrompue. Ainsi, à défaut de se réunir pour reconquérir leur gloire passée, les gens de sa race en étaient rendus à se battre les uns contre les autres pour s'approprier le peu qu'il leur restait de leur ancienne grandeur.

Après avoir, mais en vain, demandé justice au régent, Salomée avait quitté le palais, dégoûtée, avec comme seules possessions une dague, un arc et le vieux grimoire de son père. Elle était partie rejoindre un oncle éloigné qui habitait une petite chaumière modeste, près d'un port de pêche de la côte nord. Pour payer sa pitance, elle avait dû travailler quelque temps comme serveuse dans une des auberges mal famées de l'endroit. Travailler, elle, une princesse, une des plus grandes dames de tout le royaume ! C'était une occupation des plus humiliantes pour quelqu'un de son rang, sans parler du fait qu'elle devait côtoyer humains, nains, rustres et ignares, ce qui contrastait radicalement avec le raffinement et la culture de la cour elfique. Son seul plaisir se résumait à écouter les récits de voyage des marins, aventuriers et mercenaires qui, jour après jour, passaient par cette misérable bourgade. À chaque instant, elle rêvait de l'instant où elle aurait le courage de repartir pour se lancer à l'aventure.

Un soir, écœurée des chaudrons à récurer, des éclaboussures de bière et des commentaires irrespectueux des clients, elle s'était enfuie après avoir fracassé un cruchon d'alcool sur le crâne d'un soldat insolent. Après avoir remis ses maigres économies à son oncle, elle avait pris la route dans l'intention de se rendre à la cour de l'empereur et de trouver là un poste d'importance, à l'instar de certains lettrés de sa race. Mais toujours en quête d'aventures et de connaissances, elle s'était arrêtée de nombreuses fois, chaque fois, en fait, qu'elle entendait parler d'un mage réputé, auquel elle offrait ses services en tant qu'apprentie. Son talent pour la magie était toujours reconnu avec étonnement par ses nouveaux professeurs, mais à sa grande déception, ce n'était jamais réciproque. Le pouvoir limité des mages, comparativement au sien, l'avait amenée à les considérer comme des charlatans ou des magiciens de peu d'envergure.

Elle avait finalement abouti à la cité de Paris, puis, autant par goût d'aventures que par besoin d'argent, elle avait répondu à une annonce via laquelle on offrait un travail bien rémunéré. Salomée avait

par la suite rencontré le richissime comte de Soissons qui, dès le début de l'entrevue, avait pouffé de rire en voyant une faible femme se présenter dans l'espoir d'obtenir un travail réservé aux robustes guerriers. Piquée au vif, l'elfe avait alors enflammé les rideaux de la pièce à l'aide d'une courte incantation. Impressionné par ses rares aptitudes autant que par son caractère frondeur, le comte l'avait embauchée tout de suite après avoir éteint l'incendie.

Quelques jours plus tard, elle s'était retrouvée avec ses compagnons, à titre d'escorte de chariot de marchandises. Voilà maintenant plus d'une semaine qu'elle côtoyait ces humains sur le chemin impérial menant à la capitale. D'abord exaspérée par ce contact permanent avec des créatures qu'elle croyait dénuées d'esprit et de sophistication, elle en était venue, petit à petit, à s'attacher à certains d'entre eux. En particulier à ce moine, un homme simple, mais de grande érudition, avec qui elle passait des heures à discuter théologie avec un plaisir grandissant, malgré leurs divergences philosophiques qui n'enrayaient en rien l'intérêt qu'elle portait à leur conversation. De plus, son ton paternel et sa moralité apaisante accroissaient de manière exponentielle cette affection que déjà elle lui vouait. La magicienne ressentait cette même émotion pour Vik, un jeune homme poli et avenant, malgré son manque d'éducation et ses habitudes rustres de forestier. En fait, elle aurait presque pu voir en lui le frère qu'elle aurait tant aimé avoir. Pour ce qui est de l'insignifiant citadin, bien qu'elle l'ait d'abord détesté, le tout avait quelque peu changé par la suite. Le fait qu'il lui ait sauvé la vie comptait pour beaucoup. Aussi, c'est avec un certain désarroi qu'elle devait se retenir pour ne pas éclater de rire devant ses bouffonneries, bien que souvent vulgaires et à la limite du bon goût. Ses moqueries constantes à son endroit l'exaspéraient, mais sa bonne humeur mettait toujours de l'entrain dans leur longue et ardue chevauchée.

— Allez, les enfants, en voiture !

La voix tonitruante de Gros-Jean la sortit de ses pensées. En retournant à la caravane, elle regarda ses collègues tour à tour en se disant qu'ils formaient vraiment une bonne équipe. Markus et le capitaine, en dépit de leur tempérament martial d'anciens soldats, étaient des hommes sympathiques à qui l'on pouvait se fier. Puis, le regard de Salomé tomba sur Mac Clād Heäm, qui n'avait toujours pas bougé.

Assis sur le banc avant du chariot, toute son attention étant portée sur sa hache de guerre, qu'il aiguisait avec des gestes lents et précis, comme s'il pratiquait un rite sacré. En fait, des sentiments des plus contradictoires émergeaient dans l'esprit de la magicienne face à ce barbare. Sa réputation de guerrier redoutable dénotait assurément un caractère cruel et brutal, ce qu'une personne comme elle ne pouvait que détester. De même, elle se sentait un peu offensée de son indifférence à son égard, sachant bien que le charisme dont elle rayonnait attirait toujours l'attention des gens, que ce soit les compliments galants des hommes de la cour, jusqu'aux quolibets vulgaires d'un ruffian comme Stuff. Déjà, à son adolescence, les bardes de la cour chantaient des louanges à sa beauté. Ce barbare était-il à ce point dénué d'esprit qu'il n'avait rien remarqué ? Non, sûrement pas à ce point, puisqu'elle avait cru voir à quelques reprises son regard intense posé sur elle. Mais chaque fois, elle se sentait trop troublée pour le confronter des yeux. Elle se souvint avec un étonnant plaisir qu'il avait été le premier à prendre sa défense lorsque les badauds de l'auberge avaient fait des remarques désobligeantes sur sa personne. Aussi, il n'était pas si vilain garçon avec sa longue chevelure noire et son regard perçant ; il ne restait qu'à faire abstraction de ses multiples estafilades et cicatrices. Son corps aux muscles d'acier lui donnait presque l'allure de ces géants apparentés aux anciens dieux, que l'on appelait les Titans.

Lentement, l'elfe se sentit submergée par un malaise à la fois étrange et agréable, un peu comme l'effet d'un vin mielleux provoquant une douce euphorie en faisant tourner la tête. Elle prit une profonde inspiration, puis fit la grimace en chassant ce surprenant sentiment. Mac Cläd Heäm n'était qu'un barbare ignare et imbécile qui ne pourrait jamais comprendre ni apprécier la délicatesse et la subtilité d'une dame de son rang. Passant tout près du chariot, alors qu'elle lui jetait un regard furtif, Salomé se trouva un peu idiote de la déception que fut la sienne lorsqu'elle se rendit compte qu'il était toujours occupé à besogner sur sa hache et qu'il n'avait même pas levé un sourcil pour jeter un coup d'œil dans sa direction.

Le groupe avait roulé toute la nuit pour compenser le retard de la veille. Au lever du soleil, ils purent voir les premières traces de civili-

sation : cabanes en rondins, grandes fermes avec de petites chaumières aux toits en paille. Ensuite, aux abords du chemin, apparurent des domaines fortifiés, d'immenses constructions de pierre faites de granite et de marbre, des bâtiments qui trahissaient la richesse des habitants.

Aix-la-Chapelle était la plus prestigieuse capitale de tous les royaumes et cela se voyait avant même d'atteindre ses murailles. Le capitaine et Markus, qui connaissaient ce trajet pour l'avoir parcouru plusieurs fois, souriaient en silence devant les exclamations de leurs compagnons. Même Salomée, familière avec le luxe, paraissait impressionnée. Seul le barbare restait impassible, le regard perdu dans de lointaines pensées.

Ils roulèrent ainsi pendant plus d'une heure, en écoutant les quelques commentaires à saveur éducative qu'émettait le prêtre, visiblement aussi émerveillé que les autres. Une fois au sommet d'une haute colline, l'ensemble de la cité apparut devant leurs yeux. Tous restèrent bouche bée durant de longues secondes. Kaross ne pouvait détourner les yeux du palais impérial, plus majestueux que tout ce qu'il avait pu imaginer jusque-là. Comment rester de marbre devant l'immensité et la hauteur de la coupole de la chapelle palatiale ! On aurait dit qu'elle touchait le ciel. Vik essaya de figurer combien de milliers de fois pouvait rentrer son petit village aux palissades de bois dans l'enceinte de la cité et surtout, combien de centaines de milliers d'habitants celle-ci comptait de plus. Pour sa part, l'elfe contemplait l'endroit d'un air aussi émerveillé que nostalgique, elle qui croyait revoir, dans la splendeur de ces lieux, une image de ce que devaient être les grandes cités royales elfiques aux temps immémoriaux des anciens dieux.

Aix-la-Chapelle, la cité aux mille sentinelles, aux cent tours et aux remparts si élevés que de tout temps, elle fut un lieu imprenable. Le palais impérial trônait majestueusement au centre de la ville. Il s'agissait d'un large complexe de bâtiments, avec la chapelle d'un côté et l'énorme salle d'assemblée de l'autre. Les deux se voyaient rattachées l'une à l'autre par un long couloir fait de hautes colonnes en marbre. Juste à côté, des thermes romains remis en état desservaient l'empereur et sa suite. L'ensemble était entouré d'une petite muraille sur laquelle circulait la garde rapprochée du Magnus Imperator. Tout autour, des habitations formaient une multitude de cercles concentriques qui semblaient s'étendre à l'infini. Les yeux écarquillés,

Stuff fixait le décor qui s'offrait à sa vue. Bien qu'habitué aux grandes villes, celles qu'il avait parcourues jusqu'à maintenant faisaient état de pâles villages à côté d'Aix-la-Chapelle. Gros-Jean, qui avait arrêté la caravane pour permettre à ses amis de profiter de la vue, relança les chevaux d'un coup de bride.

— Ça vaut le coup d'œil, n'est-ce pas ? lança-t-il avec enthousiasme. Attendez d'y être, c'est encore mieux !

Stuff, toujours hypnotisé, demanda d'une voix lointaine :

— Il doit y avoir quelques tavernes à l'intérieur, j'imagine ?

— Autant que d'herbe dans la plaine, mon ami ! rigola le vieux soldat.

Comme si cette seule phrase venait de le sortir de sa torpeur, le citadin éleva brusquement la voix pour dire :

— Mais qu'est-ce qu'on attend, morte couille ?

Puis il lança sa monture vers l'enceinte de la cité en filant comme le vent.

— Bienvenue à l'Auberge Royale, messires et gente dame.

La voix du petit homme grassouillet résonna avec gaieté dans le hall enfumé de l'établissement. Étant l'un des principaux commerçants impériaux, c'était à lui que Gros-Jean et ses hommes venaient de remettre la marchandise. De ce fait, sa bonne humeur ne s'en trouvait que décuplée, cette livraison étant la première qu'il avait reçue depuis des mois. Les temps troubles qu'ils connaissaient en raison des chemins hantés par les malfrats de tout acabit rendaient les expéditions commerciales périlleuses et les denrées de luxe arrivaient rarement intactes à destination. Dans l'inventaire qui venait de lui parvenir, le tavernier nota qu'il ne manquait que quelques cruchons de vin royal, ce qui, s'évertuait-il à le répéter, constituait un exploit. C'est donc dans un élan de bonne humeur et de reconnaissance qu'il offrit gîte et couvert à tout le groupe pour la nuit. Le laissant à ses débordements de joie, l'équipage sortit et suivit Gros-Jean jusqu'à la cour boueuse adjacente à l'établissement. Ils se rassemblèrent autour du vieux capitaine, qui, sourire aux lèvres s'empressa à défaire son ceinturon auquel était attaché sa courte épée.

— Eh bien, c'est ici que tout se termine, les amis. Je m'en vais de ce pas rencontrer un conseiller de l'empereur pour lui parler de notre victoire contre les bandits que nous avons croisés sur le chemin. Une prime nous sera assurément octroyée pour ce haut fait. Markus, lui, est déjà parti au bureau de recrutement, car il espère être embauché pour combattre les Slaves ou les Saxons. Pour ma part, je devrais passer un certain temps sans bouger et après ma petite visite au conseiller, je serai mûr pour quelques semaines à l'infirmerie. Mais pour l'heure, nous sommes tous officiellement à l'emploi du comte de Soissons jusqu'à minuit ce soir ; alors d'ici là, pas de bêtises !

À ces mots, il fixa Stuff quelques secondes. Sentant toute l'attention porter sur lui, ce dernier ne put s'empêcher de répliquer d'une voix plaintive :

— Après des jours de poussière, de boue et de bosses sur un chemin isolé, il faudrait attendre ici, tandis que de l'autre côté de ces murs, il y a une énorme ville grouillante de vie et des tripots en multitude ? Non, mais vous n'êtes pas sérieux, mon général !

Mac Clăd Heăm s'était déjà retourné sans mot dire pour se diriger vers la porte menant à la rue principale. Vik s'avança, l'air gêné, pour se positionner devant Gros-Jean et tenter de jouer les médiateurs.

— Vous savez, capitaine, comme le dit Stuff, une petite sortie pour changer d'air nous ferait le plus grand bien. Alors, nous pourrions y aller tous ensemble. Ainsi, chacun pourrait veiller sur les autres et éviter les mauvaises histoires comme celle que nous avons vécue à l'auberge des Trois Licornes.

Sur la défensive, Stuff s'empressa de reprendre la parole en donnant furtivement un petit coup de pied à son compagnon.

— Mais quelle mauvaise histoire ? s'écria-t-il en feignant l'incompréhension. De quoi tu parles, fiente d'orques ?

Gros-Jean les regarda un peu perplexe, l'air de se demander ce dont il était question, puis mit sa large main sur l'épaule de l'ecclésiastique en esquissant un large sourire.

— Père Kaross, je remets leur sort entre vos mains.

Le prêtre laissa échapper un long soupir, puis, résigné, lança d'un air las :

— Allez, allons nous amuser et surtout, pas de démesure.

Pendant que le groupe marchait à la suite de Stuff, qui lui, tentait de rejoindre le barbare, l'elfe resta immobile.

— Vous venez, Salomé ? supplia presque Kaross.

— Oui, mon très Saint-Père, je viens, répondit sans entrain la jeune femme tout en haussant les sourcils. Nous ne serons pas trop de deux pour empêcher ces malabars de se retrouver dans une geôle et par le fait même, causer des problèmes à notre employeur.

— À la bonne heure, morte couille ! s'écria Stuff en arrivant à la hauteur de Mac Cläd Heäm. La première tournée est pour moi ! Vivement Bacchus !

Ils marchaient parmi la foule depuis plus d'une heure, circulant d'abord à l'ombre des remparts pour ensuite se rendre à la place du marché. L'endroit était bondé de gens : artisans de toutes sortes, marchands originaires des quatre coins de l'empire et même, des fermiers qui s'étaient déplacés pour vendre les aliments de leur terroir. Tous avaient pignon sur rue et leurs échoppes se côtoyaient pour former de longues lignées de tables où chacun vantait bruyamment la qualité de ses produits et leurs prix avantageux. Une véritable compétition mercantile qui sonnait comme une cacophonie chaotique ! La foule était nombreuse et des plus bigarrées. Les gens de différentes races s'entremêlaient dans un méli-mélo de couleurs et de langages. Le groupe aurait pu passer inaperçu parmi une population aussi disparate, n'eût été de Mac Cläd Heäm, qui attirait les regards avec sa taille de géant, sa peau de loup, sa longue épée au dos et son kilt aux couleurs de son clan. La présence d'un de ces féroces guerriers du nord dans la capitale rendait les gens mal à l'aise, bien que personne n'eût osé dire quoi que ce soit, ni même le fixer trop longuement.

L'elfe brisa le silence qui s'était installé depuis déjà un certain moment, ses compagnons ayant été, comme elle, hypnotisés par l'immensité des lieux.

— Vous avez remarqué le peu de soldats sur les remparts ? Il n'y en a qu'une dizaine... C'est étrange pour une capitale qui a la réputation d'être protégée par une multitude de défenseurs.

— La majorité des troupes a dû être envoyée aux différentes frontières en raison des nombreuses menaces qui pèsent sur l'empire, répliqua le prêtre, les yeux toujours rivés sur la haute coupole de la chapelle palatiale qui surplombait le toit des habitations.

— J'imagine que notre bon empereur, que Dieu le préserve, n'a gardé ici que le minimum d'hommes pour assurer la protection des lieux. Le peu de soldats qu'on trouve sur les murailles nous donne donc une bonne idée du nombre d'hommes qui ont été envoyés aux confins du royaume ; nos ennemis n'ont qu'à bien se tenir.

Vik, qui marchait tout près d'eux, ramena la conversation sur un ton sérieux. En fait, plus il parlait, plus son visage se durcissait.

— Dès que je serai payé, je deviendrai éclaireur pour les troupes impériales. J'irai moi aussi défendre la frontière est ; mon village n'est pas très loin de là, d'ailleurs. Nous avons beaucoup souffert des attaques slaves ; c'est donc ma responsabilité de me rendre là-bas pour combattre l'ennemi. De plus, j'ai un compte à régler avec eux.

Cette dernière phrase fut dite sur un ton triste et menaçant, ce qui contrastait étrangement avec la gaieté habituelle du forestier. L'elfe et l'ecclésiastique restèrent d'abord sans mots, puis, pour changer l'atmosphère plutôt sombre qui venait de s'installer, Salomée pointa le porche d'une auberge et lança à ses deux compagnons qui traînaient derrière :

— Cet établissement, La Corne de bouc, fera-t-il l'affaire de ces nobles seigneurs ?

Les derniers mots avaient été prononcés avec une pointe d'ironie. Stuff, qui marchait à la hauteur de Mac Cläd Heäm, roula de grands yeux devant l'écriteau gravé sur une planche de chêne.

— Non, refusa-t-il en forçant un air de mépris. Je suis convaincu que ce n'est pas un endroit convenable.

— Endroit convenable ! s'indigna l'elfe. Voilà plus d'une vingtaine d'auberges que nous croisons sans que MESSIRE daigne vouloir rentrer. Pourtant, si je me rappelle bien cette petite escapade au bourg de Namur, vous n'avez pas fait le difficile avant de faire la fête.

Partageant un petit sourire de connivence avec le prêtre et le forestier, elle ajouta d'un ton moqueur :

— Aurais-tu renié ta religion, Stuff aux doigts rapides ?

— Moi, ma demoiselle toute neuve, renier Bacchus ? Jamais !
cria Stuff en simulant l'outrage.

Puis, hésitant, il baissa le ton pour dire :

— Mais... mais il faudrait trouver un endroit où je pourrais être plus en... en... comment dirais-je...

— En communion avec ton dieu, peut-être ? termina pour lui Kaross, amusé par la conversation.

— C'est cela, oui, en communion avec Bacchus. J'attends l'inspiration divine, confirma le citadin le plus sérieusement du monde.

Tous sourirent, y compris Vik, qui sortit enfin de sa torpeur. Par contre, Mac Cläd Heäm, lui, semblait ennuyé. Soudain, il tira brutalement le bras de Stuff avant de dire :

— J'ai soif ; j'arrête ici.

Le citadin eut un mouvement de recul, alarmé par la pointe d'exaspération dans la voix du barbare. Malgré cette hostilité, il couvrit la chance de s'approcher plus près pour lui murmurer à l'oreille :

— Attends, Tueur Rouge, il faut que tu comprennes. Je suis en pleine collecte de fonds pour payer notre petite virée de ce soir. Ainsi, point besoin de délier le cordon de notre bourse. Fie-toi seulement à Stuff aux doigts rapides, le plus habile détrousseur du royaume et fils préféré de Bacchus.

— C'est pour cette raison que tu bouscules un passant à tous les dix pas ? demanda Mac Cläd Heäm en fronçant les sourcils.

— Ouais, avoua Stuff tout sourire. Il n'y a pas à dire, tu as l'œil ! Tu as pu remarquer la technique parfaite. Un petit contact, un léger coup de poignet, et puis hop ! Voilà les pièces d'or qui se glissent entre mes doigts. Et ce, avec toutes les excuses du maître brigand.

Cela dit, il mima une courtoise révérence, avant de reculer en faisant apparaître plusieurs bourses dans ses mains.

— Encore un coup ou deux et nous aurons assez d'argent pour payer notre escapade et même, les deux ou trois prochaines.

Puis, scrutant les alentours, il pointa une personne qui déambulait parmi la foule dans le large carrefour de la place du marché.

— Eh ! Eh ! Eh ! En voilà un à ma mesure ; il me renflouera pour un mois au moins, celui-là.

L'homme en question avançait gracieusement en se frayant un chemin entre les badauds, tel un prince de haute cour. De ce fait, il était paré avec des vêtements onéreux aux couleurs criardes, agrémentés de bijoux étincelants. C'était assurément un riche marchand ou un membre de la noblesse. Son physique un peu lourdaud contrastait avec celui de son garde du corps qui lui ouvrait le chemin à travers l'humble populace. Géant athlétique à la peau d'ébène, ce dernier dominait la foule par sa hauteur et poussait sans ménagement les gens qui se trouvaient sur leur route. Le duo attirait les regards de tous ; même l'elfe, le prêtre et le forestier observèrent sans bouger leurs gestes théâtraux. Seul Stuff donnait l'impression de ne pas les remarquer. Il se dirigea nonchalamment vers le richissime personnage en fixant le sol. Arrivé à la hauteur du géant, il l'évita en faisant un tour sur lui-même pour accrocher légèrement le petit homme flamboyant qui marchait derrière.

— Mille pardons, votre seigneurie ! s'écria le citadin en y allant d'une courte révérence au cours de laquelle il plaça ses mains à l'arrière de son dos.

— Votre magnificence est telle qu'elle *m'éblouissate* au point de ne plus voir où je *mettasse* les pieds !

Sur ces mots articulés sur un ton forcé, il voulut repartir. Or, la bourse qu'il venait de subtiliser lui sauta des mains au premier pas, du fait qu'elle était retenue à la ceinture de la victime par une longue chaînette d'argent. Du coup, elle se retrouva sur le sol, entre le voleur et le riche personnage. Passant de la stupéfaction à la colère, ce dernier se mit à hurler :

— Au voleur ! Au voleur ! Abraham ! À moi ! À moi ! Démolis ce petit avorton...

Le colosse, qui répondit aussitôt à l'appel de son maître, se jeta sur Stuff qui n'avait pas encore bougé, atterré qu'il était d'avoir, pour une des rares fois de sa vie, manqué un larcin. Au moment où il allait être empoigné par les énormes mains du géant d'ébène, il vit ce dernier être tiré violemment vers l'arrière. Aussi furieux qu'étonné, le garde du corps se retourna pour faire face au barbare qui venait d'intervenir. Mac Cläd Heäm, malgré sa stature, avait presque l'air d'un enfant face à l'autre, mais loin d'être intimidé, il se jeta sur lui en le frappant brutalement à la pointe du menton. Le géant s'écroula

sans un mot sur le sol poussiéreux. Complètement paniqué à la vue du barbare surplombant son serviteur inanimé, le noble se mit à crier de plus belle, d'une voix aigüe et hystérique :

— Au voleur ! À l'assassin ! Au meurtre !

Kaross, Salomé et Vik s'étaient approchés, mais figèrent devant les hurlements, ne sachant trop comment agir. Mac Cläd Heäm avait déjà porté la main à la garde de son épée, tandis que Stuff, enfin revenu de sa surprise, décrocha d'un geste rapide la bourse de la chaîne qui la retenait encore à son propriétaire. Il fit ensuite face aux nombreux curieux qui avaient commencé à s'attrouper autour d'eux. Mettant la main sur la bouche du gros homme, il dit :

— Vous n'avez rien à craindre de nous, bonnes gens de la glorieuse capitale ! Ce cul de pustule est un menteur. Il n'y a point eu de larcin ; bien au contraire. Mon copain et moi sommes des agents du saint empereur qui avons pour tâche de livrer la justice au cœur de notre merveilleux royaume.

Puis, il prit une poignée de pièces d'or à même le trésor de la victime et la jeta parmi la foule tout en s'exclamant avec enthousiasme :

— Prenez ! Prenez ! N'ayez crainte, bonnes gens. Ce soir, au lieu de manger du pain rassis, régalez-vous de poulet rôti. Et plutôt que de boire de l'eau impure, régalez-vous de vin fruité et faites-le en invoquant le nom de Bacchus, et ce, avec les compliments de Stuff aux doigts rapides et de son compagnon, le Tueur Rouge !

D'un geste de la main, il jeta le reste de la bourse parmi les badauds qui se comptaient maintenant par dizaines. C'est avec une véritable explosion de joie que ces derniers se bousculaient pour ramasser l'or qui recouvrait le sol. Le tout, devant les yeux médusés du riche ventru qui, sans voix, s'était agenouillé sur le sol en pleurnichant. Stuff, tout heureux de l'impact de son intervention et de l'attention qu'il avait attirée sur lui, restait au milieu de tous ces gens qui, en prenant les pièces, le remerciaient avec émotion. Pendant ce temps, le barbare se plaça en retrait et regarda de tous côtés, prêt à contrer toute intervention. Kaross et Vik allèrent chercher Stuff pour le traîner le plus loin possible de la scène de son méfait, dans l'espoir qu'ils se perdent tous dans le remous de la foule. Le citadin les suivit en saluant les gens tel un prince. Lorsqu'il passa près du géant toujours inerte, il lui décocha un petit coup de pied en lançant :

— Voilà pour toi, morte-couille !

— Vous n’avez jamais si bien dit, Stuff aux doigts rapides, laissa entendre Salomé en esquissant un petit sourire, ce garde est un eunuque.

— Un quoi ? Un nuke-nuke ? répéta Stuff d’un air interrogateur pendant que le groupe se fondait lentement dans la foule.

— Un eunuque, expliqua l’elfe d’un air à la fois moqueur et quelque peu gêné. C’est... disons... un homme qui, en quelque sorte, a perdu... ce que vous et ce guerrier avez assurément en trop, vu vos agissements. De plus, je crois qu’étant donné votre éducation restreinte, il ne serait pas faux de croire que c’est peut-être aussi ce qui vous sert quelquefois de cervelle.

— Ah oui, fit Stuff, qui ne put que hausser les épaules devant ce qui lui semblait incompréhensible.

Mac Clād Heām, qui suivait derrière, se faisait toujours aussi silencieux, en plus de donner l’impression de ne guère s’intéresser à la conversation. Salomé prit un air hautain et un peu méprisant avant de dire à Kaross :

— Mon très Saint-Père, je crois qu’il serait peut-être de bon es-cient de faire l’éducation de ces deux ignares.

À ces mots, Kaross ne put réprimer une petite grimace.

— Que Dieu m’en préserve, ma fille ! Que Dieu m’en préserve !

Ils n’eurent que le temps de faire quelques pas quand Stuff, qui passait devant la même auberge que précédemment, s’écria soudainement :

— Ah regardez, l’auberge de la Corne de bouc ; ça, c’est invitant !

— Voilà trois fois que nous passons devant et que vous refusez d’y entrer, s’offusqua l’elfe, visiblement exaspérée.

— Eh bien, disons que je viens d’avoir une inspiration divine.

Puis, en évitant le regard colérique de Salomé, le citadin agrippa la soutane de l’ecclésiastique, avec un large sourire sur les lèvres.

— Venez, mon père, allons prier dans ce merveilleux endroit béni des Dieux.

— Et c'est là qu'en bas de la fenêtre, avec son coffret de pierrieres sous mon bras, je lui ai dit : ne vous inquiétez pas, messire le bourgmestre, je vous ai tout de même laissé un autre coffre à l'intérieur. Mais par contre, bourse molle, point de vinasse il ne reste maintenant dans les tonneaux de votre caveau.

Leurs éclats de rire résonnèrent dans l'auberge enfumée suite aux histoires abracadabrantes de Stuff. Même le barbare, habituellement de glace, avait émis ce qui ressemblait à un sourire. Puis la voix nasillarde du voleur s'éleva encore une fois au-dessus du brouhaha qui régnait dans la pièce.

— Voyons, Tueur Rouge, tu devrais être content, dit-il avec entrain, stimulé par l'énorme quantité d'alcool qu'il avait ingurgitée.

— Notre exploit de ce matin sera sur toutes les lèvres ; nous deviendrons deux légendes de la capitale.

Pour toute reconnaissance, ou par forme de politesse, Mac Cläd Heäm leva son verre pour trinquer avec son ami.

— Le vin à Bacchus, le sang à Belatucadrör, souffla-t-il d'un air impassible.

Heureux d'avoir pu soutirer des paroles au guerrier, Stuff répéta la même phrase avec un sourire d'émerveillement, puis les deux vidèrent simultanément leur verre d'un trait. Vik les imita, avant de s'efforcer de poursuivre la conversation.

— Vous savez que votre dernier fait d'armes vous amènera assurément quelques problèmes, d'autant plus que vous vous êtes identifiés devant l'ensemble de la populace.

— Peur de la notoriété ? rigola Stuff. Je suis un artiste, moi, messire forestier, un grand praticien de l'art du larcin. Je suis une légende, dans mon Paris natal : Stuff aux doigts rapides, le roi des voleurs ! Que mon nom soit maintenant entendu entre les murs de la capitale ! s'écria-t-il avant de prendre une autre gorgée.

Puis il continua, toujours aussi hâbleur.

— Peur de qui, moi ? Des riches marchands ? Des nobles endimanchés ? Des gardes impériaux ?

Au même moment, la porte de l'auberge s'ouvrit avec fracas et des soldats recouverts d'une lourde broigne et armés de lances firent brusquement irruption dans l'établissement.

— Oh, oh, s'inquiéta Stuff.

Puis il se ressaisit et se laissa glisser lentement sous la table avec son verre, tandis que Mac Cläd Heäm fixait gravement les nouveaux venus en posant à nouveau la main sur la garde de son épée. Sans faire attention à son geste menaçant ni à la disparition du voleur, les soldats se mirent en rang devant la porte. Cérémonieusement, ils laissèrent la place à un personnage qui entra à leur suite. Il s'agissait d'un homme de haut rang vêtu d'une grande cape pourpre. Il s'avança lentement parmi les badauds qui s'étaient tus. Seuls des chuchotements inquiets résonnaient dans la pièce. Tous fixaient le sceptre d'argent surplombé d'un aigle de l'homme, ce qui l'identifiait comme un conseiller de l'empereur. D'âge mûr, son crâne dégarni, son nez crochu et son long cou entouré d'un col de fourrure lui donnaient l'air d'un oiseau carnassier. C'est avec une démarche pompeuse et un air des plus dignes qu'il s'approcha du groupe, plus particulièrement du prêtre, suivi des soldats.

— Mon père, commença-t-il d'un ton solennel, êtes-vous l'ecclésiastique ayant accompagné sir Jean, ancien capitaine de la cavalerie impériale des scolas, dans sa dernière mission pour le compte du seigneur de Soissons ?

— Oui... oui messire... c'est bien moi, répondit Kaross d'une voix hésitante.

L'elfe posa lentement sa main sur le bras de Mac Cläd Heäm, qui semblait prêt à s'armer, alors que Stuff restait toujours bien caché sous la table.

Le haut dignitaire se pencha en chuchotant, comme s'il voulait s'assurer de n'être entendu par nul autre que les personnes réunies à la table.

— Eh bien, mon très Saint-Père, mon nom est Gontran Després-fleuris, conseiller de notre Magnus Imperator, et je suis ici en son nom pour vous convoquer à une audience spéciale. Audience qui, évidemment, devra être tenue sous le sceau du secret.

Il se redressa et ajouta d'une voix forte et autoritaire :

— Maintenant, veuillez s'il vous plaît me suivre sans plus tarder !

Pointant ensuite Mac Cläd Heäm, il reprit d'un ton agacé en disant :

— Votre compagnon est un peu prompt. Il faudrait peut-être refréner un peu ses ardeurs, surtout que notre bon empereur semble beaucoup s'intéresser à lui. Alors, venez à ma suite, messires et gente dame.

Malgré sa politesse digne des règles de l'étiquette, la tonalité de sa voix était si autoritaire, qu'il apparaissait clair qu'il n'admettrait aucun refus. Habitué à la hiérarchie de la cour, l'elfe et le prêtre obéirent sur-le-champ. Vik, à demi levé, les regarda avec un air interrogateur.

— Est-ce qu'on les suit ?

Son devoir accompli, le conseiller s'était retourné pour se diriger vers la sortie, tandis que le prêtre, l'air préoccupé, fixa le forestier en acquiesçant de la tête.

— Bien sûr que nous allons les suivre ; allez, les enfants, le grand Karolus nous demande, ne le faisons pas attendre. C'est assurément très important.

— J'avoue que cette demande d'audience m'inquiète autant qu'elle me rend curieuse, soupira l'elfe avec un léger sourire. Par contre, c'est beaucoup trop soudain ; j'aurais aimé qu'on me laisse le temps de changer de robe et de me restaurer.

Regardant Stuff, toujours à genoux sur le sol, elle continua de manière un peu hautaine.

— En fin de compte, je ne crois pas que l'empereur me trouvera trop mal vêtue, puisque je serai entourée d'un barbare couvert d'une peau d'animal et d'un citadin en haillons poisseux.

Sans répliquer, Stuff se releva en jetant des regards inquiets autour de lui avant de prendre timidement place derrière ses amis. Le barbare, plus méfiant que les autres, attendit que les soldats se mettent à la suite du groupe pour leur emboîter le pas.

Arrivée dans la rue, Stuff sentit son malaise se dissiper lorsqu'il vit les soldats repousser du bois de leur lance les citadins qui se trouvaient sur leur passage. S'imaginant qu'il était devenu un personnage important, le voleur fut gagné par une certaine euphorie, contrairement à ses amis, qui eux, semblaient plutôt inquiets.

— Mais en quoi peut-on aider l'empereur ? s'écria encore une fois Salomé qui, de plus en plus rongée par la curiosité, ne pouvait s'empêcher de questionner encore et encore le conseiller.

Avec une grande patience, ce dernier se bornait à répéter cette même phrase :

— Vous aurez toutes les réponses à vos questions au palais impérial.

Stuff fit quelques rapides enjambées pour se rapprocher du représentant de l'empereur à la tête du cortège.

— Excusez-moi, votre seigneurie, savez-vous si nous aurons le droit de goûter la vinasse royale ? demanda-t-il en affichant un air empreint d'innocence.

Pris au dépourvu, le conseiller perdit un peu de sa contenance, puis, avec un visage outré, il répondit sèchement :

— Si j'en crois votre haleine, jouvenceau, une autre gorgée de vin serait assurément de trop.

— Mon haleine ? répliqua aussitôt Stuff, tout heureux d'avoir attiré l'attention du grand dignitaire. Mais ce n'est pas ce que vous pensez, morte couille, c'est mon parfum ! À en croire cette douce odeur qui se rend à mes narines, vous utilisez un parfum de bonne qualité, vous aussi, non ?

À ces mots, il se retourna vers ses amis pour se boucher le nez en faisant une affreuse grimace. Vik pouffa de rire, pendant que l'elfe et le prêtre haussaient les épaules pour signifier leur exaspération. Le conseiller, qui ne semblait pas avoir vu les mimiques du citadin, se sentait soulagé de voir que la conversation se tournait vers autre chose que les détails de sa mission. C'est pourquoi il se montra plus volubile, même si le ton de sa voix demeurait toujours aussi solennel.

— En effet, jouvenceau, comme vous le dites, mon parfum en est un de très grande qualité. Il est composé de produits très rares, entre autres de myrrhe et de plusieurs aromates inconnus en ce pays. Je le fais venir de très loin, des confins des royaumes orientaux. Il est transporté par caravane, puis par navire jusqu'à notre port de Massalia¹⁶. C'est une rareté, même ici dans notre grande capitale ; c'est pour cette raison qu'il est si dispendieux. Il porte aussi un nom très spécial : *Effluves de la rivière noire*.

Il avait articulé ces derniers mots comme s'il venait de réciter les lignes d'un merveilleux poème. Stuff, loin d'être impressionné, continua de plus belle.

16. Marseille.

— Mon parfum à moi ne vient pas de très loin, mais il a aussi un joli nom ; il se nomme : *Résine de fond de tonneau*.

Sans trop comprendre, le conseiller resta de glace, tandis que Vik cachait son visage derrière ses mains pour ne pas montrer son excès d'hilarité. Craignant qu'il ne froisse un aussi important personnage avec ses paroles inconsidérées, Kaross tira violemment le citadin vers l'arrière et prit sa place auprès du conseiller. Furieux, Stuff suivait en maugréant. L'envoyé du roi, qui depuis le début de la randonnée ne cessait de regarder vers l'arrière en affichant un air soucieux, finit par demander au prêtre :

— Mon très Saint-Père, votre robuste compagnon recouvert d'une peau de loup, est-ce vraiment le Tueur Rouge ?

— Euh... cela se pourrait, rétorqua Kaross d'une voix hésitante.

— C'est bien, c'est même très bien.

Le sourire satisfait du conseiller ne manqua pas de piquer la curiosité du prêtre, mais celui-ci ne put tirer aucune information de son interlocuteur, qui accéléra le pas en restant silencieux. Finalement, après être sortis des dédales des rues étroites, ils aboutirent sur la grande place, un espace ouvert devant la muraille servant à protéger le palais impérial, muraille qui avait des airs de véritable forteresse à l'intérieur même de la capitale emmurée.

L'entrée se faisait à la base d'une haute tour, que le conseiller avait identifiée comme étant celle de Granus, nom du général romain ayant fondé la cité quelque sept siècles plus tôt. Vestige de la civilisation romaine, cette tour était composée d'une muraille crénelée ornée d'une dizaine d'étendards multicolores qui flottaient au vent. Les hommes se dirigèrent vers la porte de la tour protégée par un groupe de scoda et une herse qu'on avait relevée pour permettre le passage des arrivants.

Les scoda, (est-ce qu'il faut un « s », ici ?) véritables soldats d'élite, étaient recouverts d'une lourde armure et d'un heaume robuste qui permettait à peine voir leur visage, ce qui les faisait ressembler à des créatures de métal, en plus de les rendre extrêmement menaçants. Le conseiller et sa suite passèrent à leur hauteur, pour aboutir dans la cour intérieure. Après quoi, ils s'engouffrèrent plus profondément dans le complexe palatial en contournant un bâtiment de plusieurs étages où se trouvait le grand hall. Non sans intérêt, l'elfe remarqua les

thermes couverts qui s'élevaient près des murailles, tandis que Kaross laissa échapper une exclamation d'émerveillement en apercevant les hauts murs de la chapelle qui trônait majestueusement au fond de la cour. La seule anomalie, en ce lieu, est qu'il paraissait complètement déserté, hormis par les soldats. Pour accéder au palais, les gens devaient traverser un long et immense passage composé de colonnes de marbre, dont plusieurs auraient soutenu des temples païens de la ville éternelle de Rome avant d'être transportées au palais à la demande de l'empereur. Le pourtour de la galerie était quant à lui orné d'une dizaine de sculptures représentant les rois conquérants des Francs : Mérovée, père du peuple, victorieux des Huns d'Attila ; Clovis, premier roi chrétien du royaume unifié ; le bon roi Dagobert, grand justicier et protecteur des pauvres ; Charles Martel, la terreur des Sarrasins. Tous des seigneurs guerriers grandeur nature qui se tenaient là tels des gardiens d'outre-tombe pour protéger la demeure de l'empereur.

Quand le groupe arriva devant l'entrée, les soldats se dispersèrent, tandis que le conseiller baissa respectueusement la tête devant les statues des anciens rois. Par la suite, il s'engouffra dans l'entrée en priant ses invités à faire de même. Stuff, l'air soudainement contrarié, s'arrêta de marcher dès qu'il atteignit les premières colonnes. Puis, après une brève hésitation, il rebroussa chemin. Mac Cläd Heäm, lui, s'était arrêté près de la tour, la vue d'autant de soldats ne lui disant rien qui vaille. Salomée, qui était sur le point de pénétrer à l'intérieur du palais, se rendit compte de leur absence et se retourna vers eux en affichant un air stupéfait.

— Mais, par l'arc d'Apollon, que faites-vous, tous les deux ?

Stuff chercha ses mots pendant quelques secondes, puis répondit d'une voix faible :

— L'empereur et moi, nous nous connaissons bien et avons une grande appréciation mutuelle. Nous partageons entre autres un grand amour pour le vin royal. Mais puisque j'ai aussi eu certaines divergences d'opinion sur quelques sujets avec lui, je crois qu'il serait préférable que le Tueur Rouge et moi aillions vous attendre à l'auberge... entre deux barils, termina-t-il en abaissant la voix.

Pour sa part, le barbare avait déjà tourné les talons, non sans jeter un regard sombre en direction de ses compagnons. Stuff courut aussitôt à sa suite en s'écriant :

— Eh, attends-moi, Tueur Rouge ! Tu ne vas tout de même pas faire le sacrilège d'aller boire sans moi, morte couille !

— Jurez-moi de rester tranquille ! hurla l'elfe d'un air inquiet, alors que les deux hommes passaient sous la herse de la tour pour aller se perdre dans la foule de la grande place sans même se retourner pour répondre.

Toujours entourée des séides de Baël, Jess arriva en haut du promontoire au moment où les dernières lueurs du jour pointaient à l'horizon. Le sentier dallé aboutissait sur une plateforme rocailleuse où émergeaient çà et là quelques pousses de végétation. Maintenant rendue à bout de force, la guerrière avançait avec difficulté tout en se faisant pousser brutalement chaque fois qu'elle tentait de s'arrêter pour reprendre son souffle. Depuis la tombée du jour, les soldats, qui semblaient craintifs, avaient accéléré le pas. Malgré la noirceur qui commençait à étendre son sombre manteau, Jess remarqua les ruines de pierres qui s'amoncelaient de plus en plus autour du chemin. À la mesure de leurs pas, les constructions devenaient de plus en plus imposantes. Aussi, après quelques minutes, c'étaient des vestiges titanesques qui s'offraient à leur vue.

En se remémorant encore une fois ces vieilles légendes racontant l'histoire de ces énigmatiques cités millénaires, Jess ressentit un léger frémissement. Finalement, elle aperçut au loin des lumières blafardes qui éclairaient les murs de la forteresse qu'elle avait observée quelques heures plus tôt au bas de la plaine. Malgré les perspectives plutôt sinistres du sort qui l'attendait, elle eut un peu d'espoir à la pensée qu'elle pourrait enfin se reposer.

À l'approche des murailles, elle sentit que la tension des soldats devenait de plus en plus vive ; ces derniers jetaient des regards nerveux autour d'eux, en particulier lorsqu'ils pénétrèrent dans un ancien cimetière. Un peu partout, des statues en granit aux formes étranges et des mausolées en partie avalés par une mousse verdâtre perçaient la couche brumeuse qui recouvrait le sol. Jess remarqua que les sépultures étaient recouvertes de symboles incompréhensibles datant d'un autre âge, ce qui donnait au paysage un aspect plus que macabre.

Soudain, tous se mirent à fixer une tour d'une hauteur vertigineuse qui s'élevait au centre de l'espace consacré. Elle pouvait être aperçue sans peine, malgré la noirceur de la nuit, à cause des étranges lumières qui dansaient à son sommet. À travers ce halo rougissant apparut un étrange personnage qui, les mains dressées vers le ciel, entama une mélodie qui résonna tel un écho maléfique. Le chant devint rapidement si assourdissant, que Jess ne put réprimer un autre frisson, gagnée par une terreur incompréhensible à lui étreindre les entrailles. En tant que membre de la garde royale de Bavière, elle avait dû prouver sa bravoure à quelques reprises et n'avait jamais craint démesurément la mort. Mais en ce lieu, elle sentait qu'il n'y avait pas que sa vie qui était en danger, mais également son âme. Son cœur arrêta de battre lorsque la nuit fut déchirée par un long cri d'agonie. Nerveusement, le groupe accéléra à nouveau le pas. Plus personne n'osait regarder vers la tour, qui se trouvait maintenant derrière eux.

L'entrée de la forteresse apparut comme un asile salutaire et ce fut presque en courant que tous atteignirent pont-levis. Cette fois, Jess n'eut pas à être poussée par ses gardes pour tenir le rythme tellement la peur la tenaillait elle aussi. Dans l'ouverture, des soldats semblaient les attendre. Dès qu'ils la virent, ils cernèrent la princesse pour la guider jusqu'à un escalier menant au haut du bâtiment, suivi du moine de l'escorte.

À la lueur des torches, la guerrière put apercevoir les visages livides et contrariés des gardes qui l'avaient accompagnée. C'est ainsi qu'elle se rendit compte que la menace invisible qu'elle avait ressentie à l'extérieur n'avait rien d'illusoire. Et ce fut presque avec soulagement qu'elle arriva dans un donjon froid et humide après avoir été conduite au fond de la cour intérieure, jusqu'aux entrailles d'une autre tour. Elle espérait juste que sa nouvelle prison la préserverait des dangers diaboliques tapis dans les ténèbres du vieux cimetière.

Chapitre X

Le très saint empereur

Conquérant valeureux,
De champs de bataille vainqueur,
Par vaillance, par fer et par feu,
Régnez avec force, régnez avec honneur.

Prince glorieux,
Homme d'esprit, homme de cœur,
Un phare de lumière en cet âge ténébreux,
Pur, sans tache, sans reproche et sans peur.

Digne et saint représentant de Dieu,
Protégeant la vraie foi avec ardeur,
Les louanges s'élevant jusque dans les cieux,
Hérétiques et infidèles goûtant à sa juste fureur.

Souverain majestueux,
Rien de plus haut que sa droiture, que sa valeur,
Blason à tête d'aigle représentant ce qu'il y a de plus preux,
Que sa lignée jamais ne meurt.
-Alcuin, poème à l'empereur.

Le trio attendait depuis près d'une heure dans le grand hall de la chapelle palatiale. Deux soldats gardaient l'énorme porte argentée qui ouvrait sur l'intérieur. Étrangement, ces derniers portaient le même uniforme que ceux qui protégeaient la tour, bien qu'ils fissent partie de la garde rapprochée de l'empereur. Habitée aux us et coutumes de la cour, Salomé, qui s'en étonna, en fit aussitôt état à ses compagnons.

— Les membres de la garde impériale sont toujours équipés d'une armure d'écailles dorées et d'une longue épée. Je suis très surprise de voir ces soldats accoutrés ainsi; ce sont des scoda, armés d'une lourde lance, comme Gros-Jean, des soldats de la cavalerie

lourde. Cela est un grand manquement à l'étiquette. Même ceux qui nous ont accueillis dans la cour ne portaient pas l'uniforme réglementaire.

Le prêtre et le forestier hochèrent la tête tout en restant muets. Pendant leur attente, qui se faisait de plus en plus longue, la tension montait en eux. De tous, Vik semblait le plus nerveux. Ses yeux agrandis ne cessaient de scruter un à un les ornements du portique. D'énormes lustres surplombaient le long passage, des colonnes de pierre polie retenaient le haut plafond agrémenté de fresques. Des tapisseries finement brodées recouvraient les murs. Certaines représentaient des scènes de batailles commémorant des victoires passées. Des boucliers en acier poli, donnés en offrande par les chefs nains de l'ancien royaume établi au cœur des Alpes, étaient placés à côté d'une multitude d'épées, de lances, d'arcs et de masses d'armes ayant appartenu à des généraux et des rois conquis. Il y avait même un énorme crâne de dragon, qui selon la légende, aurait été tué lors d'un combat singulier par Mérovée, roi fondateur de la dynastie. Les trésors et trophées trônaient ainsi sur tous les murs de pierre. Devant tant de beautés, le forestier ne pouvait s'empêcher de laisser transparaître son émerveillement. De plus en plus impatiente, l'elfe en vint à se sentir agacée par le regard extasié de son compagnon, d'autant plus que le luxe de l'endroit lui remémorait de douloureux souvenirs.

— Oh bon, d'accord ! L'empereur a su étaler ses richesses de façon colorée, bien que le tout soit un peu de mauvais goût. Il y a trop de choses qui représentent la chasse et la guerre, ce qui est normal vu que ce sont les préoccupations principales de votre race ; vous êtes tellement brutaux et primitifs ! Vous savez, forestier, que tout ça n'est rien comparé à la beauté esthétique du palais elfique de Brocéliande. Là, vous en auriez vu de belles et merveilleuses choses ! Mais je peux comprendre votre intérêt face à ces lieux... Ils doivent être d'une grande beauté pour un homme qui est habitué au confort d'une cabane d'écorce et de torchis.

Les paroles acerbes de l'elfe furent interrompues par le grincement des gonds de la porte de la basilique. Le conseiller Despréfluris apparut enfin devant eux. Visiblement, il avait troqué son visage impassible contre un air soucieux.

— Vous pouvez entrer, annonça-t-il, l'empereur désire s'entretenir seul avec vous. Montez l'escalier à votre droite ; j'attendrai ici. Et surtout, n'oubliez pas, tout ce qui sera dit pendant l'audience devra absolument rester secret. Seul l'empereur pose les questions. Ne lui adressez la parole que lorsqu'il vous interpelle. De plus...

— Excusez-moi, messire le conseiller, le coupa sèchement Salomée, bien que mes parures du moment reflètent très mal le niveau de mon rang, sachez que j'ai été élevée à la cour, moi. De ce fait, je n'ai point besoin de vos leçons sur l'étiquette royale.

N'ayant pas l'habitude d'un tel affront, Despréfleuris, dont le visage s'était empourpré, s'apprêtait à répliquer quand Kaross s'interposa.

— Mon fils, il faut excuser la gente dame, dit-il d'un ton conciliant. Cette visite inattendue l'a rendue nerveuse, comme nous tous, d'ailleurs. Ne vous inquiétez en rien pour nos manières, car moi aussi j'ai une certaine habitude de la cour ; alors, pouvons-nous enfin y aller ?

Confus, le conseiller baissa la tête, puis fit signe au garde de s'écarter avant de s'avancer dans l'entrée pour crier d'une voix forte et solennelle :

— Le père Kaross de Foix, Vik de la forêt de Thär, et Salomée du royaume de Brocéliande.

Cette annonce faite, il referma la lourde porte derrière le trio.

Si l'elfe n'avait pas été impressionnée par le décor du hall, il en fut tout autrement pour celui de la chapelle. Ici, la pierre laissait place au marbre coloré, qu'on retrouvait autant sur les planchers que sur les arches qui soutenaient les murs. La pièce de forme octogonale était décorée de fresques décrivant des scènes bibliques, tandis que le plafond de la haute coupole était recouvert d'une riche mosaïque polychrome représentant le christ en majesté. Au fond, près de l'autel, un large reliquaire d'or massif contenait des bouts de madrier qui apparemment, ne seraient rien d'autre que les restes de la Sainte Croix rapportés de Jérusalem. Le tout brillait sous la lumière vacillante des lustres en argent massif.

Les trois visiteurs étaient comme paralysés, les yeux fixés sur cette multitude de brillantes dorures. Puis, sortant simultanément de leur léthargie, ils montèrent l'escalier pour gagner le premier étage de

la chapelle. Arrivés sur la tribune, ils aperçurent une forme sur un promontoire qui, d'un geste impatient, leur faisait signe d'avancer. L'empereur était assis sur son trône de marbre en haut d'un petit escalier face à la balustrade. Il resta immobile pendant que le trio le rejoignait d'un pas hésitant. Plus ces derniers approchaient, plus ils pouvaient distinguer les traits du souverain.

L'empereur Karolus, cet illustre guerrier, conquérant des royaumes Avars et Sarrazins, ne ressemblait plus qu'à un vieillard malade et fatigué. Sous sa couronne dorée, ses longs cheveux et sa barbe couleur de neige encadraient un visage blême et affreusement ridé. À croire qu'il portait sur lui les terribles marques des drames et des souffrances de tous les âges. Enfoncé tout au fond de son siège, ses épaules voûtées semblaient s'écraser sous le poids d'une lourde calamité, alors que son visage affichait une certaine détresse. Rendue au bas de l'escalier, Salomée s'inséra entre la balustrade et le trône, puis effectua une gracieuse révérence, bientôt imitée par Kaross. Visiblement mal à l'aise, Vik, essaya tant bien que mal de faire de même, mais avec des gestes rapides et saccadés. L'empereur hocha la tête en guise de bienvenue, puis s'exprima d'une voix forte qui n'était pas sans contraster avec son allure de patriarche affaibli.

— Je vois que le Tueur Rouge n'est pas avec vous. Je l'avais pourtant bien convoqué aussi. J'ai même envoyé des soldats le chercher après votre arrivée, puisqu'il n'a pas daigné entrer à l'intérieur du palais. Mais je ne peux plus attendre, le temps presse.

Cela dit, il prit un air affligé, puis, en fronçant les sourcils, regarda intensément chacune des personnes qui lui faisaient face, comme s'il essayait de percer leur âme.

— Pouvez-vous m'assurer, reprit-il, que votre parole répondra aussi pour celle de votre compagnon ?

Kaross s'apprêta à acquiescer, puis se ravisa, ne sachant trop que répondre, tandis que Vik se contentait de regarder le plancher. Voyant cela, Salomée se dit qu'elle devait vite prendre les choses en main. Après tout, n'était-elle pas familière avec la diplomatie et la subtilité des discours de la cour ? La magicienne fit donc un pas en avant et, sûre d'elle, prit la parole au nom de ses camarades quelque peu stupéfaits.

— Votre Altesse, comme vous l’avez dit, le Tueur Rouge n’est pas avec nous en ce moment. Je dois vous dire qu’il ne nous est point redevable et honnêtement, nous ne pouvons vous donner une complète assurance sur son allégeance. Mais en ce qui a trait à notre fidélité, sachez qu’elle vous est inconditionnelle et sans limites. De toute façon, le Tueur Rouge est un barbare et un mercenaire ; son épée va donc aux plus offrants. Je crois qu’une bourse en écus sonnants et trébuchants suffirait à le convaincre de se battre sous votre bannière. Alors, si mettre cet homme à votre service est la tâche qui nous est dévolue par Votre Majesté, nous pouvons y aller de ce pas.

Le vieil empereur tourna la tête en signe de négation, puis répliqua avec une pointe d’exaspération dans la voix :

— Non, ceci est loin de ce que j’attends de vous.

Se levant difficilement, il brandit le poing vers le ciel et hurla d’une voix remplie de désespoir :

— Le royaume est sur le point de s’écrouler et en ce moment, seuls le Tueur Rouge et votre petit groupe d’aventuriers peuvent sauver la situation !

Abasourdi, le trio figea sur place. Même l’elfe, pour une rare fois, resta bouche bée, incapable du moindre mot. Les propos de l’empereur les avaient pris totalement au dépourvu. Ce dernier respira longuement, comme pour reprendre le contrôle de ses émotions. Il se rassit dignement sur son trône et continua sur un ton beaucoup plus posé...

— Je vois bien votre surprise. Je vais tout vous expliquer et vous serez à même de juger l’état des choses. Mais avant tout, je veux vous féliciter d’avoir débarrassé la voie impériale des brigands. Vous savez que ces mécréants étaient le fléau des relais de marchands depuis plus de six mois. Ils ont tué, pillé et même, décimé mes patrouilles, et ce, au vu et au su de mon pouvoir. S’il en fut ainsi, c’est parce que mes troupes étaient parties renforcer les frontières. Pour combler mon manque de soldats, j’ai dû établir la conscription à même les jeunots et les vieillards du royaume pour colmater les postes dégarnis au sein de cette pauvre soldatesque. Puis je me suis rendu compte que la véritable menace était ici, à l’intérieur de mon royaume, et malheureusement, je ne peux compter sur mes meilleurs hommes puisque je les ai envoyés au loin.

Le désespoir sembla à nouveau s'emparer du monarque, qui parvint à se ressaisir avant de reprendre la parole.

— J'ai donc fait appel à Jean de Navarre, connu par vous sous le nom de Gros-Jean, expliqua-t-il. Comme ce dernier a été l'un de mes plus valeureux soldats, je sais que j'aurais pu compter sur lui, malgré son âge avancé. Mais sa blessure est telle, qu'il lui sera impossible d'entreprendre la moindre action avant longtemps. Il a donc attiré mon attention sur le Tueur Rouge et, évidemment, sur vous.

Surpris de la tournure des événements, Kaross, s'avança à son tour vers le souverain en tendant les mains en signe d'impuissance.

— Mais Votre Altesse, comment peut-on vous être utiles ? Nous ne sommes qu'un petit groupe qui a réussi, avec beaucoup de chance, à surprendre des bandits de grand chemin et...

L'empereur leva impérieusement les mains pour couper la parole du curé et continua avec une voix qui se voulait chaleureuse...

— Mon très cher père, laissez-moi terminer avant d'y aller de vos objections. Vous connaissez le culte de Baël, n'est-ce pas ?

— Oui, mon imperator, si je me remémore bien les Saintes Écritures, il s'agit d'une religion datant d'un âge noir et archaïque, un culte mauvais et diabolique pratiqué, entre autres, par les Phéniciens et les Philistins de l'Ancien Testament.

— Cette secte maléfique serait en fait beaucoup plus ancienne, mon père, mais ce que vous devez savoir, c'est que ce culte aurait revu le jour il y a quelques années, sous l'impulsion d'un prêtre hérétique et adepte de la sorcellerie. Il aurait trouvé des fidèles chez nos ennemis Avars, Slaves et même, chez les Sarrazins. En ce moment même, les tours noires de ces temples blasphématoires s'élèvent au cœur de certaines de leurs cités. Au début de l'année, mes éclaireurs ont découvert des traces de leur présence tout près de notre frontière est. Une force s'est rassemblée dans une forteresse en ruine au cœur d'une ancienne ville plusieurs fois millénaire. Mes conseillers pensent même qu'il s'agirait de la cité interdite de Wewel, là où justement, au début des âges, les démons auraient été invoqués pour la première fois par les hyperboréens. Les Romains l'appelaient *urbs mortis* ; la cité de la mort. C'est là qu'ils ont enterré les soldats des trois légions anéantis lors de la bataille de Teutoberg. Ces gens savaient très bien qu'à cet endroit, leur sépulture resterait inviolée, puisque les tribus

germaniques qui les ont massacrés considéraient ces lieux comme étant maudits. Par la suite, les Romains ont voué l'endroit aux dieux infernaux et se sont mis à l'éviter à leur tour. On pourrait croire que cette foi hérétique et ses malédictions venues d'un autre âge seraient disparues depuis longtemps. Or, ce culte pervers, comme je vous l'ai dit, a été ressuscité et s'est manifesté dans la capitale peu après le départ de mes troupes. Comme si mes ennemis maléfiques auraient voulu profiter de ma soudaine faiblesse pour s'implanter. Incidemment, de jeunes enfants ont commencé à disparaître. Qui sait s'ils ne sont pas victimes de leurs terribles sacrifices ! Puis le grand prêtre est venu ici, au cœur de mon palais, pour me menacer, moi l'empereur !

Ces derniers mots, le monarque les avait lancés d'une voix rageuse. À nouveau, il prit une longue inspiration et poursuivit son récit.

— Il m'a dit que si je refusais de le laisser bâtir ses maudits temples et ses tours, de terribles calamités s'abattraient sur moi, ma dynastie et mon royaume. J'ai aussitôt ordonné qu'il soit arrêté, mais il s'est volatilisé comme par enchantement. Probablement qu'il a eu recours à la magie noire ; à moins qu'il y soit parvenu avec l'aide des courtisans de ma cour qui se trouvaient déjà tombés sous son emprise. J'ai ensuite envoyé ma garde royale pour attaquer cette forteresse, mais aucun de mes précieux soldats n'est revenu ; ils étaient les seuls en qui je pouvais encore avoir confiance. Il y a quelques jours, j'ai reçu un message de cet immonde personnage, qui m'annonçait que tous les hommes de ma garde avaient été tués par ses sbires.

Le roi se tu et s'appuya contre les rebords de son trône pour à nouveau se relever difficilement. De peur qu'il ne tombe, Kaross fit un pas dans sa direction, puis, toujours stupéfait, répliqua d'une voix hésitante :

— Mais Votre Altesse, comment voulez-vous que notre petit groupe puisse vous débarrasser de ce culte et de ces nombreux séides, quand vos meilleures troupes n'ont pu réussir ?

— Je ne vous demande rien de tel ! s'écria le roi dans une soudaine explosion d'impatience. Je veux seulement que vous gagniez du temps en vous occupant d'une tâche spécifique, car il y a pire... Oh oui, tellement pire !

En voyant ses yeux s'embuer de larmes, tous devinrent mal à l'aise devant l'étonnante vulnérabilité du grand souverain.

—J’ai obstinément refusé chacune des demandes du grand prêtre quant à l’intégration de son culte dans mon royaume. Mais la semaine dernière, ce damné a enlevé la princesse ; ce monstre a enlevé ma fille Ruotilde ! lâcha-t-il en réprimant un sanglot. Je vous ai dit qu’il avait une certaine influence à la cour. Eh bien, c’est ici-même, au palais, qu’il a réussi son méfait, avec la complicité de deux de mes conseillers. Les corps de ces traîtres se balancent maintenant au bout d’une corde en haut de la tour nord. Par contre, il doit y en avoir d’autres, tapis dans l’ombre, prêts aux pires outrages. À présent, je ne peux plus faire confiance à personne. Mes fils sont partis diriger mes troupes pour défendre les différents fronts. J’ai dû envoyer toute ma famille et l’ensemble de la cour se réfugier en secret dans une abbaye. Bien que j’aie rappelé cinq milles de mes meilleurs hommes de la frontière sud, tous des vétérans qui ont mené plusieurs guerres, ils ne seront pas ici avant quelques semaines. Ce que je vous demande, c’est de gagner du temps et de sauver ma fille. Il faut la récupérer avant qu’un des émissaires de ce mage noir s’amène ici pour m’adresser d’autres demandes. Voyez-vous, comme ils détiennent la princesse en otage, je... je serais obligé de céder, même si je sais que cela entraînera la chute du royaume.

Cette fois, des larmes coulaient véritablement sur les joues du roi ; il n’avait plus l’allure d’un grand souverain, mais celui d’un vieillard impuissant et désespéré. Il leva les mains vers ses interlocuteurs, comme pour les implorer.

—Ma fille... est la seule joie qu’il me reste, dans la vie... Que Dieu me pardonne, mais jamais... jamais je ne pourrais la sacrifier.

Salomée essuya une larme sur son visage, tandis que Vik sautillait d’une jambe à l’autre en essayant d’éviter le regard désespéré du roi. Ému lui aussi, Kaross s’efforça néanmoins de ne rien laisser paraître.

—Votre Altesse, dit-il d’une voix réconfortante, je suis à votre service et je crois qu’il en est de même pour mes compagnons.

Vik acquiesça de la tête, pendant que Salomée s’avançait pour prendre place à côté de l’ecclésiastique.

—Très saint souverain, vous pouvez compter sur nous et je réponds moi-même de la participation du Tueur Rouge. Toute notre confrérie sera à votre service pour porter secours à la princesse.

L'empereur força un sourire qui n'effaçait en rien le désespoir qui ravageait les traits de son visage.

**

— Ah, les misérables pesteux ! Les pauvres imbéciles ! Comment a-t-on pu s'associer à de tels marauds sans cervelle !

Les poings fermés, Salomé, rouge de colère, tournait en rond parmi les tables renversées et les chaises fracassées, en essayant de contenir sa rage. La salle de l'auberge royale était complètement détruite, comme si l'endroit avait été balayé par un terrible ouragan. Kaross, tout penaud, alla rejoindre le propriétaire qui, au fond de la pièce, pleurait bruyamment dans les bras de sa femme.

— Ouais, ce devait être une sacrée belle bagarre, laissa entendre le forestier en souriant devant l'étendue des dégâts.

— Nous aurions dû les obliger à nous suivre ! pesta l'elfe en le pointant du doigt. Maintenant, regarde ce qui arrive. Ces deux foldingos seront mieux de m'écouter la prochaine fois, où je les changerai en crapauds.

L'ecclésiastique passa par-dessus des débris de tonneaux, puis après quelques pas, trébucha sur un casque cabossé de soldat pour enfin arriver à côté du couple de tenanciers.

— Êtes-vous bien sûrs que ce sont nos amis qui ont... saccagé ainsi cet endroit ? leur demanda-t-il avec compassion.

Voyant les trous dans les murs, le mobilier démoli, la porte arrachée, les carreaux brisés et les cuirasses cabossées, il agita la tête en signe de dépit.

— Oui ce sont eux ! s'écria l'aubergiste toujours larmoyant. C'était le robuste barbare du nord et le petit teigneux. Ils étaient pourtant calmes, au début. Ils dépensaient généreusement leur bourse pour se procurer des tonneaux de bière qu'ils partageaient même avec moi. Ils en étaient rendus à leur quatrième baril quand un détachement de cavaliers impériaux est entré dans l'auberge. Ils se sont dirigés vers vos deux amis et tout de suite, ils ont commencé à argumenter, en particulier le citadin en haillons. Ce dernier a lancé un cruchon vide au visage de l'officier et le barbare s'est mis à assommer les soldats. Quelques minutes plus tard, la bagarre était terminée. Tous les cava-

liers étaient inanimés et vos compagnons sont partis en laissant mon auberge telle que vous la voyez. Je suis ruiné, maintenant, ruiné !

Kaross le regarda d'un air navré ; le teint blême de son interlocuteur et sa voix geignarde contrastaient de beaucoup avec l'attitude joyeuse qu'il affichait lorsqu'il les avait tous accueillis au début de l'après-midi. Malgré tout, le prêtre commençait à s'impatienter devant les jérémiades de l'aubergiste. Il ne comprenait pas que ce dernier se désolât autant pour des dégâts matériels, alors que le pauvre roi, qui devait affronter des problèmes infiniment plus graves, avait très bien su, lui, garder toute sa dignité.

— Ne vous inquiétez pas, brave homme ; nous paierons pour le saccage à même la prime qui nous sera octroyée pour avoir mis les brigands hors d'état de nuire.

À cette nouvelle, le tenancier s'arrêta aussitôt de pleurer, retrouvant même une partie de son enthousiasme.

— Allez, Mimine ! cria-t-il à sa femme. Dépêche-toi, et amène le balai et les seaux ! Nous devons nettoyer la pièce !

Ils chevauchaient depuis les premières lueurs de l'aube sans avoir encore rencontré âme qui vive. D'une humeur massacrant, l'elfe maudissait ses deux compagnons à chaque vilain cahot de la route, alors que Kaross et Vik avançaient en silence, perdu dans leurs pensées. Les deux revêtaient une armure de cuir toute neuve. Malgré tout, le prêtre portait sa soutane en dessous et ne conservait que son bâton de pèlerin en guise d'arme. Il en allait tout autrement pour le forestier, qui lui, était équipé pour la guerre. Couteaux dans les bottes, puis un autre à la ceinture, tout juste à côté de sa courte épée. Il avait aussi un nouvel arc de première qualité et une multitude de flèches.

Pour sa part, Salomée avait troqué sa robe pour des vêtements plus appropriés à leur mission : de hautes bottes et des pantalons de cuir surmontés d'un chemisier aussi ajusté que pouvait l'être sa robe, histoire de préserver son petit côté élégant, malgré l'aventure périlleuse qui les attendait. Ces équipements, comme leurs superbes chevaux, leur avaient été octroyés par la grâce de l'empereur en vue de leur mission secrète.

Mais avant de se lancer dans cette entreprise, ils devaient retrouver le barbare et Stuff. La veille, lorsqu'ils étaient retournés au palais, il avait fallu toute la diplomatie dont Kaross était capable pour empêcher le conseiller Despréflouris d'envoyer d'autres soldats aux troussees de leurs amis. Ils avaient par la suite dormi quelques heures, avant de partir au beau milieu de la nuit pour aller interroger les gardes des portes de la cité. C'est là qu'ils avaient pris connaissance de la direction empruntée par le citadin et Mac Cläd Heäm. Un soldat couvert d'ecchymoses avait raconté avoir été renversé par deux chevaux montés par des hommes qui tenaient des barils de bière sous le bras. Par la suite, ces derniers avaient traversé le pont-levis comme si l'enfer était à leur trousses. Fort de ces informations, le trio était parti sur le chemin en espérant retrouver leurs comparses. Depuis, les heures s'étaient succédé. Si le début de cette nouvelle galère fut assez désagréable à cause de la froideur de la nuit, les choses prirent une meilleure tournure quand les chauds rayons du soleil se pointèrent.

— Je ne peux croire que ces idiots ont pu se rendre aussi loin dans l'état où ils étaient ! râla l'elfe, toujours aussi colérique.

Kaross et Vik, qui avaient tout tenté pour la calmer, faisaient maintenant la sourde oreille. Soudainement, le forestier se leva sur sa selle et pointa l'horizon.

— Regardez là-bas... Une monture sans cavalier ; peut-être appartient-elle à l'un de nos amis ?

Au bout d'un moment il ajouta :

— Non, la monture n'est pas abandonnée. Je crois que quelqu'un est couché dessus.

Ils avancèrent jusqu'à l'endroit où se tenaient le cheval et son occupant inanimé. Tout autour, on pouvait voir des débris de barils fracassés.

— Stuff ! Dieu soit loué, s'écria Kaross, soulagé, lorsqu'il reconnut le jeune citadin.

— Pouah ! Il sent la vinasse jusqu'ici ! rigola Vik.

Stuff, qui ronflait bruyamment, n'avait pas réagi à l'arrivée de ses amis. Il restait couché sur sa monture, les bras pendants. Salomée sauta en bas de son cheval et tira une des jambes du dormeur. Celui-ci tomba sur le sol poussiéreux, sans même se réveiller. La jeune femme le prit ensuite par le collet, avant de le secouer violemment.

— Réveille-toi, stupide ivrogne irresponsable ! Où est Mac Cläd Heäm ? Où est MAC CLÄD HEÄM ?

Sa voix, à la fois empreinte de colère et d'inquiétude, frôlait l'hystérie. Stuff arrêta de ronfler, ouvrit un œil et balbutia :

— Euh... Bacchus... hic ! .On leur a donné toute une... hic... raclée. En ont eu... plein la gueule... hic...les bourses molles.

Puis il se rendormit aussitôt. Salomée enserra ses mains plus fortement autour du cou du voleur et se mit à le secouer avec encore plus de vigueur. Son visage tendu reflétait toute la profondeur de son anxiété et de son exaspération.

— Calmez-vous, ma fille, dit doucement Kaross, pendant que Vik lui mettait main sur l'épaule pour qu'elle cesse son manège.

— Je crois savoir où il est, Salomée. Regarde, tu vois les traces de pas menant vers la forêt ? J'imagine que notre ami à l'instinct guerrier si aiguisé n'a pas voulu dormir à découvert sur le bord de la route. Il doit s'être trouvé un abri pour ne pas rester à la merci des passants, comme l'a fait de manière si imprudente notre ami citadin ici présent.

En entendant cela, l'elfe se précipita dans la direction indiquée par le forestier. Elle pénétra la dense végétation, où elle vit un cheval paître entre les arbres. Elle courut à travers les branches, puis aperçut le Scot qui était couché sous un sapin à quelques pas de sa monture. Il avait une main sur sa longue épée et sa peau de loup le recouvrait presque en totalité, telle une couverture. Animée par des sentiments allant de la colère à la joie, en passant par le soulagement, Salomée s'accroupit près de lui pour dire sur un ton qu'elle voulait dur et méprisant :

— Allez, barbare, debout ! Il faut revenir de cette beuverie. La fête est terminée !

Du bout des doigts, elle lui toucha légèrement l'épaule. Dans un mouvement d'une vitesse inouïe, le guerrier se retourna avec un couteau à la main. Son visage était défait par une affreuse grimace, semblable à celle d'un animal enragé. En reconnaissant l'elfe, ses traits s'adoucirent et il remit le couteau sous son kilt. La jeune femme était coite, un peu sous le choc.

— Ah, c'est toi, marmonna-t-il d'une voix à peine audible.

Cela dit, il esquissa un bref sourire. Salomée en était aussi heureuse qu'étonnée, elle qui ne l'avait jamais vu faire preuve d'une quel-

conque émotion. Il la fixa longuement, comme ça, sans rien dire, puis baissa les yeux, comme pour s'attarder sur sa nouvelle chemise, ou plutôt, sur les formes qu'il contenait.

— Joli vêtement, se contenta-t-il de dire avant de se recoucher sur le sol pour se rendormir.

Saloméa resta quelques secondes sans bouger, sans même penser au couteau qui avait failli lui passer au travers de la gorge. Elle était seulement heureuse d'avoir eu pour elle le seul sourire que le Scot avait esquissé jusqu'à maintenant. Dénouant la cape de laine qui lui recouvrait les épaules, elle la déposa délicatement sur son compagnon, en prenant soin de ne pas le toucher, de peur d'être à nouveau menacée par une arme. Puis, elle s'assit près de lui et le regarda dormir. Plutôt de nature inquiète, malgré sa grande indépendance et sa soif d'aventures, elle avait, depuis la mort de son père, une grande crainte du lendemain. Mais en ce moment, près de Mac Cläd Heäm, elle ne craignait plus rien. Elle se sentait prête à affronter n'importe qui, ou n'importe quoi. Or, le plus difficile restait à faire, comme par exemple, convaincre ses deux amis de les suivre et par le fait même, respecter sa parole donnée à l'empereur.

Voyant le prêtre et le forestier arriver en traînant Stuff, elle dut se retourner pour leur cacher le grand sourire qui venait d'apparaître sur ses lèvres. Le citadin et le barbare seront peut-être bien difficiles à convaincre, mais elle avait une bonne idée quant à la façon de persuader au moins l'un des deux. À cette pensée, elle sourit de plus belle.

Chapitre XI

Le pacte

«...Cette époque trouble et maléfique fut aussi marquée par l'union providentielle d'un certain nombre de personnages légendaires. Leurs exploits furent tels, qu'ils sont encore chantés de nos jours dans tous les royaumes par l'ensemble des ménestrels».

-Raban Maur, archevêque de Mayence, De natura rerum, livre I.

Le silence était quasi absolu, mis à part le son à peine perceptible de l'eau qui coulait goutte à goutte du plafond du cachot avec, à intervalles irréguliers, le toussotement des prisonniers qui se faisait faiblement entendre. La plupart des pauvres bougres étaient tombés malades en raison de l'humidité qui envahissait le donjon insalubre dans lequel ils étaient tous enchaînés. Une torche brûlait au fond du couloir menant à la pièce et diffusait une lumière faible et blafarde jusque derrière les barreaux des cellules où les captifs étaient plongés dans une noirceur presque totale.

Jess était assise dans un coin de la cellule où une douzaine de personnes étaient enfermées avec elle. Une chaîne liée à un bracelet d'acier entourait sa cheville et la retenait au mur. En fait, ladite chaîne était juste assez longue pour lui permettre de s'étendre. Mais jusqu'à maintenant, la guerrière avait été incapable de dormir. La faim qui la tenaillait, au même titre que l'inconfort et la froideur du plancher, la gardait constamment éveillée. Il y a aussi qu'elle pensait beaucoup à la princesse et se demandait bien ce qu'il lui était arrivé. Elle se posait la même question au sujet de son propre sort. La mort l'attendait-elle ? En se remémorant les cris de terreur entendus la veille, Jess se dit qu'il pourrait y avoir pire. Ses pensées commençant à devenir aussi sombres que les ténèbres qui l'entouraient, elle tomba en proie à un profond désarroi et soupira bruyamment. Aussitôt, une voix au ton abrupt, mais tout de même amical, l'interpella dans la noirceur.

— Alors, la p'tite dame, on tient le coup ?

Perplexe, la guerrière releva la tête. Bien que la faible luminosité l'empêchât de bien discerner le visage de son interlocuteur, elle arrivait toutefois à distinguer vaguement le contour de son corps. Vu sa petitesse qui contrastait grossièrement avec la robustesse de ses formes, il lui fut permis de constater que son compagnon d'infortune était un nain. Et la voix bourrue qui s'élevait encore ne pouvait que confirmer ce fait.

— Par le marteau enchanté de Vulcain, femme, il ne faut pas se laisser aller ainsi.

Fouettée par le ton paternel de cet inconnu, Jess retrouva un peu de sa contenance et répondit d'une voix forte et assurée :

— Votre compassion fait honneur à votre race, messire nain.

— Norbert.

— Pardon, messire ?

— Norbert, c'est mon nom. Et toi, tu en as sûrement un aussi ?

— Jess, Jess de Bavière.

— Tu es bien loin de ton pays, Jess de Bavière. Loin, comme moi je le suis. Je crois que nous sommes aussi dans un profond merdier.

La voix du nain sonnait maintenant normalement et se faisait moins compatissante, ce que préférait Jess qui n'aimait pas être prise en pitié.

— Tu es ici depuis combien de temps ? demanda-t-elle.

-Ché pas, cracha Norbert, des semaines, ou des mois, peut-être ? Qui peut savoir, c'est toujours la noirceur, ici. Je sais qu'il y en a certains qui sont emprisonnés depuis plus longtemps que moi, mais je ne peux rien apprendre d'eux, car ils ne sont pas très bavards. En fait, pour la plupart, ce sont des marchands et à l'autre bout, il y a plusieurs soldats de la garde impériale. Comment ils sont venus jusqu'ici, ça, j'en ai aucune idée. J'ai évidemment pensé à m'enfuir et pour ce qui est des chaînes, j'ai bien essayé de les briser, mais rien à faire. C'est comme si le grand dieu Vulcain en avait lui-même forgé les maillons.

— Comment as-tu abouti ici ? s'enquit la guerrière, non par intérêt, mais bien pour alimenter cet échange de paroles qui relevait son moral d'un cran.

—J'étais venu dans les environs pour prospector dans les montagnes. Je voulais trouver le trésor du roi gaulois Brennus, qui selon certaines rumeurs, serait caché dans les ruines millénaires qui nous entourent. Ouais, le fabuleux trésor de Brennus... répéta l'homme d'une voix lasse et mélancolique.

—N'est-ce pas une simple légende ? reprit Jess.

—Une légende ? Euh... oui et non. Ce trésor avait été amassé par les armées gauloises qui ont pillé Rome et les riches cités grecques quelques siècles avant la naissance de votre Jésus. On dit que Brennus aurait aussi dépouillé le temple de l'oracle de Delphes, et c'est là qu'il aurait été maudit par la pythie¹⁷. Toujours à ce qu'on dit, c'est cette malédiction qui ultimement, l'aurait mené à sa perte. Mais tout de même, peux-tu imaginer tout l'or et tout l'argent que cela signifie ? Tu sais, quelquefois, dans ces histoires merveilleuses, il y a une part de vérité. Du moins, c'est ce que je croyais, finit le nain d'un ton emplí de dépit.

Soudain, une lueur apparut toute au fond du couloir qui conduisait à leur geôle. Jess se raidit et tenta de se relever, mais sa chaîne l'en empêcha.

—L'heure de la soupe, soupira son nouvel ami.

Deux soldats en noirs tabards arrivèrent torche à la main, une marmite encore fumante dans l'autre. Une fois en face des barreaux, ils déversèrent le contenu du chaudron dans des petits bols en bois, qu'ils poussèrent ensuite sans ménagement en direction de chaque prisonnier. Jess avala sa pitance, malgré l'odeur peu rassurante. La mixture était immonde, mais elle se dit qu'en dépit de ses haut-le-cœur, c'était la seule façon de refaire ses forces. Après quoi, il ne lui resterait plus qu'à trouver un moyen de sortir de cet humide caveau.

—Encore cette maudite bouillit infecte ! ragea le nain, tandis que les deux soldats s'en retournaient dans le couloir.

—Beuark ! On dirait du fiel de bouc de montagne. Tout ça pour avoir voulu trouver ce satané trésor de Brennus ! sanglota presque le petit homme, désespéré à la vue de cette nourriture nauséabonde.

17. Prêtresse grecque, servante du dieu Apollon qui rendait des oracles dans le temple de Delphes.

— Il ne faut pas se laisser aller comme ça, Norbert, se surprit à dire Jess avec entrain.

Même si sa voix se faisait plus confiante, en son for intérieur, elle était loin de se sentir rassurée.

— Tu es complètement folle, morte couille ! hurla Stuff, hors de lui.

Étourdi, il s'appuya contre un arbre, son teint verdâtre s'agencant parfaitement bien avec la couleur du feuillage. Exhalant une longue et difficile respiration, il se passa une main dans les cheveux.

— Ouille ! Ma tête, souffla-t-il d'une voix plaintive.

Mais déjà, l'elfe avait retourné les talons en l'ignorant. Elle était tout sourire lorsqu'elle riva son regard à celui du barbare. Puis, en jouant nonchalamment avec une mèche de ses longs cheveux dorée, elle s'avança vers son robuste compagnon avec un léger déhanchement, avant de s'arrêter juste devant lui.

— Alors, Mac Clād Heām, aussi nommé Tueur Rouge, que penses-tu de cette offre : de l'or et l'éternelle gratitude de l'empereur et, du même coup... ma gratitude personnelle, ajouta-t-elle avec un sourire encore plus radieux que le précédent.

Toujours adossé à l'arbre, Stuff essayait de capter l'attention du barbare, mais sa voix était si faible, que chaque mot qu'il soufflait était pour lui une douloureuse torture.

— Ne l'écoute pas, Mac, c'est une sorcière, une enchanteresse ! Elle est aussi vile et sournoise qu'une nymphe. Elle va t'ensorceler.

Se tenant près des chevaux, Vik et Kaross regardaient la scène d'un air aussi amusé qu'inquiet. Tous deux savaient pertinemment que le succès de l'expédition reposait sur les charmes de Salomée. Le forestier s'approcha de Stuff dans l'intention de limiter ses interventions, histoire de laisser le champ libre à l'elfe.

— Allons, mon ami, restons en dehors de cela. Tu sais, toute cette excitation, ce n'est pas bon pour ton mal de crâne.

— Ah, ces douleurs, ce n'est rien, j'en ai l'habitude ! répliqua Stuff de façon presque inaudible. Elles viennent de mon dieu qui est

content et qui danse gaiement dans ma tête. Quoique ce matin, j'aimerais bien qu'il danse avec un peu moins d'ardeur.

Resté silencieux jusque-là, le barbare fronça les sourcils et demanda d'un ton froid :

— J'ai bien compris ton offre en ce qui concerne l'or, mais pour ce qui est de ta gratitude personnelle, jusqu'où s'étend-elle ? Tes faveurs en font-elles partie ?

— Mais... mais que veux-tu dire, grand guerrier ? hésita à répondre l'elfe, plutôt décontenancée.

— Ta gratitude se compte-t-elle seulement en sourires, ou s'étend-elle jusqu'à tes chaleureuses caresses ?

La jeune femme resta d'abord bouche bée. Ses joues se mirent ensuite à rougir et c'est avec du feu dans les yeux qu'elle hurla :

— Non mais... me prendrais-tu pour une de ces filles de taverne que tu as l'habitude d'enivrer avant de les entraîner dans ta couche ? Pour qui me prends-tu, maraud, pour une courtisane ? Sais-tu au moins à qui tu parles ? Je viens d'une lignée royale et prestigieuse. Je suis née dans un palais, moi, pas dans une hutte de torchis, espèce de rustre, goujat, barbare imbécile et ignare à l'haleine de vinasse ! En plus, l'empereur a besoin de nous. Le sort du royaume est entre nos mains et c'est tout ce que tu trouves à dire ?

Haletante et toujours rouge de colère, Salomé arrêta le flot de ses paroles quelques secondes pour tenter de reprendre son souffle, pendant que Kaross s'approchait d'elle pour intervenir en la retenant par l'épaule.

— Voyons calmons-nous, ma fille...

— Non, mon père, je ne me calmerai pas ! lança la femme en se dégageant et en s'énervant de plus belle. C'est beaucoup trop désolant ! De toute façon, que pouvions-nous espérer d'un tel homme, cracha-t-elle en pointant le guerrier du doigt qui, lui, restait parfaitement impassible.

— Il est sans foi ni loi, sans amour et sans honneur. Il ne sait même pas ce qu'est l'amitié ! Il ne connaît pas la peur de Dieu ni même celle du diable, et je suis sûre qu'il ne connaît même pas le nom de son propre père. Probablement que sa mère ne le connaît pas non plus.

Mac Cläd Heäm se pencha lentement sans mot dire pour ramasser sa longue épée. Du coup, l'elfe, se sentant menacée, recula d'un pas. Il la dévisagea avec un regard si intense qu'elle baissa les yeux. Sa colère avait soudainement laissé place à la crainte. Inquiet, Kaross crut bon de s'interposer.

— Allez, mon fils, tout va bien ; il ne faut pas faire attention.

Puis, un air étrange apparut sur le visage du barbare. Celui-ci afficha une grimace, ou peut-être un sourire sauvage et presque malicieux, comme s'il voulait cacher une vive émotion qui montait en lui. Sa voix s'éleva, non sans trahir une parcelle de cette passion qui semblait brûler dans ses yeux.

— Mon père s'appelait Cläd Heäm et était un féroce guerrier. On le nommait aussi Longue Épée, comme son père avant lui. Ce surnom était lié à cette lame d'acier, qui s'est transmise de génération en génération. C'est cette même arme que je porte à la main aujourd'hui et c'est l'ultime héritage de mes ancêtres. Baptisée Airn Kelpie¹⁸, elle a un nom et aussi, une âme... Celle de mes aïeux. Elle a été forgée par le père de mon père, Boran, qui l'aurait créé avec l'acier le plus pur qui soit, avec l'aide du dieu Belatucador lui-même. Ainsi, je connais tous les noms de mes ancêtres. Dans ma lointaine contrée, leurs exploits sont encore loués autour des feux. Car ma lignée n'est pas un lignage de paysans ou de forgerons, mais une dynastie de rois guerriers, couronnés sur la haute colline de Dunadd, après avoir été choisis par les dieux. Des déités guerrières, rouges de sang, qui nous ont transmis le secret de l'acier et la force de régner par l'épée. Au temps ancien que vos bardes et vos prêtres appellent l'âge noir, ce sont ceux de ma lignée, de la descendance royale du clan du loup, qui ont confronté les adorateurs des anciens dieux et qui les ont conduits à leur perte. C'est encore ceux de ma lignée qui ont freiné l'avance des légions romaines et qui ont mis un terme à leur domination sur tous les peuples. Ils les ont même forcés à bâtir une formidable muraille pour les protéger de notre fureur. C'est peu après cet événement qu'un pacte a été conclu entre nous et vos premiers rois. Depuis cette époque, nous avons combattu les mêmes ennemis ensemble, Romains, Viking, Angles et Saxons. Je resterai donc à vos côtés pour aider le Magnus imperator. Mais si je le fais, ce ne sera ni pour de l'or ni pour ta gratitude, femme,

18. Se traduit par démon de fer en langue écossaise gaélique.

termina Mac Cläd Heäm en regardant l'elfe et en effaçant son étrange sourire.

— Je le ferai simplement pour honorer ce pacte, reprit-il. Comme je l'ai fait à Nachtensmere et après. En raison de cette loyauté qui lie mon clan à la royauté des Francs, je sauverai la princesse. Il y va de mon honneur, et mon honneur, contrairement à ce que tu as dit, est aussi pur que l'acier de ma lame.

Puis sa voix devint soudainement presque inaudible, afin que seule Salomé puisse l'entendre.

— Je suis peut-être né dans une hutte à la place d'un palais. C'est vrai que je n'ai connu que des filles de taverne et jamais je n'ai rencontré de dames telles que toi. Aussi, je m'excuse si certaines de mes paroles t'ont blessée. Néanmoins, ne mets plus jamais mon honneur en doute, car ma lame pourrait être tentée par la douceur de ton cou.

À ces mots, le guerrier tourna le dos à ses compagnons, comme s'il voulait cacher cette émotion qu'il venait de laisser transparaître. Tous restèrent silencieux. Malgré la menace qui venait de lui être servie, l'elfe ne ressentait plus aucune colère, laquelle s'était évanouie durant le discours de Mac Cläd Heäm. Ce qu'elle ressentait à présent se résumait à une profonde gêne et une grande surprise. C'était la première fois que le guerrier s'exprimait ainsi et elle devait admettre qu'il s'était montré brillant, poétique. Quelle éloquence, quel esprit ! Elle en était complètement abasourdie. Tout à coup, elle le vit élever la voix en pointant sa longue épée vers le ciel, ce qui la fit sursauter.

— Les ennemis de l'empereur sont mes ennemis ! Que Belatucdror s'abreuve du sang des morts !

Le prêtre se mit à crier à son tour, suivi du forestier et de l'elfe.

— Pour le royaume, pour l'empereur, Dieu le veut !

Stuff se laissa tomber sur le sol en enfouissant sa tête entre ses mains.

— Ah non, vous êtes tous fous ! Tous fous ! Arrêtez de crier, pour l'amour de Bacchus, ma tête...

Les journées qui s'étaient succédé ne s'étaient d'abord limitées qu'à une longue et monotone randonnée sur le chemin poussiéreux, jusqu'à ce que le groupe traverse le Rhin, tout près de Cologne, la dernière grande ville du royaume. Dès lors, ils entraient en territoire étranger, encore disputé aux Saxons. Rendus au cœur de la forêt luxuriante, ils avaient été obligés à quelques reprises de revenir sur leurs pas pour retrouver la piste des ravisseurs, tout de même vieille de plusieurs jours. À ce chapitre, le flair de Vik et ses talents d'éclaireur les avaient grandement servis.

Maintenant accroupi à quelques pieds du sol, le forestier tourna la tête vers ses compagnons en pointant une dalle à moitié avalée par la mousse et le lichen.

— Regardez, ceci ressemble à une vieille route de pierres et elle mène vers l'est. Il semble bien que les séides de Baël l'aient empruntée.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un vulgaire chemin, mon fils, répliqua Kaross en fronçant les sourcils d'un air ennuyé, pas à cet endroit. Nous avons déjà dépassé les frontières de l'empire. Nous sommes, je crois, dans ce qui était l'ancien royaume de Wewel, comme nous l'avait dit l'empereur. Cette route, un peu comme celle des voies romaines qui ont été construites par la suite, aurait relié tous les points de la terre pour faciliter le déplacement des armées diaboliques. J'imagine que nous sommes tombés sur les vestiges d'un de ces chemins.

— Chaque forteresse était reliée à une autre grâce à ces routes de pierres, reprit l'elfe. J'ai déjà vu ça dans un vieux grimoire qui traite des légendes des hyperboréens. Vous savez, dans le palais nous avions des salles remplies de milliers de livres.

Voyant Stuff hausser nonchalamment les épaules, Salomée le regarda et lui demanda d'un ton un peu moqueur :

— Un livre, citoyen, savez-vous ce qu'est un livre ?

— Non, je ne sais pas, répondit Suff, d'un air niais, en haussant à nouveau les épaules. Est-ce que ça se boit ?

Tous s'esclaffèrent, ce qui dissipa la tension d'un cran. Seul Mac Cläd Heäm restait à l'écart, toujours sur le qui-vive.

Par ses boutades, Stuff avait le don de changer l'humeur de son entourage. Il le faisait d'instinct et de voir ses compagnons réagir ainsi à ses paroles lui procurait un grand plaisir. Les sombres pensées que

lui avait d'abord inspirées cette aventure avaient disparu derrière sa jovialité cabotine. Il prenait maintenant la chose avec une sorte de fatalité, n'ignorant pas que son sort était irrémédiablement lié à celui de ses amis. De plus, combien de fois, par sa seule débrouillardise, s'était-il sorti de dangereux traquenards avant d'être chassé de Paris ?

Tout en se remettant à marcher, il se remémora l'endroit où il avait vu le jour. Une cité au centre du royaume, ancienne capitale de Clovis, grandiose et indépendante. La guilde des voleurs y faisait de brillantes affaires, peut-être mieux que partout ailleurs, vu l'éloignement de l'autorité impériale. Devenant mélancoliques, ses pensées allèrent vers des images de ruelles sombres et étroites, faites de milliers de dédales, jonchées de saletés et de détritrus. Ces souvenirs qui, pour certains, auraient pu être désagréables étaient pour lui des plus réconfortants, puisque c'est dans cet environnement qu'il avait passé la plus grande partie de son existence. Il était né de père inconnu, et sa mère, dont il ne se souvenait même plus du visage, était morte durant une épidémie de peste alors qu'il n'avait que cinq ans. Déjà à cet âge, il se débrouillait seul, comme maintenant, en vivant de petits larcins, des pommes du marché aux bourses de manants imprudents. À l'époque, il n'avait manqué son coup que peu de fois, mais lorsque c'était survenu, son jeune âge lui avait évité le gibet, bien qu'il eût droit plus d'une fois à la bastonnade. Puis en vieillissant, il s'était appliqué à faire ses classes et à raffiner ses méthodes. C'est ainsi qu'à l'adolescence, il était déjà devenu l'un des cambrioleurs les plus réputés de la ville. La guilde des voleurs de Paris l'avait pris dans ses rangs, ce qui l'amena à parfaire ses talents. Après quoi, sa renommée s'était mise à grandir au fur et à mesure de ses exploits. Il était plus que fier de son surnom de *Stuff aux doigts rapides*, surnom qui lui avait été attribué en raison de la vitesse avec laquelle il déverrouillait portes et cadenas, et lançait le couteau. Combien de longues veillées avait-il passées à perfectionner inlassablement ce dernier art dans les dédales sombres de la ville ! Bien que sa grande maîtrise de cette arme fit de lui un homme des plus redoutables, il était loin d'avoir l'esprit belliqueux et guerrier d'un Mac Cläd Heäm. Il misait davantage sur l'intimidation, en partie grâce à l'extrême précision de ses lancers. Une lame de couteau coupant une mèche de cheveux ou les sangles retenant des vêtements, pouvait provoquer autant d'effet que si elle traversait la peau. C'était tellement plus amusant de voir le visage déconfit d'un adversaire qui s'en re-

tournait tout penaud en retenant son pantalon ! Pas un guerrier pour deux sous, la seule véritable action sanglante à laquelle Stuff avait participé fut lorsque ses copains actuels et lui durent défendre le chariot. Pourtant, à ce moment-là, il n'avait pensé qu'à sauver sa peau. En fait, cette aide de sa part constituait un acte aussi rare qu'exceptionnel. Aussi, le fait de prendre la vie d'un de ces bandits ne lui avait procuré aucun plaisir, même si ce soir-là, il considérait leurs ennemis comme de vulgaires bons à rien assoiffés de sang. Ces derniers ne respectaient pas les principes de la guilde dont le plus important consistait à ne jamais tuer ses victimes. Détrouse-les aujourd'hui en préservant leur vie, pour pouvoir les détrousser à nouveau demain ! Cette phrase occupait la base philosophique de tout voleur professionnel. Par son adresse, comme par son éthique, Stuff avait fait de son métier illégal une véritable profession de haute dextérité. De ce fait, il était bien différent de ces coupe-gorges de basses ruelles. Avec ses aptitudes, il aurait pu être le roi de Paris. Pour commettre un larcin, il pouvait escalader de vertigineuses murailles, marcher sur un fil au-dessus du vide et même, pénétrer dans les palais les mieux gardés. Il savait comment s'infiltrer dans des chambres fortes sans faire de bruit, comme un fantôme, en se servant des ténèbres comme d'un rideau pour se cacher.

Il était au sommet de son art et sa renommée était telle qu'il était connu de tous. Son petit côté hâbleur et son sens du spectacle avaient évidemment contribué à son succès. Sa notoriété avait attiré l'attention d'une des plus belles et des plus riches jeunes filles de Paris, ainsi que l'attention du père de celle-ci, par la même occasion. Comble de malheur, ce dernier, Hughes le balafre, était aussi le chef de la guilde. De même, il était un paternel jaloux et soucieux de la protection de sa douce progéniture. La jolie Hildegarde avait été le plus merveilleux joyau que le voleur avait possédé. Elle avait volé son cœur comme il avait volé le sien. Malheureusement, le père n'avait pas vu cette idylle d'un bon œil. Devant la peur de perdre sa fille, il avait usé de sa position de chef suprême pour faire jeter le citadin hors de la guilde et hors de la ville. Les gardes du corps de l'homme l'avaient battu, pour ensuite le dépouiller de tous ses biens et même, de ses lames. Sa tête ayant été mise à prix, il quitta donc la ville blessé, sans le sou et en haillons, pour errer dans les campagnes environnantes, dans un univers totalement étranger.

Il parvenait à se nourrir grâce à de petits chapardages commis chez les paysans, que ce fût des légumes potagers ou des œufs de poulailler. C'était tellement moins prestigieux que les grands vols qu'il commettait dans les palais ! Il détestait sa nouvelle vie au plus haut point. Ne pouvant se contraindre à vivre de cette façon, il finit par retourner secrètement à Paris. Mais les menaces qui pesaient sur lui étaient telles, qu'il devait se résigner à partir, d'où la raison pour laquelle il avait répondu à une annonce du comte de Soissons, alors à la recherche d'escortes de chariot. Une simple démonstration de ce qu'il pouvait faire avec un couteau lui avait assuré une place au sein de l'expédition. Il voyait dans ce travail un bon moyen de se renflouer, ainsi que l'opportunité de se rendre dans la plus grande ville du royaume, un endroit où un homme doté d'un savoir-faire comme le sien pouvait jouir de meilleures perspectives d'avenir.

Mais le destin est une chose étrange ! Voilà que lui, Stuff, se retrouvait à présent dans les profondeurs d'une forêt mystérieuse, à la recherche d'une princesse. Étonnamment, il profitait agréablement de chaque moment de cette quête, même s'ils représentaient probablement les derniers de son existence. La présence de ses amis rendait cette périlleuse aventure fort agréable et au fond de lui-même, il savait qu'il n'aurait jamais pu les abandonner. D'abord, il y avait ce bon père moralisateur qui l'amusait beaucoup et qui en certaines occasions, l'amenait même à réfléchir. Il y avait aussi l'elfe, aussi belle qu'Hildegarde et aussi pimbêche qu'une princesse ! Quel plaisir immense pouvait-il avoir à la mettre en colère, celle-là ! Et que dire du forestier qui riait de toutes ses boutades, bonnes ou mauvaises ! Vraiment un compagnon de premier choix ! Mais c'était véritablement avec le Tueur Rouge que Stuff se voyait poursuivre sa route, bien que ce dernier ne sache pas vraiment apprécier son humour, ce qui l'agaçait un peu. S'ils survivaient tous deux à cette aventure, il entendait retourner forcer les portes de Paris avec le barbare à ses côtés, afin que ce dernier l'aide à faire valoir ses droits. Il pourrait obtenir sa revanche sur Hughes le balafré et ensuite, retrouver sa belle. Avec le Tueur Rouge comme allié, il pourrait même devenir le maître de la ville des voleurs.

Le regard du citadin se posa sur son grand et robuste ami. Bien que ses dernières boutades semblaient avoir fait diminuer l'angoisse des autres, Mac Cläd Heäm, lui, était resté de glace, seul en ar-

rière-garde. Avec son air sérieux, il était toujours prêt pour la bagarre. Son instinct guerrier le rendait-il à ce point habitué à reconnaître l'ombre de la mort qu'il la sentait maintenant près d'eux ? Stuff eut un léger frisson d'effroi.

Au même moment, comme pour apaiser cette soudaine montée de sentiments lugubres, la voix de l'elfe, à la fois martiale et mélodieuse, s'éleva au cœur de l'inquiétante forêt pour entonner un chant de guerre, avec toute cette grâce magique qui la caractérisait.

*Que Belatucadror,
S'abreuve du sang des morts,
Au dieu de la destruction soumis,
Dans le tumulte de la bataille bénie.*

*Confrontant les armées qui vomissent les traits,
Courant devant les lances acérées,
La peur, la mort n'ayant aucun effet,
La communion divine passant par le chaos de la mêlée.*

*Écoutez nos chants de guerre,
Qui résonnent jusqu'en enfer,
Avec la tête des ennemis abattus comme trophée,
Par la fureur de la bataille sanctifiée.*

*Pas de retraite, jamais arrière,
Seulement vaincre et mourir,
Les cris de rage résonnant comme des prières,
En dernier geste de défiance, périr.*

*Que reposent nos corps mutilés,
Avec la mort dans une ultime étreinte enlacée,
Aucune fin plus glorieuse que celle du baiser de la lame,
Avec comme mélopée funèbre les cris d'agonie et le cliquetis
des armes.*

*Que nos cadavres dans des fosses soient jetés,
Pendant que nos esprits volent vers le ciel,
Que nos exploits autour des feux soient chantés,*

Pour que nos ombres prennent leur place dans les champs éternels.

*Apportez aux druides, les épées des plus vaillants,
Pour qu'ils les préservent au-delà du temps,
Qu'ils les consacrent comme les reliques les plus saintes,
Gardant l'ennemie dans la peur et la crainte.*

*Par cet acier, symbole de notre puissance guerrière,
Que l'on se remémore nos batailles bien après que nos corps soient
devenus poussière,*

*Par cet acier, symbole de l'immortalité bénie par le sang et la
guerre,*

Que l'on se remémore nos noms à travers nos reliques de fer.

Après ces dernières paroles, tous se turent pendant plusieurs secondes, aussi troublés que ragaillardis, le chant de l'elfe ayant véritablement eu un effet magique.

— Un peu différent de la chanson de la belle vallée, commenta le forestier avec un air amusé.

Ce dernier avait accéléré la cadence de ses pas, suivi de Kaross, comme si les deux étaient soudainement en surcharge d'énergie. Même Stuff qui, quelques minutes auparavant, était rongé par le doute face à la tâche qui les attendait, se sentait maintenant prêt à affronter une armée de redoutables géants. Mais le plus surprenant était le changement que cette chanson avait provoqué chez Mac Clăd Heăm, donc le visage affichait un large sourire qui s'étendait d'une oreille à l'autre. Alors qu'il fixait l'elfe intensément, celle-ci rougissait sous l'ardeur de son regard. Gênée, elle dit, comme pour s'excuser :

— Cette chanson est un hymne des tribus nordiques, un chant de guerre qu'ils entonnaient avant la bataille.

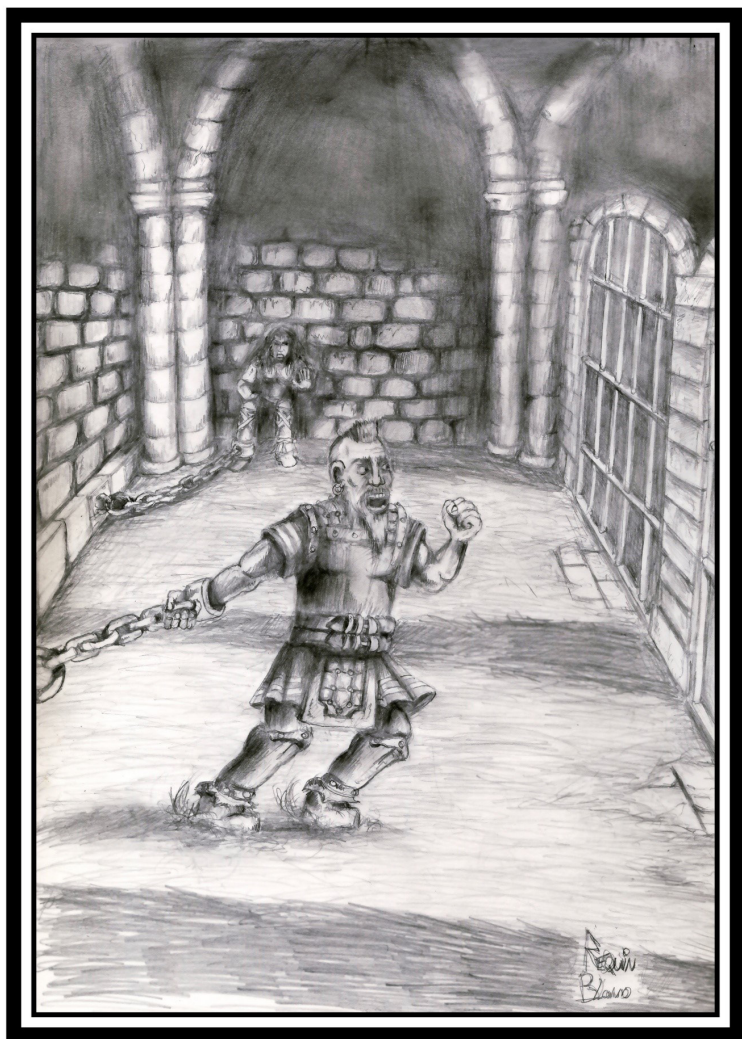
— Oui, renchérit le barbare. Je l'ai souvent entendu chanter par nos bardes avant les combats. Mais je peux t'assurer que jamais on ne l'a chantée d'une aussi belle façon que toi.

— Merci, grand guerrier, souffla Salomé en baissant les yeux pour rougir de plus belle.

Les deux arpentaient dorénavant le chemin côte à côte, en se lançant tour à tour des petits regards. La mine réjouie du Scot ne manqua pas de stupéfier les témoins de la scène.

— Enchanteresse ! s'écria Stuff en grimaçant.

Puis, il se dit que leur compagne était définitivement une grande et puissante magicienne. Le sourire de Mac Clād Heäm en était la preuve la plus éclatante.



Chapitre XII

Le mage de Baël

Il était un personnage obscur, une créature maléfique à l'âme noire. On savait peu de choses de ses origines, si ce n'est qu'il avait appartenu aux sectes des inquiétants magiciens des contrées orientales et qu'il avait eu accès à de terribles secrets. Il connaissait la diabolique kabbale qui pouvait redonner vie aux anciens démons, et fit de ce savoir une arme de pouvoir. Mais qui était-il vraiment ? Un simple mage, une entité millénaire de l'ère ancienne ramenée à la vie ou un séide de Lucifer ?

-Prophétie perdue de Jean Scot Érigène, livre sacré des révélations.

— Laissez mes hommes tranquilles !

Une voix remplie de colère et de désespoir venait de résonner avec écho dans la noirceur du donjon. Jess, qui somnolait, se retourna avant d'apercevoir un prisonnier qui, d'un air de défi, se tenait bien droit devant plusieurs gardes. Ces derniers se mirent à le frapper tour à tour avec le bois de leur lance, jusqu'à ce qu'il s'écroule au sol en gémissant de douleur. Norbert chuchota pour que seule Jess puisse l'entendre :

— Reste silencieuse. Fais la morte et n'attire surtout pas leur attention.

Puis les gardes escortèrent trois prisonniers dont les tabards en lambeaux laissaient deviner qu'ils étaient des soldats impériaux.

— Tu vois, continua le nain, ils emmènent encore des prisonniers. Voilà déjà plusieurs fois qu'ils viennent en chercher depuis que je suis ici et on ne les revoit jamais.

Repensant aux hurlements de douleur qu'elle avait entendus à la tour du cimetière lors de son arrivée à la forteresse, Jess eut un frisson d'effroi.

— Tu as une idée de l'endroit où ils sont emmenés ? s'enquit-elle.

— Sûrement à l'abattoir et ensuite, aux cuisines. Qu'est-ce que tu penses qu'ils nous donnent à bouffer, ces salauds ? ricana Norbert l'air dépité.

— Pas très amusant, répliqua sèchement Jess, pas du tout conquise par l'humour noir du nain.

Elle tourna son attention vers l'homme qui venait d'être battu. Bien qu'il respirât avec difficulté, il s'était déjà relevé pour hurler de nouveau.

— Où emmenez-vous mes hommes ?

— À un endroit où bientôt vous irez aussi, capitaine Saül !

Ces paroles avaient résonné si fort, que tous s'étaient retournés dans la direction d'où elle provenait. Aux abords du couloir, une forme apparut, entourée de quatre hideux simiotes. Toujours présents, les gardes s'écartèrent promptement, comme pris de panique. Le nouveau venu entra dans la pièce pour faire face à son interlocuteur.

À la faible lueur des flammes, la guerrière put entrevoir la physionomie de cet inquiétant personnage. Il était d'une grandeur démesurée, ce qui contrastait avec la maigreur de son corps. Pour tout vêtement, il portait une longue robe noire arborant un talisman diabolique doré à l'effigie du crapaud de Baël. Son visage squelettique et pâle le faisait ressembler à un mort ramené à la vie par un quelconque enchantement. Avec ses yeux qui brillaient dans la noirceur et les étranges symboles cabalistiques tatoués sur son crâne chauve, il avait une allure effrayante, voire surnaturelle. Sa longue barbichette noire était l'unique caractéristique qui le faisait ressembler à un être humain.

— Ne vous inquiétez pas, Saül. En tant que capitaine de la garde de l'empereur, je vous ai réservé pour le dernier soir de sacrifices, celui de la pleine lune. Votre âme pleine de noblesse sera assurément un véritable délice pour les anciens dieux toujours affamés.

Cette dernière phrase fut lancée sur un ton moqueur et cruel, ce qui n'empêcha pas le prisonnier, toujours frondeur, de s'avancer aussi loin que ses chaînes le lui permettaient pour faire face à l'homme en noir.

— Le Magnus imperator aura tôt fait de mettre un terme à vos machinations diaboliques et à votre sorcellerie. D'ici peu, une armée sera à vos portes et vous paierez pour vos crimes !

— Une armée, dites-vous ? Me croyez-vous si mal informé ? Cette armée dont vous parlez n'est-elle pas occupée aux confins Est du royaume pour vous préserver des invasions ?

Puis d'un ton toujours aussi moqueur, il poursuivit :

— De plus, j'ai un atout important en ma possession... La jolie princesse Ruotilde, fille de Karolus, a... disons... bien voulu accepter l'hospitalité de mon humble forteresse. Vous êtes au courant, je crois, de cet amour tendre et paternel qui lie votre empereur à sa fille. Alors, il n'osera plus rien tenter. Vous étiez la dernière chance de ce royaume, cher capitaine Saül, et vous avez failli. D'ici peu, l'empire tout entier sera sous mon pouvoir.

À ces mots, le soldat vacilla sur ses jambes. Comme si toutes les forces de son corps l'avaient abandonné d'un coup, il tomba à genoux dans un parfait silence. Satisfait de l'effet produit, l'homme en noir ricana.

— Ce sera la chute du royaume et moi, Olivier de Rhedae, instaurerai un nouvel ordre. Les temples et les tours noires de Baël-Zebub s'élèveront dans chaque ville, chaque village. Mais n'ayez crainte, cher ami, si cela peut vous consoler, vous ne serez pas témoin de la fin de l'empire. Vous serez mort bien avant.

Sur ce, l'effroyable personnage se mit à rire bruyamment. Se sentant mal, Jess avait l'impression de ne pas être en présence d'un homme, mais bien d'un esprit maléfique. Se relevant brusquement, le capitaine s'étira vers l'avant et cracha au visage de son interlocuteur. Stupéfait, ce dernier recula, puis, le regard rageur, se mit à chuchoter dans une langue étrange.

Soudain, des flammes bleutées sortirent du bout de ses doigts et atteignirent l'officier, qui fut projeté dans les airs avant de retomber lourdement sur le sol. Spontanément, de manière instinctive, Jess se lança en direction du corps inanimé dans l'intention de lui porter secours. Mais au premier pas, elle fut retenue par sa chaîne et le son du cliquetis provoqué par celle-ci attira l'attention de l'homme en noir, qui se tourna lentement vers elle.

— Ne vous inquiétez pas, dame guerrière de Bavière, il n'est que momentanément indisposé. J'ai besoin de lui, de son sang, de son âme. Puisque vous semblez lui porter un certain intérêt, peut-être vous ferai-je l'honneur de partager son sort. Votre sacrifice serait assuré-

ment un paiement intéressant pour ouvrir la porte donnant sur l'univers noir.

Il toucha son talisman et ajouta :

— Je sacrifie des vies chaque semaine sur l'autel des anciens démons ; trois à la fois, pour être plus précis, histoire de tourner en dérision votre sainte trinité. Mon grand œuvre se terminera à la prochaine pleine lune, moment qui sera le plus propice pour déverrouiller l'ancre des ténèbres et ouvrir la voie. Ainsi, avec l'aide des puissances de l'au-delà, j'instaurerai mon ordre sur tous les royaumes. Alors, peut-être nous reverrons-nous sous les lueurs de la lune, ma très chère.

Ces derniers mots d'une puissance glaciale paralysèrent Jess. Elle resta immobile, tandis que l'homme tourna les talons pour suivre les gardes qui emmenaient les nouveaux sacrifiés. Sa possible exécution prochaine intensifia cette peur qu'elle avait su jusqu'à maintenant maîtriser.

— Par les forges de Vulcain, s'il croit nous terroriser avec ses menaces et ses petits tours de magie, j'ai déjà vu mieux chez les illusionnistes de foire !

La voix de Norbert qui résonna dans la geôle redevenue ténébreuse était empreinte de colère. Il s'approcha de Jess et la toucha au bras dans un geste protecteur, puis se leva autant que sa chaîne pouvait le lui permettre pour ensuite lancer sur un ton de défi :

— Foi de nain, personne ne touchera ne serait-ce qu'à une seule mèche de ses cheveux ! Et si quelqu'un essaie, il aura affaire à moi !

Norbert hurlait, comme s'il voulait s'assurer que ses paroles traversent les couloirs du donjon. Jess souriait tristement, quelque peu réconfortée par la sympathie de son compagnon. Il en était presque convaincant. Pourtant, la puissance de ce sorcier semblait vraiment terrifiante. La façon dont il était parvenu à projeter le capitaine dans les airs à l'aide d'un simple geste de la main lui semblait tout à fait incroyable. Face à un tel personnage, elle ne voyait vraiment pas comment elle pourrait s'en sortir... Et c'était sans compter les gardes, les créatures et les autres mages. Seul un miracle pouvait maintenant les sauver ; il ne lui restait plus qu'à prier en remettant son âme à Dieu.

Le soleil rougeoyant se couchait lentement derrière la haute tour sombre qui surplombait le vieux cimetière. Tout autour, les ruines de l'ancienne cité allongeaient leur ombre au-delà de leur masse titanique et branlante. Au centre de la vallée trônaient majestueusement sur un rocher les restes fraîchement rebâties de l'imposante forteresse de Wewel. Près des murs de celle-ci déambulaient les gardes qui, sans empressement, patrouillaient les environs. Convaincus que les malédictions et les légendes abominables liées à cet endroit empêchaient toute intrusion, ces derniers accomplissaient nonchalamment leur tâche. Ils savaient que le mage noir saurait contrer toute menace possible, autant par sa magie que par sa maléfique clairvoyance. N'était-ce pas ce qu'il avait fait lors de l'embuscade des troupes de la garde impériale ? Confiants au point d'en négliger leurs responsabilités, nul ne remarqua qu'un petit groupe avançait furtivement à travers la végétation qui s'étendait jusqu'au pied des murailles. Point à l'écoute, les sentinelles n'entendirent même pas les voix courroucées qui s'élevaient d'entre les broussailles.

— Je comprends maintenant pourquoi on ne vous a jamais appelé Stuff au cerveau rapide ! Non, mais, quelle subtilité ; escalader le mur pour aller ouvrir le pont-levis de l'intérieur ! Ainsi, nous pourrions tous entrer par la grande porte sans être vus. C'est du génie !

La colère de l'elfe, bien que dirigée vers son interlocuteur, résultait aussi d'un profond sentiment de culpabilité. Étant celle qui avait convaincu ses compagnons d'entreprendre ce dangereux périple, elle se sentait responsable du sort de chacun. Comme si la hauteur et l'étendue des murailles de la forteresse venaient de lui faire prendre conscience de l'ampleur de leur tâche, elle craignait à présent de les avoir tous conduits à la mort.

Pour une rare fois, le voleur répondit aux sarcasmes de Salomé avec une arrogance qui frôlait la rage. On ne décelait aucun amusement ni dérision dans le ton de sa voix. Alors qu'il se maudissait intérieurement d'avoir suivi ses comparses, il s'écria :

— Excusez-moi, ô grande princesse aux oreilles pointues ; j'aurais dû me douter que mon idée ne serait pas bonne... puisqu'elle n'est pas de vous, face de cul de pustule !

— Vulgaire rustre... rétorqua Salomé en haussant le ton, viens-tu de me traiter de face de c...

— Chut ! s'exapéra Kaross en se glissant entre les deux. C'est assez, baisser le ton ! Vous allez nous faire prendre. Les enfants, ce n'est vraiment pas le temps de se disputer. Calmez-vous, nous ne réglerons rien ainsi.

— Ouais, mais c'est cette affreuse pimbêche qui a commencé, mon père, se lamenta Stuff.

— Cette quoi ? répéta l'elfe, au seuil de l'hystérie.

— Fermez-la, tous les deux ! cria Kaross.

Du coup, les deux belligérants, surpris par le ton sévère du prêtre, se firent muets.

— De toute façon, nous ne ferons rien avant le retour de Vik, reprit plus calmement Kaross.

Finalement, tous s'accroupirent en silence au milieu de la végétation dense. Leurs montures avaient été laissées tout près du vieux chemin, à l'entrée de la vieille cité. De là, ils avaient marché à travers les ruines millénaires, à l'affût, arme au poing, pour se rendre jusqu'au pied de la haute muraille. En passant près de la tour du cimetière, tous s'étaient sentis très inquiets, du fait que la brume avait déjà commencé à se lever pour recouvrir l'endroit.

Mac Cläd Heäm, qui depuis leur arrivée était resté adossé à un arbre en observant le silence, se leva d'un coup en sortant sa longue épée, puis pointa les hautes herbes en face de lui.

— Attention ! chuchota-t-il, sur le qui-vive, tandis qu'un léger mouvement faisait bouger la végétation.

Tendus, tous se relevèrent, prêts à l'attaque, jusqu'à ce qu'ils entendent une faible voix.

— Tueur Rouge, baisse ça ; ce n'est que moi.

Vik, arc à la main, sortit lentement des buissons pour aller rejoindre ses compagnons.

— Vous en avez fait du bruit ! s'écria-t-il sur un ton de reproche.

À l'instar des autres, la tension du moment semblait largement l'affecter.

— Je suis sûr qu'on pouvait vous entendre jusqu'à la capitale. Encore chanceux que vous n'ayez pas déclenché l'alerte !

Kaross lui posa une main sur l'épaule, ce qui eut l'air de l'apaiser.

— Alors, est-ce que votre tour de reconnaissance des lieux a permis de résoudre ce problème dont nos deux amis discutaient si passionnément ? chuchota l'ecclésiastique en jetant un regard désapprobateur en direction de l'elfe et du citoyen qui eux, baissèrent les yeux.

— Je crois que j'ai vu quelque chose d'intéressant derrière la forteresse, à même le promontoire, chuchota à son tour Vik. Il y a une sorte de crique souterraine. À l'odeur qui s'en dégage, je dirais que l'on s'en sert pour évacuer les saletés, si vous voyez ce que je veux dire. C'est évident que cette crique communique avec l'intérieur, puisque son entrée est bloquée par une vieille herse rouillée. Il ne resterait plus qu'à trouver un moyen de l'ouvrir.

Tous acquiescèrent de la tête et partirent à la suite de Vik qui déjà, s'était engouffré dans la végétation.

La sueur perlait sur le front de Mac Cläd Heäm, tandis qu'il était arc-bouté aux barreaux de métal. Une multitude de veines lézardaient sa peau et ses muscles tendus donnaient l'impression de vouloir se rompre. Il tirait ainsi de toutes ses forces, sans que la herse bouge. Après plusieurs minutes d'effort, il finit par admettre l'inutilité de sa tentative. À bout de souffle, il relâcha donc sa prise. Haletant, il recula, puis, tout en jetant un coup d'œil à ses confrères, il haussa les épaules en signe d'impuissance. D'un air découragé, Stuff secoua la tête et emprunta un ton défaitiste pour dire :

— Si au moins il y avait un cadenas ou un loquet quelconque pour entraver notre passage, j'aurais pu faire quelque chose. Mais là, c'est impossible. Il n'y a que ces barreaux de la grosseur d'un tronc d'arbre ! Je crois que nous n'avons plus le choix, maintenant. Il faudra y aller avec mon plan du pont-levis.

L'elfe passa à côté de lui en le bousculant, se boucha le nez et sauta dans l'eau glauque avant de se retrouver à côté du barbare avec de la boue jusqu'aux genoux.

— Pouah ! Ça pue ! Quelle odeur dégoûtante ! lâcha-t-elle.

Elle afficha un air dédaigneux et hautain, digne d'une dame des plus hautes cours royales, puis lentement, en appuyant chacun de ses mots, elle enchaîna en disant :

— Vouloir mourir inutilement, j'opterais volontiers pour le plan de ce citadin en haillons. Dans le cas présent, je crois que nous avons ici l'opportunité d'une autre option.

Elle s'approcha de Mac Cläd Heäm pour le repousser délicatement vers l'arrière, puis, en mettant ses mains sur les barreaux, elle se retourna vers lui.

— Il y a d'autres moyens que la force brute pour venir à bout des problèmes, grand guerrier, indiqua-t-elle. Regarde bien.

L'elfe baissa la tête, pour ensuite prendre de longues respirations pour essayer de faire disparaître l'anxiété qui la submergeait et libérer son esprit de toute pensée. En chuchotant, elle récita ensuite un chant dans une langue étrange. Seul Kaross, dans sa grande science, pouvait deviner qu'il s'agissait d'un dialecte ancien. Au bout de plusieurs secondes, les barreaux se mirent à grésiller, passant du noir terne au rouge vif, tel l'acier de forge sous la braise. De la fumée s'échappait des mains de la magicienne qui, les yeux fermés, continuait à chanter sa litanie. Les barreaux passèrent du rouge au blanc incandescent. Salomée recula d'un pas en retirant ses mains et jeta un coup d'œil au barbare, toujours à ses côtés.

— L'acier est rendu au point de fusion ; vous n'avez qu'à prendre votre lame et la placer entre les deux barreaux pour les tordre.

Mac Cläd Heäm s'exécuta sans hésiter et après deux torsions à l'aide de son épée, il parvint à créer un espace assez grand dans la herse pour permettre à tout le monde d'y passer. La voie était maintenant ouverte.

— Bien joué ! s'écria l'ecclésiastique, l'air surpris.

Tout aussi surpris, le forestier approuva à son tour. Seul Stuff feignait le désintéressement ; il se jeta dans la crique et, devant le sourire satisfait de l'elfe, baissa les yeux.

— Sorcière ! souffla-t-il entre les dents.

— Mécréant, répliqua la jeune femme en souriant de plus belle, alors même qu'elle s'engageait dans le passage.

Mais elle fut soudainement repoussée par le Scot.

— Moi en premier, dit-il brusquement en rangeant son épée après avoir constaté l'étroitesse des lieux.

Il sortit la hache de sa ceinture et un poignard de sous son manteau. Salomée, après avoir retrouvé son air sérieux, leva la tête dans sa direction pour lui demander :

— Et j’imagine que le grand guerrier a, tout comme ceux de ma race, le grand talent de voir dans les ténèbres ?

Malgré le ton cinglant de cette réplique, le barbare se contenta de faire un signe de négation de la tête.

— Eh bien, moi je le peux, lança aussitôt l’elfe. Alors, faites place, s’il vous plaît.

— J’imagine qu’en plus de voir dans le noir, dit Mac Cläd Heäm d’une voix neutre en même temps qu’il la dévisageait, tes grands talents te préserveront des saletés qui vivent dans ces eaux, comme les serpents, les rats géants, et qui sait, les trolls de rivière ?

L’elfe s’arrêta net. Après quelques secondes d’hésitation, elle recula vers son compagnon.

— Je crois que vous avez raison, grand guerrier, finit-elle par admettre d’une voix dépourvue de toute arrogance. Passez le premier et je resterai tout près pour vous guider. Les autres n’auront qu’à nous suivre.

Le barbare esquissa un léger sourire et chuchota juste assez fort pour qu’elle seule entende :

— C’est ça, reste tout près.

Salomée baissa les yeux, mal à l’aise devant ces étonnantes paroles et le rare sourire de son interlocuteur. Elle s’approcha de lui et s’accrocha à son bras. Ce seul contact lui enlevait toute insécurité face aux bestioles tapies dans cette rivière souterraine. Ils s’engagèrent tous deux dans le passage, tandis que les autres se lancèrent à leur suite, dans ce gouffre ténébreux et nauséabond.

Chapitre XIII

Le donjon

Goutte, goutte
qui tombe de la voûte,
qui mouille mes haillons,

Grignote, gnote
Petit rat qui trotte,
En me dévorant les orteils,

Tire, tire,
Sur mes chaînes de martyre,
Qui me retiennent condamné,

Pouaf, pouaf,
Qu'elle me dégoûte cette bouillasse,
Autant manger araignées et limaces,

Pleure, pleure,
Pendant que je me meurs,
Ne restera bientôt que mes os blanchis dans la noirceur,
-Risible, noir et larmoyant, écrit de Sylvanus de Malmoutier,
bouffon du roi Alaric 1^{er}

Le groupe marchait dans la noirceur depuis un moment indéterminé et l'absence de points de repère identifiables donnait l'impression que le temps même n'existait plus, ce qui accentuait l'appréhension de chacun. Ils avançaient donc à tâtons dans ce trou puant, tournant à droite, à gauche, et baissant la tête au gré des directives de Salomé. Puis enfin, après ce qui avait semblé une éternité, une faible lueur apparut au-dessus d'eux.

— Ce n'est pas trop tôt ! lança le citadin avec un soupir de soulagement que tous partageaient.

—Oui, il est plus que temps de quitter cette boue dégoûtante, souffla l'elfe au comble de l'exaspération. Encore une minute dans ce trou et je m'évanouis. J'aurai grand besoin d'un bain après cette aventure.

—Bon, bon, son altesse aux oreilles pointues voudrait un bain, maintenant, morte couille !

—Un bain, Stuff aux doigts rapides, sais-tu au moins ce que c'est ? cracha l'elfe avec mépris.

—Un bain ? répliqua le citadin, qui tel un mauvais acteur, simula l'ignorance. Non, je sais pas. Est-ce que ça se boit ?

Vik, Salomé et Stuff s'esclaffèrent en cœur, atteints d'un fou rire nerveux qu'ils tentèrent, tant bien que mal, d'atténuer. Du coup, l'extrême tension qu'était la leur depuis le début de cette excursion dans ce puit tout noir s'estompa quelque peu. Seul Kaross et le barbare restèrent de marbre. Ce dernier s'avança sous le trou de lumière et l'examina silencieusement. L'ecclésiastique, positionné derrière, sentait l'anxiété le gagner de plus en plus.

«Je suis vraiment trop vieux pour ce genre de choses», se dit-il en lui-même. Trop vieux pour avoir la responsabilité de veiller sur des jeunes gens pleins de vie et d'insouciance. Comment pouvait-il contrôler leurs gestes souvent irréfléchis et espérer, du même coup qu'ils s'en sortent tous indemnes ? Et c'était sans compter les agissements chaotiques du guerrier scot, avec son caractère belliqueux et imprévisible. Malgré tout, jamais il n'aurait renoncé à cette quête. L'empereur semblait si désespéré ; aussi, les jeunes gens, bien que confiant et sûr d'eux, semblaient se fier sur lui, l'aîné du groupe. En dépit de ses sombres pensées, il n'était pas question de leur faire faux bond. «Dieu tout-puissant, donnez-moi, dans votre infinie bonté, la force de passer à travers cette dure épreuve», pria-t-il à voix basse.

Un craquement sourd résonna soudainement dans le souterrain. Mac Clād Heām venait d'arracher une partie de l'armature de bois obstruant le trou qui, maintenant, était grand ouvert au-dessus d'eux.

—Attendez ici et tenez-vous sur vos gardes, ordonna sèchement le barbare.

Après quoi, il sauta dans l'ouverture en s'agrippant sur les rebords et finit par disparaître dans la lumière. Après quelques secondes, son bras apparut et, un à un, il aida ses compagnons à le rejoindre.

Bientôt, tous se retrouvèrent dans un étroit couloir humide avec, çà et là, des lampes à l'huile qui illuminaient faiblement les murs de pierre.

— Quelques pas de plus et nous arrivions assurément dans les chiottes, dit Stuff en sortant un de ses couteaux de sa ceinture.

— Quelle vulgarité ! s'offusqua Salomée, en s'armant à son tour.

Elle prit l'arc suspendu à son épaule pour y encocher une flèche, pendant que Vik sortait son épée.

Le barbare avança dans le couloir en leur faisant signe de le suivre. L'elfe et le prêtre prirent position derrière lui, alors que Vik et Stuff fermaient la marche. Ils se déplaçaient furtivement, à pas feutrés, en s'efforçant de ne faire aucun bruit. Puis, après un léger tournant, le couloir se termina sur une large porte bardée de fer. Quand ils arrivèrent à seulement quelques mètres de celle-ci, un bruyant grincement se fit entendre et le battant s'ouvrit lentement sur un soldat armé, qui parut tout aussi surpris qu'eux. Au moment où l'homme s'apprêtait à s'emparer de son épée, Mac Clād Heām, d'un vif mouvement du bras, lança sa hache, qui atteignit la cible en plein front. Une fois sa victime écroulée au sol, le guerrier l'enjamba pour aussitôt faire irruption dans la pièce, poignard au poing. Or, l'endroit était désert, mis à part des barils et des sacs entreposés au fond de la salle et empilés jusqu'au plafond. Un à un, ses compagnons vinrent le rejoindre, encore sous le choc de la rapidité et de la violence dont il avait fait preuve. Vik, qui entra le dernier, ferma la porte après avoir rentré le cadavre à l'intérieur.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à nous diriger de l'autre côté, maintenant, dit-il en forçant un sourire pour briser la lourdeur du silence malaisant qui s'était installé.

Alors que le guerrier se pencha sur sa victime, Kaross s'approcha de lui d'un pas hésitant.

— La prochaine fois, mon fils, peut-être serait-il plus pratique de garder un de nos adversaires en vie. Ainsi, nous pourrions nous informer de l'endroit où la princesse est gardée prisonnière.

Pour toute réponse, Mac Clād Heām acquiesça de la tête. Puis tous se retournèrent vers Salomée, qui s'était mise à lever le ton pour signifier son exaspération.

— Stuff, pour l'amour des anciens dieux, tu ne nous feras pas le même coup qu'à la capitale !

Après avoir sursauté, le citadin retira sa tête d'un des tonneaux. Du vin plein le visage, il vit que tous les yeux étaient tournés vers lui. Amusé, il ricana avant de s'écrier :

— Le tenancier de cet établissement est peut-être un ennemi du royaume, mais il a vraiment bon goût côté vinasse.

Puis, tout en remplissant sa gourde, il ajouta :

— Je crois qu'il est toujours d'usage d'octroyer une dernière volonté au condamné à mort. Me considérant en ce moment comme tel, je crois que j'ai droit à une dernière gorgée. À Bacchus !

Au moment où le voleur allait replonger la tête dans le tonneau, il se releva vivement en écarquillant les yeux et en fixant droit devant lui. Après s'être retourné à son tour, Kaross figea sur place en s'exclamant :

— Par le très saint cœur de Jésus !

L'elfe et le forestier, qui avaient fait de même, étaient pour leur part bouche bée. Devant eux se tenait le robuste Scot, devenu méconnaissable. Son visage était d'un rouge dégoulinant ; il venait de le peindre avec le sang du soldat.

Ce n'était plus Mac Clād Heām, le barbare scot des royaumes du nord, qui se tenait là, mais le Tueur Rouge au masque de sang, prêt à tuer. Sa voix s'éleva, aussi redoutable et menaçante que sa présence.

— Que Belatucadrōr s'abreuve du sang des morts !

Depuis l'annonce de son exécution par le mage noir, Jess n'avait pas réussi à trouver le repos. Elle pensait constamment à cette haute tour et se voyait tout au sommet, couchée sur la dalle rougie par les sacrifices. Le temps s'était donc écoulé très lentement et chaque bruit en provenance du couloir la faisait sursauter. En se fiant au nombre de repas qu'on lui avait servis, elle était parvenue à compter les jours. Aussi, selon ses calculs, c'était maintenant la pleine lune. C'est pourquoi à chacune des allées et venues des gardes, son inquiétude décuplait. En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de fixer le capitaine Saül avec qui elle devrait partager ses derniers moments. L'officier lui retournait son regard avec un triste sourire résigné, comme s'il souhaitait que tout se termine le plus rapidement possible. C'est ainsi que

tous deux attendaient leur fin, sachant qu'il n'y avait aucun espoir de préserver leur existence.

Les sombres pensées de la guerrière furent interrompues par un bruit de pas furtifs venant du couloir. Aussitôt, elle porta toute son attention sur l'entrée du cachot. Au bout d'un moment, elle aperçut une forme dans la noirceur. Celle-ci avançait lentement en longeant le mur. À la lueur des torches, Jess vit que cette forme ressemblait à une énorme bête avec une gueule béante remplie de dents acérées. «Un loup-garou, ici dans le donjon?» s'étonna-t-elle. Alors que le monstre s'avancait dans la lumière, elle put voir qu'en fait, ce n'était rien de plus qu'un homme recouvert d'une peau d'animal. Tout de même énorme, il avait une allure effrayante avec son visage peint en rouge et ses yeux qui brillaient d'une lueur malicieuse. Le nouveau venu resta devant l'entrée en fixant Jess sans ciller. Sachant qu'elle l'avait vu, il mit un doigt sur sa bouche en lui intimant de rester silencieuse. Puis, en allongeant la tête, il nota qu'un des gardiens somnolait sur une chaise, près des barreaux. Il se dirigea vers lui, sans remarquer qu'un autre garde se tenait à l'autre bout de la pièce. Ce dernier agrippa son épée et s'élança vers l'intrus, qui lui faisait dos.

— Derrière toi, homme-loup ! hurla Jess.

En un éclair, le guerrier se retourna. Avant que le garde n'ait pu porter le moindre coup, il lui fracassa la tête à l'aide de sa hache. Lâchant son arme restée fichée dans le crâne de son adversaire, il se jeta aussitôt sur l'autre gardien. Surpris dans son sommeil, celui-ci resta paralysé par la soudaineté de l'attaque. Le barbare l'empoigna brutalement pour le relever sur ses pieds et lui donna un violent coup de tête. Dans un craquement plutôt sonore, le nez du gardien se brisa sous l'impact, puis l'homme tomba sur le sol, inanimé.

Au même moment, d'autres personnes firent irruption dans la pièce. Jess était estomaquée devant leur allure. Il y avait d'abord un jeune forestier barbu armé jusqu'aux dents, puis une jeune femme aux oreilles pointues, mais d'une grande beauté, elle-même suivie par un étrange citadin en haillons qui titubait à chaque pas. Pour couronner le tout, un robuste et bedonnant ecclésiastique pénétra à son tour dans le donjon. L'homme-loup le regarda et, tout en pointant le garde assommé qui gisait au sol, s'adressa brutalement à lui.

— Voilà votre prisonnier. Mais sachez qu’il sera le seul que je laisserai vivant aujourd’hui. Alors, faites-en bon usage.

Salomé s’approcha des barreaux en regardant les miséreux prisonniers avec un air de compassion.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes ici pour vous libérer, dit-elle le plus doucement possible. Quelqu’un d’entre vous saurait-il où se trouve la princesse ?

En souriant, Jess se leva et fit un signe affirmatif. Le miracle qu’elle attendait venait de survenir.

Au cœur du donjon, les pourparlers, qui allaient bon train, se faisaient de plus en plus ardues, du fait que les quatre soldats de la garde impériale et leur capitaine hésitaient grandement à s’en remettre à leurs sauveteurs pour le reste de la mission, même si ces derniers avaient libéré tous les prisonniers et indiqué à ceux qui souhaitaient partir sur-le-champ, principalement des marchands, comment sortir de la forteresse. Ainsi, seuls la guerrière de Bavière, le nain et les soldats étaient restés, bien que leur état était des plus précaires, résultat des nombreux jours de privation.

Après avoir interrogé le geôlier, Kaross et ses amis purent être informés du nombre de sentinelles patrouillant les murailles, ainsi que de l’endroit exact où on retenait la princesse. Cette dernière était emprisonnée dans la tour principale à l’entrée du pont-levis, à même les appartements du mage, ce qui compliquait drôlement les choses. Tout au long de l’interrogatoire, Kaross eut à composer avec les nombreuses interférences du capitaine de la garde, désireux de prendre les choses en main. En fait, le seul moment où il n’y eut pas d’altercation fut lorsqu’ils partagèrent leurs armes. Les soldats de l’empereur étaient d’accord pour se saisir des lances et des épées des gardiens, tandis que Vik ne voyait aucune objection à céder sa lame au capitaine Saül. Pour sa part, Mac Cläd Heäm, qui voyait d’un mauvais œil l’attitude des soldats impériaux, refusa de leur donner la moindre petite arme, préférant remettre celles qu’il possédait à Jess et Norbert, et ne conserver pour lui-même que sa longue épée. Bien que ce partage eût favorisé un rapprochement entre les deux groupes, les contestations

se poursuivaient pour déterminer, entre autres, quel clan mènerait les opérations. Même l'elfe, malgré sa diplomatie, en vint à perdre patience devant ce verbiage inutile, principalement entre le prêtre et le capitaine.

— Nous n'avons plus de temps à perdre. Des gardes peuvent arriver d'un instant à l'autre. Et il y a la princesse, aussi, qui est là, tout près. Suivez-nous et arrêtez de faire objection à tout ce que ce Saint-Père vous dit ! s'écria-t-elle, exaspérée, en dévisageant le chef de la garde royale.

Ce dernier, bien que gagné par l'épuisement, trouva l'énergie nécessaire pour argumenter à nouveau, refusant de céder son autorité à l'ecclésiastique.

— Il est incroyable que l'empereur ait pu mettre ainsi la vie de la princesse et la survie du royaume entre les mains de purs inconnus, dit-il avec suspicion, avant de lever le ton et de froncer les sourcils pour ajouter : « Sauf votre respect, mon père, je ne veux même pas savoir quel est votre plan. En fait, qui êtes-vous pour exiger qu'un officier du saint empereur et ses hommes vous suivent sans rien dire ?

— Qui nous sommes ? s'indigna vivement Stuff en titubant jusque devant le capitaine pour se positionner face à lui, se moquant bien de la grimace de dégoût émise par ce dernier après avoir senti son haleine d'ivrogne. Qui nous sommes ?

Puis il se racla la gorge et se mit à gesticuler à la manière d'un héraut sur le point de présenter un prince à la cour ou un chevalier à la joute.

— Eh bien, bourse molle de la garde impériale, vous avez devant vous les plus grands héros du royaume. Nous sommes la terreur des bandits de grand chemin et les nouveaux gardiens du Saint-Empire ! Nous sommes ceux qui ont réussi là où vous avez échoué ! Enfin, nous sommes les amis du Tueur Rouge, vainqueur de Nachstensmere !

Le barbare, qui de l'entrée surveillait le couloir, se retourna en entendant prononcer son nom. Le sang avait séché sur son visage et seules ses cicatrices perçaient à travers son masque funèbre, ce qui lui donnait une allure redoutable. Il jeta un rapide coup d'œil vers Stuff, pour ensuite fixer Saül d'un regard de feu, et fort menaçant. Du coup, le capitaine afficha un air malaisé et perdit toute envie d'argumenter. Il recula d'un pas en se rapprochant de Kaross, puis dit :

—Très bien... euh... à bien y penser, mon très Saint-Père,
exposez-moi tout de même votre plan.

Chapitre XIV

La bataille de la forteresse de Baël

Les plus grands des héros de cet âge étaient là. Une poignée contre un millier ; des femmes et des hommes contre mages et démons, au cœur même des ruines de cette forteresse maudite.

-Éginhard, Annales qui dicuntur Einhardi, 798-840

— Le donjon où se trouve le mage est de biais, de l'autre côté de la cour. Pour le rejoindre, nous devons passer devant l'entrée du grand hall qui maintenant, sert de caserne aux gardes, résonna dans la pièce la voix de Kaross, sur qui l'attention de tous était portée. Nous allons donc nous séparer en quatre groupes. Le premier, composé de Vik et Saloméa, restera à l'entrée de la tour. Avec leurs arcs, ils couvriront l'avance des autres en mettant les sentinelles hors d'état de nuire. Le second groupe, composé de Mac Cläd Heäm, Norbert et des quatre soldats de la garde, ira attaquer la caserne de soldats qui se trouve contre le mur d'enceinte. Ce sera une bonne tactique pour attirer là-bas l'ensemble des séides de Baël. Ils sont très nombreux, mais ce ne sont que des mercenaires achetés par l'or du mage noir ; leur envie de se battre en sera d'autant réduite. Pendant ce temps, les deux autres groupes emprunteront des chemins différents pour se faufiler jusqu'au donjon du mage et secourir la princesse. Jess et Saül longeront donc un côté de la muraille, tandis que Stuff et moi prendrons l'autre.

Tous restèrent silencieux, réfléchissant à la difficulté de leurs tâches respectives. Seul le citoyen semblait enthousiaste à l'idée de ce qui allait suivre. Si le prêtre voulait garder ce dernier près de lui, c'était en raison de son état d'ébriété avancée et de sa nonchalance, qu'il considérait comme un véritable manque de fiabilité. Il espérait que tout se passerait bien et que les deux premiers groupes, une fois leur travail accompli, seraient en mesure de les rejoindre avant qu'ils

aient à confronter le mage. Le duel avec ce dernier ne serait assurément pas une sinécure. Contre un tel adversaire, ils auraient besoin des pouvoirs surnaturels de l'elfe et de l'épée du guerrier scot. Les dernières mises au point venant d'être faites, Kaross sortit du cachot, les autres à sa suite. En silence, tous montèrent l'escalier pour gagner l'extérieur. Le soleil, qui avait presque complètement disparu, ne laissait plus voir que de faibles rayons rougeoyants. La cour était plongée dans la pénombre et semblait avoir été désertée, à la grande satisfaction du prêtre ; peut-être pourraient-ils poursuivre leur mission sans avoir à verser de sang. Vik et l'elfe s'avancèrent pour prendre position dans l'ouverture du donjon.

— Personne entre nous et la tour ! s'écria le prêtre avec entrain. Mon plan fonctionne à merveille !

Il poussa le voleur devant lui et les deux empruntèrent l'escalier extérieur qui s'élevait jusque sur la muraille. Mais après seulement quelques pas, une voix résonna fortement :

— Halte ! Qui va là ?

Kaross s'immobilisa, pendant que Vik et Salomée retraits dans la tour. Stuff, mené par son instinct de voleur, se propulsa en toute hâte vers l'avant, comme s'il s'échappait des hommes du prévôt. Montant les escaliers quatre à quatre, il se rendit tout en haut en quelques enjambées, pour ensuite se cacher derrière le muret de pierre qui servait de rambarde.

Au même moment, un garde armé d'une arbalète venant de sortir de la tour d'en face tenait le prêtre en joue de façon menaçante. Après avoir redescendu l'escalier en feignant l'étonnement, ce dernier lança :

— Voyons, mon brave, quelle est cette méprise ? Vous ne tirez pas sur un invité de votre maître. L'ecclésiastique espérait que son bluff empêche le garde de sonner l'alerte, le temps qu'un de ses compagnons se charge de le mettre hors d'état de nuire. Comme si Vik avait lu dans ses pensées, il s'élança dans la cour en bandant son arc. Le soldat réagit aussitôt et tira sur le prêtre, qui s'effondra en répétant un cri après qu'un trait d'arbalète lui eut traversé la cuisse.

— À la garde ! À la...

Les cris de l'arbalétrier furent interrompus par la flèche du forstrier qui l'atteignit en pleine poitrine. Grognant, l'homme vacilla,

puis s'accrocha à une corde qui pendait de la muraille. Tout en tombant, il la tira violemment, et la cloche, tout au bout, se mit à sonner bruyamment, non sans sonner l'alerte.

Dès lors, des sentinelles apparurent un peu partout sur la muraille. Au même moment, la porte de la caserne s'ouvrit et un homme armé apparut. Il fut aussitôt atteint d'une flèche en plein cœur, le forestier venant encore de tirer avec une incroyable précision. Il savait que chaque coup comptait, d'autant plus que leur situation semblait maintenant des plus désespérées. Malgré la vitesse de ses tirs, la cour se remplissait rapidement de soldats. Sans hésiter, les hommes de la garde impériale, avec Jess et Norbert en tête, allèrent à leur rencontre. Voyant que l'accès de la tour du mage était coupé, les deux oublièrent le plan de l'ecclésiastique et essayèrent d'éviter la catastrophe par la confrontation directe. Or, ce faisant, ils devenaient du même coup des cibles faciles pour les archers et arbalétriers perchés sur le haut des murs.

Pendant ce temps, l'elfe avait abandonné son arc pour se rendre en toute hâte près du prêtre qui tentait de les rejoindre en rampant. Elle s'agrippa à sa soutane en tirant de toutes ses forces pour le ramener à l'abri le plus rapidement possible. Prêt à défaillir, le pauvre Kaross poussait malgré tout à l'aide de sa jambe valide en grimaçant de douleur. Voyant bien que son plan avait mal tourné et apercevant les traits tomber autour de ses compagnons, Salomée se dit qu'il ne pouvait vraiment rien arriver de pire. C'est là qu'elle remarqua qu'un archer, positionné sur la muraille juste en face, venait de la prendre en joue. Impuissante, empêtrée sous le bras de l'ecclésiastique, elle le vit relâcher la corde d'un petit mouvement du doigt. Du coup, la flèche vola dans sa direction à une vitesse vertigineuse. La magicienne n'eut même pas le temps d'avoir peur, persuadée que cette fois, c'était la fin. Mais voilà qu'en une fraction de seconde, une masse sombre s'interposa entre elle et l'archer. En entendant le bruit sourd de l'impact, elle se rendit compte que Mac Clād Heām venait de se jeter devant elle pour prendre en pleine poitrine le trait qui lui était destiné.

— Par la forge de Vulcain.

Le juron du nain s'éleva au-dessus la mêlée, alors qu'il venait d'abattre un autre adversaire de sa hache. En évitant les lances et les lames, il se rapprocha de sa compagne de cachot. Malgré la facilité avec laquelle il avait abattu ses premiers adversaires, le déroulement des événements était loin d'être réjouissant. Ses alliés et lui étaient maintenant engagés dans un mortel corps à corps, à sept contre vingt, chiffres qui allaient sans cesse à leur désavantage, puisque de nouveaux soldats sortaient chaque seconde de la caserne d'en face. Du coin de l'œil, Norbert vit la guerrière de Bavière qui combattait vaillamment contre deux piquiers. Il était réconforté à l'idée de mourir arme à la main, en si bonne compagnie. C'était mieux que de pourrir dans un cachot noir et humide. En fait, c'était la meilleure conclusion qu'il pouvait espérer en ce moment.

Stupéfait, Vik venait de voir le Tueur Rouge tomber à genoux, visiblement touché à mort, dans un ultime sacrifice pour sauver Salomée. Le forestier abaissa son arc, profondément troublé. Le combat venait à peine de débiter que déjà, ils perdaient leur meilleur guerrier. Sans lui, comment s'en sortiraient-ils ? Puis, il aperçut au loin l'archer qui venait de tirer sur Mac Clăd Heăm. Il encocha donc une autre flèche pour finir le travail. Avec la rage au cœur, il abattit l'ennemi d'un trait. Après quoi, sa colère se transforma en profond désespoir. Le tout avait tourné au désastre.

— Mon guerrier ! s'écria l'elfe en se retenant pour ne pas fondre en larmes.

Habituellement toujours en parfait contrôle d'elle-même, la jeune femme était sur le point de perdre toute contenance. Devant l'étendue du drame, Kaross en oublia momentanément la douleur causée par sa blessure pour réconforter sa compagne. Il lui prit la main, sans toutefois savoir quoi dire ou quoi faire. Lorsque Salomée s'étira pour toucher du bout des doigts le barbare affalé sur le sol, elle ne put que s'étonner de l'entendre émettre un grognement rageur. Puis, le

Scot s'agenouilla et se remit debout en s'aidant de son épée, de façon à faire face à ses deux comparses, qui le regardaient bouche bée. C'est là qu'ils remarquèrent que la flèche avait été en partie arrêtée par l'une des plaques d'acier de sa cuirasse, ce qui lui avait assurément sauvé la vie. Néanmoins, du sang s'échappait en abondance de la blessure et la douleur se lisait à même le visage du guerrier, qui tout en affichant une grimace, jeta un regard du côté de la mêlée. Ses yeux brillaient comme des braises ardentes, trahissant sa rage meurtrière.

— Allez vous mettre à couvert ! hurla-t-il avant de lever son épée pour se diriger en titubant vers la porte de la caserne d'où les soldats continuaient de sortir.

Chapitre XV

Jess faiblissait de seconde en seconde. Bien qu'elle venât d'abattre son vis-à-vis, deux autres l'avaient déjà remplacé. Les durs traitements subis au cours des derniers jours commençant à produire leur effet, elle n'avait plus d'énergie. Déjà, des fers de lance l'avaient écorchée à plusieurs reprises. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne s'effondre ou se fasse embrocher. Saül, qui combattait tout près, ne semblait guère mieux. Une large blessure lui lézardait l'épaule, ce qui le poussa à porter des coups hésitants. L'un de ses hommes avait déjà mordu la poussière, tandis qu'il ne pouvait voir les autres. Peut-être étaient-ils morts aussi ? Norbert était le seul à se battre sans défaillir. Il frappait avec enthousiasme et lâchait un juron chaque fois qu'il atteignait un adversaire. Mais sa présence, aussi imposante fût-elle, était loin de suffire pour contrer cette marée d'attaquants. Il évita habilement un coup de lance, pour ensuite frapper vers l'avant et toucher son assaillant au cœur avec le bout de sa lame. Sa victime n'était pas encore tombée qu'un autre s'attaqua à lui. La horde de soldats en était presque à se bousculer pour savoir qui du lot lui porterait le coup mortel. Il ne restait plus beaucoup de temps avant que ses acolytes et lui ne croulent sous le nombre.

De son côté, Stuff était resté immobile, bien caché contre le mur. Puis, lorsque la clameur des combats se mit à s'élever en crescendo, il se montra curieux de savoir ce qui se passa. Avec la sentinelle qui avait détecté la présence de son groupe, il se doutait bien que les choses avaient dégénéré. Mais que pouvait-il faire ? Il n'était pas un guerrier, lui. De toute façon, accepter cette mission n'était pas son idée. Ne l'avait-on pas forcé à y prendre part ? Disons... presque forcé. Il prit une gorgée du divin liquide contenu dans sa gourde et se dit, avec un soupir, qu'il ne pouvait tout de même pas laisser ses amis dans le pétrin. Il se releva donc, puis, voyant les siens entourés d'une multitude d'assaillants, il ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Pas très réussi, le plan du très Saint-Père, à ce que je peux voir !

Furtivement, à demi penché, il parcourut le passage surplombant la muraille avant de trébucher sur un corps transpercé d'une flèche.

—Voilà du beau travail, Vik ! Je reconnais ici la main d'un maître.

Il se déplaça jusqu'à la tour du fond, traversa celle-ci, déboucha sur le pourtour qui passait au-dessus de la caserne, et s'arrêta brusquement. Un archer se tenait là, à une dizaine de mètres devant lui, prêt à tirer. L'homme prenait tout son temps pour mieux viser au cœur de la mêlée. En sortant un couteau de sa ceinture, le voleur s'avança à pas feutrés. Cette qualité de bouger sans faire de bruit constituait un autre des nombreux talents qui lui permettaient d'exceller dans le lucratif métier qu'il exerçait. Rendu à quelques pas du soldat, il cria :

—Hé, petit merdillon !

L'archer sursauta et décocha sa flèche vers le ciel, tandis que le citadin lança son couteau dans sa direction. Atteint à l'épaule, le soldat plia les jambes. Après quoi, Stuff se jeta sur lui pour récupérer son arme. Ceci fait, il poussa l'ennemi dans le vide avant de le voir tomber sur le toit de la caserne en hurlant et en roulant sur la pente abrupte, pour finir sa chute en écrasant un collègue qui, un peu plus bas, venait de sortir du bâtiment.

Satisfait, Stuff sortit sa gourde, la porta une nouvelle fois à sa bouche, et évalua la situation de son équipe. Il fut surpris de constater que les gardes noirs de Baël, malgré leur nombre, semblaient vouloir faire volte-face. Il remarqua ensuite une énorme lame meurtrière, qui faisait mouche chaque fois qu'elle s'attaquait aux rangs ennemis. Le voleur comprit aussitôt ce qui avait occasionné ce revirement de situation. Le Tueur Rouge venait de se mettre à l'œuvre. Il le reconnut distinctement au cœur de la mêlée. Une dizaine de corps s'étaient amoncelés autour de lui et le compte grossissait à chaque coup d'épée. Une véritable armée de démons à lui seul, ce Mac Cläd Heäm ! Cela rappelait à Stuff les combats de gladiateurs qu'il avait vus, tout jeune, avant que l'évêque de Paris ne les abolisse. À l'époque, le citadin avait l'habitude de se glisser en douce dans la vieille arène romaine située hors des murs de la cité, pour profiter du spectacle sans avoir à payer. C'était un peu comme maintenant, bien que le combat qui se déroulait actuellement sous ses yeux était franchement meilleur que tout ce qu'il avait vu dans le passé. Il prit une autre gorgée et s'assit sur la rambarde, les pieds dans le vide, bien décidé à profiter de ce moment de divertissement.

Étant parvenue à arrêter l'hémorragie, Salomée jeta sur le sol le carreau sanguinolent qu'elle venait de retirer de la cuisse du prêtre, maintenant étendu à l'intérieur de la tour, bien à l'abri. Silencieux, l'air grave, il avait le visage du général vaincu venant d'envoyer ses troupes à l'abattoir. L'elfe aurait voulu lui dire une quelconque parole d'encouragement, mais rien ne sortait, tant elle était aussi désemparée que lui. Sortant sa tête à l'extérieur, elle aperçut d'abord Vik qui, arc à la main, tirait sans répit trait après trait. Tout en s'exécutant, il lui jeta un bref regard empreint de désarroi.

— Il ne me reste qu'une dizaine de flèches, l'informa-t-il. Après, tout est fini ; ils reprendront le contrôle de la cour.

Totalement impuissante face à la situation, Salomée resta silencieuse. Mais où était Stuff ? Probablement avait-il perdu la vie sur la muraille. Elle nota que le capitaine et la guerrière combattaient toujours devant la caserne, sauf qu'ils semblaient à bout de force. Mais à travers cette mêlée chaotique, c'était le guerrier scot qu'elle cherchait d'abord et avant tout. Au bout d'un moment, c'est avec soulagement qu'elle finit par l'apercevoir. Il frappait, tailladait, possédé par une fureur sans égale. À lui seul, il faisait reculer tous les soldats. Malheureusement, le sachant gravement blessé, l'elfe se doutait bien qu'il ne pourrait maintenir ce rythme infernal encore longtemps. Par dizaine, les soldats sortaient de la caserne en un flot ininterrompu. En s'appuyant sur son bâton de pèlerin, Kaross se releva, prêt à rejoindre la mêlée.

— Mais que faites-vous, mon père ? s'écria Salomée en essayant de le retenir.

— Je retourne au combat, ma chère, répondit-il d'un ton résigné.

— Attendez, mon père, l'arrêta la jeune femme en le repoussant doucement, je viens d'avoir une idée.

— Eh bien, elle a intérêt à être géniale, cette idée ! répliqua le prêtre en forçant un sourire.

Voyant l'elfe s'avancer de quelques pas, Vik la somma de rester à couvert. Mais déjà, elle ne l'entendait plus. L'esprit ailleurs et elle se mit encore une fois à prononcer des paroles dans une langue ar-

chaïque. Si elle s'exprimait d'abord en chuchotant, sa voix gagna en ampleur, jusqu'à devenir assourdissante. Kaross en vint même à reculer en portant les mains à ses oreilles. Les derniers mots de la magicienne grondèrent comme le tonnerre. Soudain, une énorme boule de feu apparut dans ses mains, boule qu'elle projeta aussitôt vers l'avant. Volant à une vitesse vertigineuse, la flamme atterrit sur le toit de la caserne, qui s'embrasa d'un seul coup. En quelques secondes, la bâtisse se transforma en véritable brasier. Les soldats du mage, désemparés par ce revirement de situation, sortaient de l'endroit en feu pour se diriger vers le pont-levis, en abandonnant leurs compagnons pris dans la bataille. La panique s'installa peu à peu, tandis que l'incendie progressait rapidement et que les flammes rejoignaient les étages supérieurs des tours.

— Bien joué, ma fille ! s'exclama le prêtre, visiblement soulagé.

Salomée s'adossa à la muraille, vidée de toute énergie. Malgré ce retour de fortune, elle demeurait rongée par l'inquiétude, elle qui au cœur du tumulte où s'entremêlaient combattants et fuyards, ne voyait plus le guerrier scot.

Pendant ce temps, sur la muraille, Stuff dut rapidement reculer tout en essayant d'éteindre les flammes qui consumaient le rebord de ses pantalons. L'explosion de la boule de feu avait brûlé une partie de ses vêtements.

— Quelle merde, morte couille ! Mes souliers sont presque en cendres. Et maintenant, avec cet incendie infernal, le spectacle est terminé !

Cela dit, il se dirigea vers la tour du mage noir en s'autorisant une autre gorgée de vin.

— À Bacchus !

La force du brasier décupla d'une façon telle, qu'une partie de la muraille sur laquelle il se tenait quelques secondes auparavant se crevassa, puis s'écroula à l'intérieur des flammes. Inquiet, le citoyen courut jusqu'à la tour, pour se rendre compte que l'entrée était condamnée par de larges pierres cimentées. Le chemin, devant comme derrière, avait été coupé. Loin d'être désemparé, il passa par-dessus le parapet et regarda tout autour en espérant trouver une autre issue. Tandis que les flammes prenaient toujours de l'ampleur, il remarqua que la seule entrée de la tour se situait vingt mètres plus bas dans la cour. En re-

vanche, à quelques mètres au-dessus, se trouvait un paravent en bois qui protégeait l'ouverture des intempéries. Sans plus réfléchir, Stuff comprit ce qu'il devait faire. Un saut jusque sur ce rebord constituait sa seule chance de salut. Ce serait difficile puisque cela représentait une chute d'une dizaine de mètres et qu'il lui faudrait se lancer le plus possible vers la droite pour être bien aligné. Il monta sur la balustrade et, légèrement étourdi par l'alcool, faillit tomber dans le vide.

— Bacchus de merde ! Je crois que je t'ai un peu trop prié.

L'incendie s'étant propagé rapidement, les flammes léchaient à présent le bord de ses vêtements. Il regarda le paravent tout en bas. Un saut vertigineux en perspective, mais qui couperait sa chute presque de moitié. En contrepartie, s'il manquait son objectif, ses os se briseraient inévitablement sur le sol de la cour. Le voleur prit une longue respiration, tout en sentant sur son visage le premier souffle de la brise du soir. Puis il se lança dans le vide en tournoyant sur lui-même. En une fraction de seconde, il aperçut l'auvent qui semblait hors d'atteinte. Or, en se redressant à l'aide d'un violent coup de reins, il bougea suffisamment pour atterrir avec l'aisance d'un chat sur la petite plateforme. Il se mit aussitôt à ricaner, aussi soulagé que satisfait face à l'exploit qu'il venait d'accomplir.

— Morte couille, Bacchus m'aurait fait pousser des ailes et je ne m'en serais pas mieux tiré !

Tout joyeux, il pensa au vol du trésor de l'évêque de Paris, où il avait dû réaliser un saut similaire pour atteindre les balcons du palais épiscopal à partir de la tour de l'église Saint-Étienne, juste à côté. Il faut dire qu'alors, la chose lui avait été moins difficile que ce soir-là, vu l'absence de flammes, de vin et du risque d'être transpercé par une flèche. Ce dernier détail l'amena à penser au père Kaross. Mal à l'aise de l'avoir laissé derrière, il espérait que le pauvre n'avait subi rien de grave. Où était ce bon père, maintenant ? se demanda-t-il en balayant vainement la cour du regard dans le but de l'apercevoir. La nuit était presque tombée et, à la lumière du brasier, seuls apparaissaient le nain, la guerrière, les hommes de la garde royale et, un peu plus loin, l'elfe et le forestier. Tous semblaient s'être arrêtés de guerroyer, faute de combattants. Dans le camp ennemi, c'était par dizaines que les soldats s'enfuyaient par l'ouverture du pont-levis. Mais rien de cette vision ne réjouissait le citoyen, qui ne trouvait aucune trace de Kaross et Mac

Cläd Heäm. Du coup, il s'offrit une autre gorgée de vin. Il fallait absolument qu'il prie Bacchus pour sauver ses amis.

Au son des craquements et des crépitements, les flammes envahissaient la grande pièce où le barbare se trouvait maintenant seul. Il restait là, sans bouger, à peine haletant, tenant devant lui sa longue lame tachée de sang de la pointe à la garde. La chaleur était telle, qu'il ne pouvait même plus sentir l'air frais de la nuit qui par la porte ouverte de la caserne, aurait normalement dû se rendre jusqu'à lui. Dans le chaos de la bataille, il avait rapidement compris que le point stratégique de tout le combat se situait dans l'antre de cette pièce. C'était le seul endroit qui n'était pas couvert par le tir précis et meurtrier du forestier. Voilà pourquoi il s'y était frayé un chemin à coups d'épée. Le feu, dont il pouvait se douter de la provenance, démontrait que l'elfe, avec son bon sens, en était arrivée à la même conclusion que lui. Aussi, avait-elle trouvé le moyen de lui faciliter la tâche. Elle avait jeté la confusion dans les rangs ennemis, alors que lui s'était installé dans l'embrasure enflammée de la porte. Ce faisant, il n'avait laissé que peu d'options aux soldats du mage : soit ils fuyaient, soit ils mouraient brûlés ou transpercés par sa lame.

À la vue des nombreux corps tombés autour d'eux, plusieurs avaient choisi le feu ou la fuite. Déjà, des poutres avaient cédé sous les flammes et une partie du plafond s'était effondrée en causant un terrible vacarme. Malgré tout, le guerrier n'avait pas bougé d'un pas. Il restait là, immobile, à regarder les flammes et les dizaines de corps fracassés qui jonchaient le sol enfumé, comme pour se nourrir d'encre plus de morts et de destruction. Il se sentait tout-puissant. De tout le combat, mis à part la flèche qui l'avait atteint au début, il n'avait pas été touché une seule fois par ses adversaires. Dans un fracas assourdissant, le mur du fond s'écroula, ce qui provoqua des éclats de braise et cendres rougeoyantes qui virevoltaient dans tous les sens. En dépit des brûlures et de la chaleur suffocante, le barbare, nullement indisposé, ne broncha pas, préférant contempler le spectacle qui s'offrait à sa vue. Il était Mac Cläd Heäm, le Tueur Rouge. Aussi puissant que Belatucadrör, il trônait parmi les flammes tel un dieu sauvage et destructeur.

Épuisée, Jess venait de s'agenouiller sur le sol. Elle avait beau se sentir mal, elle ne pouvait réfréner ce fort sentiment de soulagement qui emplissait son être tout entier. Ils venaient de réaliser l'impossible, l'ennemi était en déroute. La boule de feu de la magicienne et la charge brutale du Tueur Rouge avaient sans contredit provoqué ce revirement de situation inattendu.

— Ça va aller ? lui demanda le capitaine Saül.

Ce dernier, haletant, était revenu à ses côtés tout en retenant un de ses hommes, qui, blessé, semblait sur le point de s'effondrer. En face d'elle, inébranlable comme un roc, se tenait aussi Norbert. Même s'il avait cassé le manche de sa hache, il n'avait jamais abandonné et c'est à coups de poing qu'il avait assommé ses derniers assaillants. Tout ce temps, il était resté dans le sillage de la guerrière, réconfortée par sa présence au cœur de la mêlée autant qu'elle l'avait été dans l'humidité de la geôle. Bruyamment, Norbert célébrait leur victoire.

— Quelle bataille, les amis ! Quelle bataille ! Avant longtemps, des bardes et ménestrels chanteront des hymnes pour louer notre exploit...

— Regardez là-bas ! l'interrompit brusquement la voix inquiète de la guerrière de Bavière.

Elle pointa la tour près du pont-levis, où un petit groupe venait de sortir, torches à la main. Contrairement aux fuyards, ceux-là avançaient d'un pas assuré. À la lueur du brasier, Jess, Norbert et Saül percurent des figures encapuchonnées de noir qui entouraient une jeune femme à la longue chevelure blonde.

— La princesse ! s'écria le capitaine en déposant le blessé sur le sol pour s'élancer aussitôt vers le groupe.

Il fit quelques pas, et s'arrêta sec. Un autre personnage venait d'apparaître au pied de la tour : un géant mince au crâne chauve et à la barbichette, lui aussi tout de noir vêtu.

— Olivier De Rhedae, souffla Jess en réprimant un frisson.

De son perchoir au-dessus de la porte, Stuff avait lui aussi aperçu les nouveaux venus. D'abord les clercs, suivis d'une femme dont il eut peu de peine à deviner l'identité, ne serait-ce que par la qualité de sa robe. La fille de l'empereur ! Quelle chance ! Il n'était qu'à quelques mètres du but de cette impossible quête. Jusque-là, il avait réussi à éviter le combat, mais à la vue de la princesse, il songea à Kaross et au reste de ses amis en se demandant quel sort leur avait été réservé. Dès lors, un étrange malaise monta en lui. En fait, pour la première fois de sa nonchalante existence, il éprouvait un sentiment de honte. Du coup, ses joues se mirent à rougir presque autant que les flammes du brasier. Bien sûr, sa manie d'éviter tout danger ne résultait jamais de la peur, mais bien d'un surplus d'égoïsme, lui qui considérait sa vie trop précieuse afin de la risquer pour autrui. Son courage et sa hardiesse ne faisaient surface que devant des bourses garnies d'or ou des sacs de pierres brillantes. À présent, le temps était venu de changer tout cela. Il sortit deux couteaux de sa ceinture, fin prêt pour l'action.

Soudain, il vit un autre personnage faire son apparition sous le parapet. Avec la description que leur avait faite la guerrière de Bavière, il reconnut aussitôt le dangereux magicien. Du coup, il hésita. Pas très commode d'engager un combat singulier avec un type de ce genre. Après quelques secondes d'attente, il se rendit compte que le mage était déjà hors de portée. La colère le submergea. Il venait de rater la plus belle opportunité de la journée. Aussitôt, une autre forme apparut sous le parapet. Cette fois, le voleur n'hésita pas. Sans réfléchir, il se laissa tomber, arme à la main. Il atterrit quelques mètres plus bas, sur le dos d'une créature à la fourrure velue et malodorante. Ce n'était pas un homme, mais un monstre abominable. Sans se laisser surprendre par ce dénouement inattendu, il profita du mouvement de sa chute pour faire pénétrer ses deux lames dans la peau épaisse de la chose, qui s'écroula en poussant un grognement sourd. Stuff s'en dégagea en roulant adroitement sur le sol, pour ensuite se relever d'un seul bond. De la créature immobile au sol, s'échappait un flot de sang noir. Une attaque parfaite !

Alors qu'il observait sa victime, le citadin entendit des paroles étranges, semblables à celles qu'avait précédemment prononcées l'elfe. Quand le sol se mit à trembler au rythme des intonations, Stuff comprit que sa vie était en danger. Portant la main à son ceinturon, il en retira une autre lame, avant de se retourner vivement pour faire

face au magicien noir. Les mains levées, ce dernier semblait invoquer le ciel du haut de son imposante stature, en prononçant les mots requis pour commander un effroyable maléfice.

Au moment où le voleur s'apprêtait à lancer son couteau, un violent choc à l'épaule le propulsa dans les airs. À moitié assommé, il se retrouva au sol quelques mètres plus loin. Au seuil de l'inconscience, il entendit un gémissement lointain. Malgré son esprit engourdi, il parvint à apercevoir le mage qui, à genoux, hurlait de douleur, un couteau planté dans la cuisse. Il était donc parvenu à lancer son couteau ? Ainsi, il avait en partie réussi sa mission, puisque son geste avait interrompu le sortilège. Les suppôts du magicien noir s'affairaient nerveusement autour de ce dernier pour tenter de le relever. Incidemment, aucun ne semblait se soucier de l'auteur de cette attaque, qui en était à se demander s'il ne devrait pas récidiver. Retrouvant ses esprits, Stuff se demanda ce qui avait bien pu le frapper avec autant de force. Un grognement étrange et belliqueux répondit à son interrogation. En tournant la tête, il vit au-dessus de lui une énorme bête à l'allure simiesque et diabolique, à l'image de celle qu'il venait d'abattre. De même, il remarqua la redoutable massue que la chose tenait entre ses mains griffues. Tout étonné d'être encore en un seul morceau, il comprit que c'était avec cette arme qu'il venait d'être molesté. Puis il vit la chose grogner à nouveau et lever son gourdin au-dessus de sa tête, prête à lui asséner le coup de grâce. Il riva ses yeux sur ceux du monstre, pour n'y voir qu'une lueur animale, maligne et brutale. Cette bête voulait sa vie. S'il voulait survivre à cette confrontation, Stuff se devait de réagir prestement.

Vik observait la scène avec inquiétude, une flèche encochée dans son arc, prêt à tirer. Cette monstrueuse créature se préparait à frapper son compagnon pour une deuxième fois. Bien qu'il se dit que c'était le moment de lâcher la corde, il hésitait, en proie à une certaine appréhension ; la distance lui semblait au-delà de la limite de ce qu'il lui était possible de faire. L'ecclésiastique supervisait la scène en s'appuyant sur son long bâton.

— Ne rate pas cette chose, mon fils.

Tout à côté, l'elfe demeurait silencieuse, comprenant parfaitement le dilemme du forestier. À leur grand soulagement, tous virent Stuff éviter la charge du monstre en roulant sur lui-même. Après quoi, ils se rendirent compte que durant ce temps, le magicien blessé et ses acolytes avaient passé le pont-levis avec leur prisonnière. Alors, ils n'eurent d'yeux que pour leur compagnon qui essayait toujours d'éviter les coups de son adversaire. Anxieux, Kaross ne put s'empêcher de crier :

— Allez, Vik, tire ! N'attends plus ! Il ne tiendra pas longtemps devant cette abomination.

L'archer, la mort dans l'âme, hésitait encore lorsque l'elfe s'interposa.

— Attendez, forestier, je vais tenter quelque chose !

À ces mots, elle s'immobilisa et ferma les yeux en s'efforçant de faire le vide dans son esprit, mais l'image du Tueur Rouge partant à la bataille transpercé d'une flèche revenait constamment dans sa tête. Elle s'inquiétait pour lui, mais devait l'oublier, car la vie de Stuff dépendait maintenant d'elle. Anxieuse, elle commença à réciter la formule magique nécessaire pour lancer un sort, jusqu'à ce que son incantation meure subitement sur ses lèvres. Elle venait d'apercevoir le guerrier scot qui s'éloignait du brasier. Éclaboussé de sang des pieds à la tête, insensible aux brûlures des flammes qui l'entouraient, il ressemblait à un démon sortant des abîmes de l'enfer.

— Mac Clād Heām ! hurla Salomé en s'avançant vers lui.

Son cri trahissait toute son angoisse des dernières minutes. Du même coup, elle prit conscience de la grave erreur qu'elle venait de commettre, puisque son sort venait d'être rompu. Le désespoir la gagna tout entière. Ce moment d'inattention allait irrémédiablement coûter la vie à Stuff. Comprenant que la magicienne ne pouvait plus rien, l'archer se résolut à relever son arc, décidé à jouer le tout pour le tout. Comme il s'apprêtait à décocher son dernier trait, un petit groupe de personnes se plaça en travers de sa ligne de tir.

Norbert, Jess et le capitaine avaient d'abord été surpris par l'assaut audacieux du voleur, dont la rapidité de l'action les avait décon-

certés. Puis, voyant qu'il se trouvait en mauvaise posture, ils coururent dans sa direction pour lui prêter main-forte. Bien que ses enjambées la fissent souffrir et que son corps n'était que plaies et bosses, Jess tentait à chaque pas d'augmenter la cadence. Le citoyen aux vêtements de vagabond était venu jusqu'ici pour les sauver ; elle se devait donc de redoubler d'efforts.

— Par la forge de Vulcain, le petit teigneux est sur le point de se faire écraser par cette monstruosité ! souffla rageusement le nain entre ses dents.

Venant d'être atteint violemment à la tête par la massue, Stuff était retombé inerte sur le sol. En passant à côté du cadavre d'un des gardes du mage, Norbert ramassa une lance plantée dans le sol et, sans même arrêter sa course, la projeta de toutes ses forces en direction de la créature.

Cette fois-ci, le voleur avait son compte. Au fil de ses acrobaties, la douleur lancinante de son épaule avait fini par le ralentir et la massue de bois avait atteint partiellement sa cible. D'un coup brutal, il s'était fait cabosser le crâne et un voile noir était passé devant ses yeux. Il était là, sur le sol, à combattre cette semi-inconscience, aveugle et paralysé, n'entendant que l'affreux ricanement du monstre qui jubilait devant sa victoire certaine. Lorsque sa vision s'éclaircit quelque peu, il put voir la chose lever son arme pour y aller du coup de grâce. Mais la seconde d'après, une lance vint la transpercer de part en part. En grognant de douleur, elle vacilla et se détourna de lui. Grâce à ce répit, Stuff reprit lentement ses esprits ; assez, du moins, pour se rendre compte qu'il avait la moitié du visage ensanglanté.

« Je me suis fait salement amocher », se dit-il. Puis, il vit son adversaire entouré d'un trio qu'il reconnut... Ceux-là mêmes qu'il avait libérés plus tôt. Ils attaquèrent simultanément la bête blessée, qui elle, les repoussa avec à l'aide d'un violent coup de sa massue. Norbert, qui s'était armé d'une épée, tenta un coup au torse, mais la lame, probablement émoussée, entama à peine l'épais pelage velu de la chose.

— Par les boucliers de Mars ! ragea-t-il. Sa peau est aussi dure que les écailles d'un dragon.

C'était maintenant eux qui reculaient en hésitant devant les charges de l'ennemi. Le citadin, tout en suivant le combat, réussit enfin à se relever. Bien qu'encore étourdi, il comprit la gravité de la situation et fut à même de constater que leurs coups d'estoc ne portaient guère. Il prit donc le dernier de ses couteaux et d'un pas vacillant, se dirigea vers la créature, qui malgré sa grave blessure, avait à peine faibli. D'un bond précis, Stuff lui sauta dans le dos en s'arc-boutant à son cou, et y plongea sa lame jusqu'à la garde. Le monstre fit un pas en émettant un étrange gargouillis et s'affaissa sur le sol. Le citadin se releva avec difficulté et reprit son arme. Faisant fi de l'atroce souffrance que lui imposaient sa tête et son épaule, il regarda ses amis en leur adressant un sourire moqueur qui ne laissait rien paraître de ses malaises.

— Désolé d'avoir interrompu la danse, dit-il, mais la ronde semblait sur le point de vous laisser tomber d'épuisement.

À bout de souffle, Saül et Jess hochèrent la tête en se laissant tomber à genoux sur le sol, pendant que Norbert, bien droit sur ses jambes, se montra outré par les paroles du voleur. Le visage écarlate, il fit un pas vers son interlocuteur en le pointant de son épée.

— Sache, manant, qu'un nain ne se fatigue jamais. En plus, si mon bras n'avait pas été aussi vigoureux et précis, cette lance n'aurait jamais atteint sa cible et ta tête serait aussi plate qu'une pièce d'argent !

Faisant fi des paroles et des gestes menaçants de son nouvel allié, Stuff s'esclaffa, puis prit sa gourde pour la porter à ses lèvres.

— Cette petite bagarre m'a donné soif ! À Bacchus !

À ces mots, les yeux du nain s'arrondirent et un sourire apparut au milieu de sa grande barbe rousse. Presque instantanément, sa voix bourrue devint des plus joviales.

— Bacchus ! Par la forge de Vulcain, jeune citadin, tu me surprends d'une heureuse façon ! Tu es donc un coreligionnaire. Cela fait des semaines que je n'ai pas prié ! s'exclama-t-il en tendant la main jusqu'à ce que Stuff, un peu à contrecœur, lui remette sa gourde.

— À Bacchus ! s'écria à son tour Norbert en ingurgitant joyeusement le vin.

Si joyeusement, que de fines gouttelettes du liquide en vinrent à sortir de sa bouche pour éclabousser sa barbe.

— Ça fait du bien, mon jeune ami, merci ! Mais une bonne bière brassée aurait été encore meilleure.

— Un tonneau bien rempli n'aurait pas été de trop non plus, maître nain, répliqua Stuff sur un ton beaucoup plus gai que précédemment, visiblement revivifié par l'eau-de-vie.

Mais la conversation des deux hommes fut interrompue par l'arrivée du reste de leur bande.

— Ça va aller, les enfants ? s'enquit Kaross d'une voix inquiète.

Toujours appuyé sur son bâton, le prêtre adopta un air grave pour évaluer l'état de sa troupe. Le capitaine de la garde et la guerrière de Bavière n'étaient que légèrement blessés, mais au bord de l'épuisement. Stuff, le visage ensanglanté, se tenait l'épaule et semblait souffrir plus qu'il ne le laissait paraître. Le Tueur Rouge, bien qu'il ne montrât aucun signe d'affaiblissement, avait toujours une flèche dans la poitrine. Lui-même n'était guère mieux, puisqu'il n'avancait que sur une jambe. En fait, seuls l'elfe, le forestier et le nain s'en étaient sortis indemnes. La voix de Salomée brisa le silence qui s'était installé.

— Eh bien, mon père, que faisons-nous, maintenant ?

Chacun attendait avec une respectueuse impatience que le prêtre leur indique la marche à suivre. Celui-ci se recueillit quelques secondes en priant la Sainte Trinité pour réclamer pieusement leur protection et une conclusion heureuse de cette quête. Puis, sa voix s'éleva, forte et déterminée.

— Allez, les enfants ! Nous nous sommes assez reposés. Nous avons une princesse à sauver !



Chapitre XVI

La tour noire

Que les pierres du temple aillent jusqu'à toucher la voûte céleste,
que notre voix se fasse entendre tout au-delà,
par le sacrifice du sang, sur l'autel en son sommet,
par le sacrifice des os brisés des corps qui se fracassent à ses pieds,
par la vie, par la mort volée,
que l'envol des âmes perdues,
éveille la transe du dormeur,
celui qu'on ne doit pas nommer,
l'entité obscure,
que la tour noire,
soit l'aiguillon de son éveil,
que la tour noire soit son guide,
le symbole du nouvel âge,
fidèle à l'ancien,
Bael-zebub, Bael-zebub,
Réveille-toi.

-Écrit de Zabub le Nécromane, Le manuscrit des Philistins.

Après une courte incantation et une imposition des mains, la blessure s'était presque entièrement refermée et le sang avait cessé de couler. Le mage ressentait encore la douleur, mais ce n'était rien face à la colère qui l'enflammait. Il en voulait autant à ses ennemis qu'à lui-même. En fait, il se reprochait de ne pas être intervenu au début de la bataille, persuadé, à ce moment, que ses hommes pouvaient facilement régler le problème. Mais ceux-ci s'étaient finalement révélés inaptes. Du haut du donjon, il avait vu l'incendie et ses soldats battre en retraite pour s'enfuir hors de la forteresse. Or, à cette étape, il était déjà trop tard pour intervenir. Tous ses plans venaient d'être anéantis par ce seul petit groupe d'aventuriers et cela le rendait fou de rage.

Ayant terminé de panser sa blessure, il se releva et repoussa brutalement l'un des prêtres qui avaient tenté de l'aider. Il était Olivier de Rhedae, le mage le plus puissant d'entre tous. Pas question qu'il se laisse arrêter par une blessure à la jambe et la destruction de ses soldats. Rien ne l'empêcherait de compléter son grand œuvre. Les anciens dieux étaient toujours avec lui, plus particulièrement en cette nuit de pleine lune.

Il regarda la tour qui s'élevait dans les pâles lueurs de l'astre de nuit, et se convainquit que rien n'était perdu. L'autel des sacrifices, tout en haut, attendait encore le sang d'une dernière victime pour compléter le rituel. Le fait que son armée ait été décimée rendait sa mainmise sur l'empire quasi impossible, et ce, même s'il détenait la princesse, qui à présent, ne lui servait plus à rien. Dorénavant, seule l'ouverture de la porte menant aux royaumes infernaux comptait. Cela lui procurerait éventuellement une puissance absolue, sans limites, qui lui permettrait de dominer tous les royaumes. Il pourrait même contrôler le temps, la vie et la mort. Tout serait à sa portée, mais avant, il devait ouvrir les portes de la Géhenne.

À pas rapides, ses séides et lui se dirigèrent vers la tour. Invisible, le sommet vertigineux de celle-ci semblait se perdre à même la noirceur du ciel qui venait de se couvrir de nuages. Les sombres personnages quittèrent le chemin de la forteresse pour traverser le vieux cimetière. Tout au long de leur randonnée à travers ce champ de pierres blanches, les menaces de mort des prêtres noirs rallièrent un certain nombre de fuyards, faisant qu'à son arrivée au pied de la tour, le groupe s'était passablement agrandi. Soudain, comme alerté par un sixième sens, le sorcier se retourna et aperçut quelques individus qui

venaient de s'engager sur le pont-levis, et qui semblaient s'approcher d'eux. Un affreux rictus lui déforma le visage.

— Ah ! Ah ! Venez, oui venez donc ! J'ai des petites surprises en réserve pour vous.

Le mage retourna à l'intérieur du cimetière tout en ordonnant impérieusement à ses hommes de rentrer dans la tour. Il resta là, immobile, au milieu des pierres tombales, attendant que ses ennemis se rapprochent. Puis, lentement, il leva les bras vers le ciel, avant de hurler :

— Akt'h kroa'h khrass nakkra'h ahth'kass Bael-zebug ! Des ténèbres les plus noires, au-delà des fleuves de l'autre monde, seigneur des mouches, dieu crapaud, entendez ma prière ; enveloppés des brumes du soir, que leurs os se soudent à ma volonté ! Au-delà les millénaires, entendez mon commandement. Réveillez-vous et levez-vous, levez-vous, LEVEZ-VOUS !

À ces mots, le sol se mit à trembler et le ciel obscur se lézarda d'innombrables éclairs. Dans la pénombre illuminée par la foudre, la terre du cimetière se mit à remuer en de multiples endroits, puis libéra des formes répugnantes. Par dizaines, par centaines, même, des squelettes, certains en partie démembrés, sortaient de leur tombeau. Leurs os blanchis craquaient à chaque mouvement, et leur mâchoire émettait d'étranges claquements, comme s'ils essayaient de répondre à l'appel de leur nouveau maître. Plusieurs d'entre eux avaient des armes rouillées à la main, alors que certains portaient un casque de légionnaire romain ravagé par les siècles. D'autres, encore, portaient une cotte de mailles en lambeaux, une armure lamellée et même, une cuirasse de cuir grouillante de vermisseaux. Toutes ces abominations qui émergeaient des entrailles de la Terre se trouvaient dans un état de grande décrépitude. On aurait dit une armée venue directement de l'enfer. Maintenant sorties du sol, elles restaient immobiles, l'air d'attendre que quelqu'un donne un but à leur maléfique existence. Le mage noir pointa le groupe qui se tenait à l'autre bout de la plaine mortuaire et hurla furieusement :

— Allez, légion de la mort, tuez-les, tuez-les tous !

Obéissant aussitôt, les squelettes avancèrent vers leurs cibles. Ces morts-vivants étaient si nombreux, qu'il ne fallut que quelques secondes avant que la bande ne soit entièrement encerclée. Tous se

figèrent d'effroi. Ce ne fut que lorsqu'une créature se rapprocha de l'elfe pour ensuite lever son arme dans l'intention de l'embrocher que le barbare finit par réagir. Si à l'instar des autres il avait d'abord été pétrifié, ce n'était guère par la peur, mais bien par l'incertitude. Les manifestations surnaturelles étaient si étranges, pour lui, qu'elles le rendaient mal à l'aise. Maintenant qu'il voyait cette chose s'en prendre à sa compagne, il retrouva son instinct de guerrier. Aussi, d'un violent coup de sa longue épée, il fracassa le squelette en une centaine de morceaux d'os. Ce dernier assaut amorça le réveil général. Jess, Saül, Vik et Norbert attaquèrent les créatures les plus proches, mais leur horreur face à ces créatures d'outre-tombe se reflétait dans leurs coups, qui se faisaient hésitants. De plus, leurs ennemis étaient si nombreux, qu'ils les submergeaient carrément. Le prêtre, resté inactif jusque-là, s'avança en claudiquant.

— Retenez-les encore, les enfants, seulement quelques secondes !

Il se retourna en direction de la tour où le mage, après s'être désintéressé d'eux, venait de pénétrer. Il sortit une croix argentée de sous sa soutane en se demandant s'il aurait la force d'accomplir ce qu'il avait en tête. Malheureusement, il en doutait. Pourtant, n'avait-il pas la foi ? En fait, c'était tout ce qu'il lui fallait. Il se mit donc à prier à voix haute.

— Dieu tout-puissant et miséricordieux, prends connaissance de ma prière et accorde-moi la grâce de ta protection divine contre les forces du mal.

Aussitôt, la croix du prêtre donna l'impression de refléter les rayons de la lune qui perçaient sporadiquement à travers le ciel nuageux. Les squelettes touchés par cette étrange lumière furent instantanément transformés en poussière. Un long passage venait donc de se dégager jusqu'à la tour. Alors que Kaross s'y engagea, chaque créature qui osait s'approcher de la croix se voyait projetée vers l'arrière, comme si une force invisible la repoussait.

— Dépêchons-nous, les enfants ! lâcha-t-il. La voie ne sera pas libre très longtemps.

Le barbare garda le chemin ouvert à grands coups d'épée, brisant avec fracas les créatures qui tentaient de les empêcher d'avancer. Après une course effrénée de quelques secondes, le groupe arriva en-

fin à l'entrée de la tour. La structure avait un diamètre extraordinaire-ment imposant. Elle était faite d'énormes pierres de granit noir lézardées par le temps. Cette construction millénaire se tenait là, sombre et menaçante, sous la pâle lueur de la lune qui venait de réapparaître entièrement dans le ciel qui s'était éclairci.

Les intrus s'engouffrèrent un à un dans l'entrée, leur seule porte de salut pour échapper à leurs assaillants. Étourdi et chancelant, le prêtre releva sa croix dans le but de répéter sa prière. Alors qu'il était sur le point de s'exécuter, l'elfe s'approcha de lui et le tira par la manche.

— Mon père, venez avec moi, nous aurons besoin de vous tout en haut. De toute façon, vous êtes à bout de force.

— Ils sont trop nombreux, argua Kaross, ils nous suivront dans la tour et nous serons perdus.

Sa voix était faible. Il avait espéré pouvoir retenir les morts-vivants jusqu'au dernier moment, mais il s'en sentait incapable. La situation était sans issue. Tout à coup, une main se posa sur son épaule, puis il sentit qu'on le tirait fermement vers l'arrière. En se retournant, il aperçut Mac Cläd Heäm. En affichant l'un de ses rares et étranges sourires, celui-ci s'écria :

— Allez-vous-en, prêtre, allez-vous-en tous ! Sauvez la princesse ! Moi, je m'occupe de cette armée !

Ses interlocuteurs se retournèrent vers lui, non sans se douter de ses intentions. Il allait tenter l'impossible et peut-être même aller jusqu'à se sacrifier pour le bien de leur quête.

— Que Dieu te garde, mon fils, l'encouragea Kaross, le visage blême, en reculant lentement.

Tout en tentant de récupérer de ses douloureuses blessures, Stuff, qui jusque-là était resté silencieux, s'avança pour empoigner son ami par l'épaule.

— Renvoie-les tous en enfer, Tueur Rouge !

Le citadin essaya de sourire, mais le désespoir face au sort du guerrier lui avait enlevé tout entrain. Il alla soutenir l'ecclésiastique qui commençait à monter les escaliers, tandis que le reste du groupe regardait la scène avec un air malaisé. Lentement, les squelettes se rapprochaient de l'entrée. Mac Cläd Heäm fit un pas vers eux, puis s'arrêta pour lancer un dernier regard vers l'arrière en fixant Salomée.

Décontenancée, les yeux embués par les larmes, celle-ci tenta de parler. Elle aurait voulu convaincre le Scot de les suivre pour trouver une autre solution, mais le temps manquait et aucune autre option ne s'offrait à eux. Malgré ses pouvoirs magiques, elle était impuissante devant la suite des événements. Pendant quelques secondes, son regard resta soudé à celui du barbare. Bien que le sang bouillonnât dans ses veines et que la fièvre du combat commençait à le posséder, ce dernier se sentit vivement rassuré par ce contact visuel. Comme si le regard de l'elfe lui avait redonné des forces. Du coup, la douleur engendrée par sa blessure s'éclipsa.

— Va les rejoindre, dit-il, ils auront besoin de tes pouvoirs pour vaincre le sorcier.

Salomée voulut lui répondre, lui dire un mot d'espoir, d'adieu, mais en fut incapable. En proie à une vive émotion, rien ne pouvait sortir de sa bouche. Du coin de l'œil, le guerrier évalua la distance qui le séparait de ses adversaires. Ils étaient légion, et ce serait une merveilleuse bagarre, à un contre cent.

Un voile rougeoyant remplit la vision de Mac Cläd Heäm, qui se laissa gagner par cette folie guerrière si caractéristique des combattants de sa contrée. Malgré tout, tout au fond de son esprit possédé par la rage et l'envie de destruction, il gardait en tête l'image de l'elfe, comme si cela lui apportait chaleur et paix. Avec sa beauté magique, ses sourires enjôleurs et sa grâce quasi divine ; c'est elle qu'il verrait au tout dernier moment, au tout dernier soupir. Recentrant son attention sur cette armée d'abominations, il en vint à perdre la raison et son humanité, qui cédèrent le pas à un instinct bestial. Sans plus tarder, il se lança dans la mêlée en hurlant.

— Belatucadrör !

D'un seul coup d'épée, il élimina une demi-douzaine de créatures, faisant voler os, crânes et fémurs dans tous les sens. C'est avec une extrême sauvagerie qu'il confrontait à lui seul l'armée du mage noir.

Avec l'aide du citadin, Kaross avait commencé à gravir les escaliers. À un certain moment, il s'arrêta pour jeter un regard triste à

l'elfe, tout en lui faisant signe de les suivre. La jeune femme se fit d'abord hésitante, puis, après s'être essuyé les yeux, elle s'exécuta. Les bruits émis par le combat qui faisait rage en bas s'estompaient lentement, au fur et à mesure de leur ascension. Tous demeuraient silencieux, écrasés par la menace qui planait au-dessus de leurs têtes. Des torches allumées étaient fixées çà et là sur les murs, ce qui leur offrait un faible éclairage. Il leur était donc permis de voir les runes gravées à même la pierre noire, signe diabolique d'un autre âge, qui rendait l'endroit encore plus lugubre.

Leur cadence accélérée, jumelée aux centaines de marches, pour ne pas dire les milliers, entraîna l'essoufflement général. À croire que l'escalier menant au sommet de la tour n'avait pas de fin ! À trois reprises, le groupe croisa de larges embrasures de porte, pour ensuite se rendre compte qu'il n'y avait plus ni plancher ni plafond, qui visiblement, avaient disparu sous le poids des siècles pour céder leur place à un large puits de noirceur.

Plusieurs minutes passèrent avant que Kaross et sa bande n'atteignent leur but. C'est ainsi qu'ils purent voir que l'escalier aboutissait sur une grande porte de bois bardée de fers avec, au haut de l'embrasure, une énorme sculpture représentant Baël sous la forme d'un crapaud hideux au sourire malicieux. Tous s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Inquiets, ils se demandaient bien ce qu'ils trouveraient derrière cette porte. Prenant les devants, le capitaine Saül se positionna devant l'entrée, mais Stuff, qui supportait toujours le prêtre, s'élança vers l'avant pour lui ravir sa place. Dans un passé tout récent, il serait entré le dernier en longeant les murs pour essayer de fuir le combat, mais plus maintenant ; pas après avoir été témoin de l'assaut suicidaire du Tueur Rouge. Il voulait montrer à ses comparses qu'ils pouvaient compter sur lui. Et malgré son exploit à la tour du mage, il éprouvait encore de la gêne d'avoir laissé tomber les siens, en particulier l'ecclésiastique. Étonnés, tous le regardèrent, alors qu'il cherchait des yeux le regard de Kaross. Ce dernier hocha la tête, comme s'il venait de comprendre son geste. Ainsi, il pourrait se racheter ; il occupait à présent la première ligne de front. Après une demi-seconde de réjouissance, il se dit que finalement, il venait d'avoir la pire idée de sa vie. Le mage noir se tenait peut-être juste là, derrière, prêt à lui balancer une boule de feu en pleine gueule. Le corps crispé, il ferma les yeux à demi, et ouvrit la porte qui grinça bruyamment.

— À la grâce de Bacchus !

Il aperçut une grande pièce complètement vide, avec, tout au fond, une large échelle. Au centre, une demi-douzaine de soldats vêtus d'un blason noir s'étaient retournés simultanément vers lui en levant leurs armes. L'un d'eux, qui se trouvait à proximité, tenta de l'embrocher avec sa lance, mais d'un petit saut de côté, Stuff évita le pic d'acier. Ceci fait, il dégaina un de ses couteaux, qu'il lança d'un rapide mouvement de la main. Son adversaire fut atteint en plein abdomen. Non seulement la lame avait-elle transpercé son armure, mais également, sa peau et son cœur. «Ce n'est plus le temps de la simple intimidation», se dit le voleur en regardant s'effondrer sa victime. Saül et Norbert passèrent à sa hauteur dans le but d'attaquer les autres soldats. Ces derniers reculèrent en s'adossant au mur, déjà prêts à abandonner la bataille. Leur défaite à la forteresse avait définitivement eu un effet néfaste sur leur moral. À titre de combattant expérimenté, le capitaine remarqua aussitôt ce détail. Jetant un bref regard vers ses compagnons, il annonça :

— Nous avons la situation en main. Allez vous occuper du magicien.

Le voleur hésita, sachant que le combat était loin d'être gagné. Il allait encore faire à sa tête et rejoindre les deux autres lorsqu'une voix résonna derrière lui.

— Stuff ! Avec nous.

Il regarda au fond de la pièce et aperçut le prêtre qui montait difficilement l'échelle, les autres à sa suite. En le regardant directement dans les yeux, Kaross lui fit signe de le suivre, ce qu'il fit à contre-cœur ; il n'était pas question de laisser tomber ce vieux prêtre une nouvelle fois. Alors qu'il empoignait l'un des barreaux, il vit Norbert perdre son arme après avoir reçu un violent coup sur l'avant-bras. Du coup, le pauvre se retrouva à la merci de deux soldats ennemis. Tout en s'agrippant d'une main à l'échelle, Stuff prit une de ses lames et la projeta d'un geste vif. La seconde d'après, l'un des assaillants du nain reçut l'arme entre les deux omoplates et tomba à genoux, tandis que l'autre, inquiet par la chute de son acolyte, retraits vers le fond de la salle. Norbert en profita pour reprendre son épée à l'aide de sa main valide, puis laissa un sourire se dessiner au milieu de sa barbe de feu.

—Merci, fils de Bacchus ! s'écria-t-il avant de retourner au combat.

Stuff reprit sa montée en souhaitant que tout se termine pour le mieux.

Ce fut sous la lumière blafarde de la pleine lune et la brise glaciale de la nuit que le prêtre arriva au sommet. La hauteur était telle, que de leur perchoir, la forteresse en flammes, quelques lieues plus bas, semblait minuscule. De courts remparts crénelés semblables à ceux des châteaux forts servaient de rambarde. Par contre, la comparaison avec ce genre d'endroits s'arrêtait là. Car, outre la hauteur vertigineuse et anormale, il y avait la circonférence de la tour qui était pour le moins gigantesque. Au centre, ce qui ressemblait à un autel de granit noir était posé sur un piédestal. Autour se tenait une dizaine de séides de Baël. Le visage tatoué sous leur sombre capuchon, ils restaient immobiles tout en dévisageant les nouveaux venus d'un air menaçant. Du haut de son promontoire, le mage s'adressa au prêtre avec un sourire narquois.

—Enfin, nous voilà face à face, mon très Saint-Père. J'imagine que c'est vous qui êtes responsable de la destruction de ma belle forteresse. Eh bien, sachez que ce n'est pour moi qu'un petit désagrément sans conséquence.

Kaross n'osait plus bouger, destabilisé par la voix pleine d'assurance de leur ennemi. Que pouvait-il bien encore manigancer ? se demanda-t-il. La princesse était là, toujours retenue par deux prêtres noirs. Sur un geste du mage, elle fut soulevée, puis déposée brutalement sur la pierre plate de l'autel. Silencieuse, elle lança un long regard désespéré vers l'ecclésiastique, pendant qu'Olivier de Rhedae, avec de grands gestes théâtraux, sortait un long couteau de sa ceinture. Soudain, la lame courbée se mit à étinceler sous l'éclat de la lune.

—Je suis heureux de votre présence, laissa entendre le mage. Vous serez tous témoins du début de mon grand œuvre.

Venant de comprendre les intentions de son vis-à-vis, le prêtre était effaré. Cet être maudit s'appêtait à sacrifier la princesse à ses démons blasphématoires. Au même moment, il remarqua qu'un des dis-

ciples du mage s'approchait de lui, le poignard levé. Appuyé comme un estropié sur son long bâton, on devait évidemment le prendre pour une proie facile. Instinctivement, il mit tout son poids sur sa jambe valide et, d'un coup de poignet, fit virevolter son bâton jusque dans l'estomac de son agresseur. Le souffle coupé, ce dernier se pencha vers l'avant. Le prêtre en profita pour l'assommer d'un violent coup sur le sommet du crâne, avant de le voir tomber sur le sol. Au même moment, Kaross entendit des pas derrière lui. Il s'agissait de l'elfe, suivie de la guerrière de Bavière et du forestier. De la main, il leur fit signe de ne plus bouger. Il ne voulait pas que le magicien se sente menacé et précipite son geste.

Tandis qu'Olivier de Rhedae, les mains levées vers le ciel, prononçait des incantations, les autres prêtres noirs, couteau en main, se dirigeaient rapidement vers les intrus. Le langage utilisé par le mage n'était pas de l'elfique archaïque, mais un dialecte beaucoup plus ancien et étrange, remontant à un autre âge. Persuadé qu'il leur restait encore une chance, Kaross dit à ses acolytes :

— Il faut se rendre jusqu'à la princesse et la délivrer. Le mage ne peut rien faire pendant la durée de l'incantation. Après, tout sera perdu.

S'étant retourné pour donner ses directives, il en oublia pendant quelques secondes ses adversaires qui se trouvaient tout près. C'est alors qu'une lame lui frôla dangereusement la joue, ce qui ramena toute son attention sur l'état précaire de sa situation. Un des sorciers était déjà sur lui. Voulant éviter une deuxième charge, il recula d'un pas et sa jambe blessée se déroba sous son poids. Avec un gémissement de douleur, il tomba sur le sol, ce qui donna la chance à son adversaire de se positionner au-dessus de lui. Gagné par la souffrance et l'épuisement, le prêtre ne s'inquiétait même plus de son sort, ne souhaitant plus que ses alliés trouvent le moyen d'intervenir à temps pour sauver la princesse.

«Se rendre à la princesse... Plus facile à dire qu'à faire», se dit la guerrière en évitant un coup de couteau. Soudain, elle remarqua que la magicienne, passée inaperçue, essayait de parvenir à l'autel

sans être vue, en longeant discrètement les remparts. Comprenant ce qu'elle entendait faire, Jess y alla de grands gestes de défiance pour attirer vers elle les hommes du mage. Tout en esquivant une autre lame, elle se demandait combien de temps elle pourrait encore tenir devant les furieuses charges de ces prêtres qui se battaient comme de véritables assassins d'élite.

D'abord figé devant la complexité de la situation, Vik se décida finalement à prêter main-forte à sa consœur en sortant sa courte épée, bien qu'il ne fût pas le meilleur épéiste. Même qu'il était loin d'avoir le talent du capitaine de la garde, de la dame de Bavière et du Tueur Rouge. Mais pour le moment, il ne pouvait guère faire mieux. S'il lui était resté des flèches, il aurait pu abattre tous les soldats ennemis en se mettant simplement en retrait. Mais il n'en restait qu'une dans son carquois et c'était bien insuffisant. Un des hommes du mage qui venait de l'apercevoir se rua vers lui. Le forestier évita la lame à l'aide d'un petit pas de côté et frappa son adversaire d'un violent coup d'épée. Ce dernier, gravement blessé, croula sur le sol pendant que la guerrière venait de transpercer un ennemi à son tour. «Nous faisons une bonne équipe», se dit-il en lui-même. Or, sa joie fut de courte durée, car voilà que la tour se faisait maintenant frapper par la foudre. Les incantations du mage semblant gagner en puissance, auraient-ils le temps de sauver la princesse ?

En posant le pied sur le sommet, Stuff aperçut Vik qui se battait aux côtés de la guerrière de Bavière. Ils semblaient bien se débrouiller, mais de nombreux prêtres noirs se pressaient autour d'eux. Comme le voleur allait leur prêter main-forte, son attention fut attirée par le promontoire situé juste derrière les combattants. Il vit la princesse, qui, couchée sur un autel de pierre, était retenue par un des séides diaboliques, pendant que le magicien, visiblement en transe, hurlait des mots incompréhensibles qui se faisaient entendre au-delà de la clameur de la tempête qui venait de se lever. Le vent s'était mis à souffler en violentes bourrasques et le ciel, auparavant illuminé par la lune,

était à présent éclairé chaque seconde par la foudre. «Quelle étrange atmosphère», se dit le citadin en s'avançant furtivement vers le groupe de combattants. Puis, gagné subitement par l'inquiétude, il s'arrêta de marcher. Mais où donc était Kaross ?

En tournant la tête, il l'aperçut à plusieurs mètres derrière l'escalier. L'ecclésiastique était étendu au sol avec un adversaire par-dessus lui. L'homme le tenait par la gorge tout en levant son poignard, prêt à lui asséner le coup fatal. «Eh bien, il semblerait que c'est encore à moi de jouer les sauveurs», se dit gaiment Stuff en dégainant sa lame. Il la lança et, avec une vitesse quasi surnaturelle, l'arme alla se planter dans le dos de l'ennemi, qui s'affaissa à côté du prêtre. Un peu surpris, ce dernier se releva avec difficulté. Le coup était facile ; le citadin aurait pu le faire les yeux fermés, sans même s'inquiéter. N'était-il pas Stuff aux doigts rapides ? Du coin de l'œil, il vit une ombre se diriger vers lui. Lorsqu'il se retourna, il se retrouva face à face avec l'un des prêtres assassins impliqués dans le combat contre la guerrière et le forestier. Ce dernier l'avait sans doute pris pour une proie plus facile, mais Stuff, sûr de lui, le regarda avancer en riant.

— Alors, bourse molle, tu veux danser avec la mariée ?

Comme l'autre le chargeait avec son arme, le voleur fouilla dans sa ceinture pour en sortir une des siennes, mais eut la surprise de ne toucher que le vide. Non sans un certain malaise, il comprit que, quelques secondes auparavant, il avait lancé sa dernière lame. En y allant d'un long saut vers l'arrière, il évita la première attaque de son adversaire. C'était exactement comme il venait de dire ; il devrait danser et surtout, le faire de brillante façon pour espérer s'en sortir. Lorsque l'autre fonça encore sur lui, Stuff recula de nouveau ; cette fois, par contre, il fut frôlé par le bout du couteau de son adversaire. Très vite, une intense douleur se fit sentir. Avec étonnement, le citadin vit que son vêtement, au même titre que sa peau, avait été déchiré à la hauteur de l'abdomen. La coupure, sans être mortelle, était tout de même assez profonde pour un coup qui de prime abord, semblait inoffensif. Stuff porta donc toute son attention sur l'arme de son vis-à-vis. L'acier semblait briller d'une lueur dorée qui était tout, sauf naturelle. «Un couteau magique», constata le voleur avec un sentiment de convoitise qui fit vite de chasser son inquiétude. Il voulait cette arme. Son désir était le même qu'il éprouvait à la vue de somptueux

joyaux. Mais avant d'espérer pouvoir s'en emparer, il devait vaincre son propriétaire. Rapidité, adresse et art de la duperie, n'était-ce pas là ses plus grands talents ? Il recula jusqu'à s'adosser à la rambarde de la tour, puis se baissa pour parer un autre coup. Après quoi, il feignit de perdre l'équilibre et se laissa tomber sur le sol. L'autre se jeta aussitôt sur lui, espérant profiter de ce qu'il prenait pour une maladresse. Stuff glissa ensuite sur le côté et poussa ses jambes contre celles de son agresseur en les croisant pour le faire trébucher. Du coup, le prêtre perdit l'équilibre. Emporté par son élan, il passa par-dessus la balustrade et chuta dans le vide. Faisant aussitôt fi du danger qui venait de le menacer, le voleur se releva en toute hâte pour tenter de voir à quel endroit tomberait l'arme magique. Puis, ramené à la réalité du moment par les éclairs et la foudre qui allaient en s'intensifiant, il se demanda comment il pourrait confronter le mage noir, maintenant qu'il n'avait plus d'arme. Soudain, le silence se fit.

Le vacarme causé par les incantations et la tempête avait cessé. En regardant vers la tour, Stuff vit les éclairs tomber silencieusement du ciel obscurci et finir leur course sur la lame que le personnage magique tenait encore bien levée. Il semblait prêt pour le sacrifice.

Malgré le silence qui venait de tomber, les oreilles de l'elfe cillaient encore. Les derniers mots sortis de la bouche du sorcier avaient été des plus assourdissants. Bien qu'elle n'eût rien compris des paroles incantatoires du terrible individu, n'étant pas férue de magie noire, elle était à même de constater la fureur des éléments qu'il avait déchaînée et de savoir qu'elle ne se trouvait pas en face d'un simple petit prestidigitateur de foire.

S'étant rendue au bas de l'escalier de l'autel sans être aperçue, Saloméa voulut lancer un sort pour empêcher le mage de terminer son rituel d'immolation. Or, la mort dans l'âme, elle se rendit compte qu'il ne lui restait plus aucune force. La fatigue, mais par-dessus tout la surcharge d'émotions engendrée par l'attaque suicide de Mac Clād Heām l'avait vidée de toute énergie. Voyant la foudre illuminer le sinistre mage, qui, armé de son poignard, empruntait la pose arrogante d'un général victorieux, elle comprit qu'il était trop tard pour agir. Elle pouvait plus qu'avoir une pensée pour sa miséricordieuse déité.

—Cernunnos, sauve-la, sauve-nous !

Tout son univers n'était plus que rouge écarlate, un peu comme s'il regardait le monde qui l'entourait à travers des vitraux sanguinolents. Il avait l'impression de vivre dans l'irréalité. Peut-être était-il déjà mort, et que ces créatures sur lesquelles il frappait encore et encore étaient des démons venus le tourmenter au plus profond de l'enfer ? À chaque coup d'épée qu'il donnait, les choses qui lui faisaient face éclataient en centaines de morceaux, avant d'être aussitôt remplacées par d'autres. Était-ce son éternel supplice ? Démembrer des êtres déjà morts sous des ombres rougeoyantes jusqu'à la fin des temps ? Peut-être s'était-il perdu sur le sentier du territoire de l'au-delà ?

Tout à coup, il fut surpris par une étrange brûlure au ventre. Une épée rouillée était entrée en lui, pour ensuite en ressortir. La douleur s'intensifia pendant quelques secondes, puis finit par s'engourdir, comme le reste des blessures dont souffrait déjà son corps. Mac Clād Heām passa son arme à travers son agresseur en se disant que s'il pouvait sentir les coups de l'ennemi, c'est qu'il n'était pas encore rendu dans le royaume des morts. Pourtant ses jambes lui semblaient terriblement lourdes, comme s'il était botté de plomb. Aussi, chaque coup qu'il donnait lui paraissait ardu et lent, comme s'il était ganté de marbre. Le guerrier n'était peut-être pas encore un cadavre, mais comprenait qu'il en en voie d'en devenir rapidement un.

Il porta un autre coup en faisant éclater quelques crânes, et pensa soudainement à ses compagnons. Leur avait-il permis de gagner assez de temps ? Il espérait que oui. Puis la tristesse l'envahit. Comme il aurait aimé partager sa dernière bataille avec eux. Il demanda au dieu de la destruction de les protéger dans leur périlleuse entreprise, puisque lui ne pouvait plus le faire. Sur ces sombres pensées, il fut frappé violemment à la tête. Lui qui jusque-là voyait rouge, voilà qu'un voile noir assombrit sa vue. Ses jambes devinrent flageolantes et, comme il ne contrôlait plus son corps, il s'écroula. Malgré son aveuglement, il y alla d'un autre coup et sentit qu'il avait encore une fois touché l'ennemi. Même accroupi au sol, il frappait, frappait, encore et encore, mais ne sentait plus rien.

Au bout d'un moment, une étrange paix envahit son être. Il eut conscience qu'un vent frais soufflait sur lui, ce qui n'était pas sans lui rappeler cette douce brise du soir qui se levait sur un des lacs ténébreux de sa lointaine contrée natale. La mort, c'était ça ? Il ne lui restait plus qu'à trouver le chemin menant au royaume de ses ancêtres. Le visage de l'elfe, l'éclat de ses mèches dorées et son sourire qui resplendissait comme le soleil furent les dernières images qui défilèrent dans son esprit avant qu'il ne sombre totalement dans la noirceur.

Le coup l'atteignit au flanc et il laissa l'éclair de douleur le traverser sans essayer d'y résister, s'empêchant même de jeter un œil à cette nouvelle estafilade. Le forestier lança son épée au pied de son agresseur, qui tentait encore de le frapper pendant que lui s'affairait à sortir son arc. Pendant ce temps, toute son attention était portée sur le grand sorcier qui, armé d'un long couteau, s'apprêtait à poignarder la princesse. Il tira la corde de son arc pour la coller contre sa joue, puis s'empara de sa dernière flèche. Du coin de l'œil, il vit Jess qui s'était mise entre lui et son dernier adversaire. Ayant compris son intention, elle essayait de lui faire gagner du temps. En un instant, Vik visa la main armée du mage, et décocha la flèche, qui fila dans l'air en laissant entendre un doux sifflement. Même si la trajectoire ne s'effectua qu'en une fraction de seconde, cela parut une éternité pour l'archer. Le trait atteignit sa cible en terminant sa course dans la main du magicien noir, traversée de part en part. Ce dernier lâcha son arme en hurlant, alors même que Jess abattait le dernier homme du camp ennemi. Le forestier jubilait ! Ils venaient de gagner cette terrible bataille.

Salomée était stupéfaite ; comme une action divine répondant à sa prière, une flèche venait de désarmer le sorcier, qui descendit de l'autel en tenant sa main ensanglantée. Son séide fit de même pour tenter de lui porter assistance, abandonnant du même coup la prisonnière. « Voilà ma chance », se dit l'elfe en s'élançant vers l'autel où la princesse, aussi stupéfaite que ses tortionnaires, s'était relevée sans trop savoir quoi faire. En seulement quelques rapides enjambées, Salomée atteignit le promontoire et posa la main sur l'épaule de la captive.

— Allez, princesse, suivez-moi ! Je suis ici pour vous aider.

D'abord confuse en raison de la rapidité avec laquelle les événements s'étaient succédé, la fille de l'empereur fit vite de se ressaisir quand elle aperçut l'elfe. Voulant profiter de l'inattention de ses deux gardiens, elle se leva et courut à la suite de sa nouvelle alliée, qui la tenait par le bras. Chemin faisant vers l'échelle, elles croisèrent Stuff et Kaross qui allaient en sens contraire, avec la ferme intention de mettre un terme définitif au combat.

Le mage regarda sa main blessée avec stupéfaction. Mais la rage qui montait en lui était si intense, qu'elle surpassait de loin sa douleur. Finalement, songea-t-il, le prêtre et ses comparses s'étaient avérés plus qu'une simple nuisance. Un profond sentiment de haine le gagna ; ces badauds avaient complètement ruiné ses plans. Comme il aurait aimé pouvoir les faire exploser en morceaux, les calciner avec une boule de feu ou faire apparaître une armée de simiotes pour les tailler en pièces ! Malheureusement, il était trop épuisé pour jeter de tels sorts. Son incantation précédente l'avait trop affaibli. Il lui restait juste assez d'énergie pour tenter de s'échapper. Et comme ses ennemis s'approchaient lentement de lui en prenant moult précautions, il constata avec soulagement qu'il avait le temps de tenter une sortie. Se relevant de toute sa hauteur, il afficha un air mauvais et menaçant pour faire face à ses adversaires.

— Ne vous inquiétez pas, tout cela n'est qu'un léger inconvénient, je reviendrai pour terminer les choses comme il se doit.

Avec un sourire arrogant, il prononça une courte incantation. Avant même que quiconque n'ait pu réagir, il disparut. Son acolyte, maintenant livré à lui-même, enjamba la rambarde et se laissa tomber dans le vide. La surprise fut telle, que tous restèrent silencieux pendant de longues secondes. Enfin, l'elfe, qui s'était rapprochée, se rendit à l'endroit où se tenait le mage avant de disparaître.

— Un sort de téléportation, indiqua-t-elle pour expliquer ce qui venait de se produire.

Le groupe se rassembla autour d'elle : la princesse arriva, suivie de Norbert et du capitaine Saül qui, après avoir terminé le travail à l'étage du dessous, étaient venus rejoindre la bande.

—Télé quoi? s'enquit Stuff en se donnant volontairement un air niais pour tenter d'apaiser la tension.

—Téléportation, lança l'elfe d'un ton exaspéré avant qu'il ait pu en rajouter, sort de faible puissance amenant l'incantateur à se déplacer instantanément sur une courte ou moyenne distance. Soyez donc sur vos gardes; il est peut-être encore près de nous.

À ces mots, elle se retourna pour se diriger à grands pas vers l'échelle. Étonnés, tous la regardèrent sans rien dire.

—Mais ma fille, ne serait-il pas plus prudent de rester groupés? finit par dire le prêtre.

Salomée se retourna en lui jetant un regard réprobateur.

—Mac Cläd Heäm! souffla-t-elle d'une voix désespérée.

Chapitre XVII

En dernière apologie

— À Bacchus, morte couille !

-Écrit du philosophe historien Dungal de Bologne, phrase et juron
des personnages célèbres.

— Mac Cläd Heäm, répéta Stuff, avant de se lancer à son tour à la suite de l'elfe.

Le voleur avait mal partout et ses blessures le faisaient atrocement souffrir. Pourtant, il se laissa glisser sur l'échelle en une seconde, puis dévala les marches à la course, sans se soucier de chuter et de se rompre le cou à chaque pas. Malgré la rapidité de ses enjambées, la magicienne l'avait déjà distancé. Avec une anxiété grandissante, il se demanda si son ami barbare était encore en vie. Ce qui était certain, c'est qu'à lui seul, il était parvenu à éliminer l'armée de morts-vivants, puisqu'aucune de ces abominations ne s'étaient rendues jusqu'à eux. Un véritable exploit hors du commun. Survivre à un tel affrontement tiendrait du miracle.

— S'il te plaît, Bacchus, pour les tonneaux que j'ai partagés en ton nom avec lui, épargne sa vie.

Stuff se surprit lui-même devant cette prière improvisée, lui qui avait normalement l'habitude de faire preuve de nonchalance face à son destin et aux sorts des autres. Or, au cours des dernières heures, il avait demandé à son dieu plus de faveurs pour autrui qu'il ne l'avait fait de toute son existence pour lui-même. «Dès que cette aventure se terminera, je devrais le prier doublement», se dit-il gaiment à l'idée de cette perspective.

Après de longues minutes à descendre l'escalier, il aboutit enfin au rez-de-chaussée. Sans plus attendre, il se rua dans l'entrée de la tour en un seul bond. La scène qui s'offrit alors à lui le paralysa sur

place. Le cimetière était rempli d'os fracassés qui à certains endroits, s'empilaient sur près d'un mètre de hauteur. Il n'y avait plus aucun morts-vivants debout. Quelle terrible bataille ce dut être ! Stuff scruta les lieux dévastés, mais sans voir la moindre trace du Tueur Rouge. Après avoir fait quelques pas à l'extérieur, il l'aperçut finalement, couché sur le sol, la tête appuyée sur la paroi de la tour avec, entre ses doigts, la poignée de son arme. Salomée était penchée sur lui et déchirait des morceaux entiers de son chemisier pour en faire des bandages et éponger le sang qui coulait encore des nombreuses blessures du guerrier. Arrivé juste derrière le voleur, Vik observa à son tour le champ de bataille.

— Par notre seigneur Jésus-Christ ! s'écria-t-il d'un ton admiratif, je n'en crois pas mes yeux ! L'armée des morts est détruite ! Le Tueur Rouge est à lui seul une véritable légion de démons.

Puis, il aperçut son compagnon inconscient sur le sol. Son timbre de voix changea aussitôt, pour emprunter un ton empreint d'inquiétude lorsqu'il demanda ce que le voleur n'avait pas encore osé demander.

— Mais Salomée, est-il... ? Salomée ?

L'elfe ne répondait pas. Elle s'occupait de Mac Clād Heām comme si rien d'autre n'existait et, comme pour respecter son mutisme, tous restèrent silencieux, même à l'apparition du reste du groupe. Kaross s'avança et s'agenouilla à côté de la magicienne. Très vite, il remarqua que la peau autour des nombreuses blessures du guerrier était violacée. Les lames de ces créatures diaboliques étaient rouillées, empoisonnées par le temps et le mauvais sort. Devant ce triste spectacle, son inquiétude se transforma en une infinie tristesse. Salomée, qui semblait avoir constaté la même chose que lui, parla d'une voix à peine perceptible.

— Il respire encore, mais il s'en va lentement vers le panthéon de ses ancêtres.

Comme la délicatesse des soins prodigués par l'elfe pour le Scot reflétait sans contredit son affection et son attachement pour lui, l'ecclésiastique eut vite fait de se sentir de trop. Il se releva, puis fit face aux visages interrogateurs des autres, tous rongés d'inquiétude face au sort qui guettait le guerrier. Ne voulant pas que Salomée soit dérangée par leurs piailllements, Kaross leur fit signe de se taire. Il les mena à

l'écart, où il dut attendre quelques secondes pour trouver les mots appropriés.

— Mac Cläd Heäm a subi des blessures très graves. Il a été touché à plusieurs dizaines de reprises... et voyez-vous, les lames de ces êtres blasphématoires étaient empoisonnées. Il en est à son dernier souffle.

À ces mots, le prêtre se retourna, au bord des larmes. Dès le début, il s'était méfié du guerrier, qu'il voyait comme un mercenaire sans foi ni loi. Pourtant, Mac Cläd Heäm n'était rien de tel. En vérité, la force de cet homme était aussi impressionnante que sa volonté à vivre et mourir pour l'honneur. Il s'était sacrifié pour sauver la princesse, pour les sauver tous.

Kaross alla se recueillir seul, sous les regards affligés de ses amis. Même la princesse, toujours entourée du capitaine et de Norbert, affichait un air qui trahissait son découragement. Pleurant à chaudes larmes, Vik vint s'agenouiller près de son compagnon agonisant, pendant que Jess le suivait en posant une main sur son épaule pour tenter de le reconforter.

Pour sa part, le voleur s'était rendu au cœur du cimetière avec une courte épée à la main pour apaiser sa tristesse. Tel un enragé, il frappait sur les nombreux amas d'os, qui étaient ensuite projetés dans tous les sens. À chaque coup, il hurlait ses plus affreux jurons.

Soudain, une voix s'éleva dans la nuit. Une voix aussi mélodieuse que celle d'une nymphe, à la fois douce, grave, amère et dramatique. Elle appartenait à l'elfe, qui s'était mise à chanter un hymne funéraire. La mort venait de passer. Tous se rassemblèrent pour se recueillir près de leur compagnon tombé au combat, tandis que les mots résonnaient dans l'air comme une triste incantation.

Oh mon chevalier,
Oh mon frère,
Les hordes du chaos sont à nos portes,
Viles créatures, avides de destruction, de sang et de mort,
Je prie pour ta sauvegarde tout en récitant cet hymne, pour que
de ton départ,
Mon cœur quelque peu se reconforte.
Oh mon chevalier,

Oh mon frère,
Indomptable n'es-tu pas,
Pour affronter avec honneur ce mal qui déferle en légion,
Mais quel espoir de salut te reste-t-il devant ces orques, ces
géants et ces démons ?
Que de courage il te faudra.
Oh mon chevalier,
Oh mon frère,
Toujours tu te bats comme un lion,
Qu'à ta seule vue, en désordre ils retournent vers l'enfer,
Qu'au choc de la lance et de l'épée qu'ils mordent la poussière,
Et que de ta victoire les olifants sonnent à l'unisson.
Oh, mon chevalier,
Oh, mon frère,
Si les dieux n'entendent point mes supplications,
Et qu'en sanglante chevauchée tu confrontes ces monstres au
combat,
Sache que jusqu'au centre de la mêlée mon cœur sera avec toi,
Jusqu'à ce que la mort te prenne en sa possession.
Oh, mon chevalier,
Oh, mon frère,
Oh, mon amour,
Sache que tes exploits comme ton nom seront à jamais chantés,
Bien que ce ne soit pour moi d'aucun réconfort,
Ne connaissant plus que le chagrin, de la lumière du jour aux
ténèbres du soir,
Pleurant au pied de ton tombeau pour l'éternité.

À la dernière ligne chantée, des larmes apparurent dans les yeux de l'elfe. Elles coulaient goutte à goutte sur ses joues, pour finir leur course sur le visage du guerrier. Du coup, les blessures de ce dernier s'arrêtèrent de saigner, avant de se refermer quelque peu. Encore plus surprenant, un liquide visqueux sortait lentement de ses plaies. Ainsi donc, le poison quittait son corps. Du plus profond de son inconscient, au-delà même du fleuve de la mort, le Scot entendit le chant plaintif de sa compagne. Sur le sentier des ombres menant au panthéon de ses ancêtres, il se retourna en hésitant quelques secondes, soit une parcelle d'éternité, car à cet endroit, le temps ne comptait plus. Au bout

du chemin se tenait le repos éternel, le paradis des guerriers. Derrière le barbare, il y avait son corps souffrant, forcé de traîner toutes les blessures subies lors des nombreux combats auxquels il avait pris part. Mais il y avait aussi ses compagnons et surtout, Salomé. Salomé qui l'appelait, encore et encore. À ce moment, il prit conscience que son souhait le plus cher était de se retrouver à côté d'elle. Il devait revenir. Dès qu'il eut cette pensée, la douleur s'éveilla d'un coup dans tout son corps. Accueilli par la souffrance, il était de retour au royaume des vivants. Les larmes de l'elfe qui tombaient toujours sur son visage le vivifièrent quelque peu, sans pour autant atténuer son mal. Il ouvrit les yeux et aperçut Salomé, penchée sur lui le visage en larmes. Or, ses larmes cédèrent vite leur place au plus radieux des sourires lorsqu'elle le vit s'éveiller.

Du haut de la montagne, il pouvait voir, tout en bas, les dernières lueurs du brasier. Il était là depuis plusieurs minutes à méditer seul dans le noir, rongé par le désappointement et la rancœur. Maintenant, il devait tout recommencer. Il lui fallait trouver une nouvelle porte pour accéder au puits infernal et conjurer les noires entités qui y sommeillaient. Cette fois, l'exploit serait très difficile à réaliser, puisqu'il n'avait plus de forteresse, plus d'armée, et son emprise sur le royaume franc s'était effacée en même temps que le sauvetage de la princesse. Heureusement, il pouvait toujours se réfugier dans les différents temples qu'il possédait dans les territoires Avars, Maures et Slaves. De là, il pourrait refaire ses forces, reconstruire une armée et préparer l'expédition qui le mènerait au seuil de l'abîme des ténèbres. C'est ainsi qu'il pourrait terminer son grand œuvre, réveiller les démons assoupis et conquérir, grâce à leur aide, l'ensemble des royaumes.

Entretemps, le mage espérait de tout cœur pouvoir à nouveau confronter la bande de l'ecclésiastique. Repensant à ce jeune fanfaron au regard moqueur, au trait du forestier qui lui avait transpercé la main et à l'intervention de cette déesse elfique, il se jurait bien de leur faire payer leur hardiesse et leur insolence. Étaient-ils à ce point naïfs et aveugles pour croire qu'en ayant ainsi dérangé ses plans, ils s'en tireraient indemnes ? Parce qu'ils avaient osé s'en prendre à Olivier

de Rhedae, le plus puissant des sorciers, ils s'en repentiraient tous. Du coup, le mage fut envahi par une violente haine. Plus il se remémorait les derniers événements, plus cette haine brûlait intensément en lui. Une rage qui lui redonnait force et vie, et qui lui permettait de sentir la puissance surnaturelle regagner son être. Il fit une courte incantation et s'éleva lentement dans les airs. Après quoi, il vola vers le sud-ouest. Durant quelques secondes, sa figure spectrale apparut dans la rondeur de la lune, puis se fit avaler par les ténèbres de la nuit.

Le lendemain fut une journée de repos pour tous. Salomée resta au chevet de Mac Cläd Heäm, du lever au crépuscule. Malgré ses blessures, Stuff écoula toute la matinée à chercher le couteau magique tombé du haut de la tour. Soudain, un hurlement de joie fit comprendre à tous qu'il l'avait enfin trouvé. À croire qu'il venait de mettre la main sur le plus précieux des trésors. De tous, Kaross se montra le plus actif, passant tout son temps dans les ruines encore fumantes de la forteresse. Dans la seule tour encore intacte, il retrouva la chambre et la bibliothèque du mage de Rhedae. Il y ramassa une multitude de parchemins, de grimoires et de documents qui, espérait-il, l'informerait sur les projets du sorcier.

Ce n'est que le lendemain que le groupe se remit en route vers Aix-la-Chapelle en compagnie de la princesse qui les remerciait presque à chaque pas. Vik et le capitaine Saül marchaient en tête, suivis des blessés, tandis que Jess et les soldats de la garde impériale fermaient la marche. Mac Cläd Heäm, bien que très faible, avait refusé de faire le voyage assis sur le dos du cheval qu'on lui avait proposé, préférant marcher comme les autres. Sous regard inquiet de l'elfe qui le suivait comme son ombre, le pauvre avançait difficilement. Son état précaire en faisait un homme diminué, ce qui l'obligea à demander à Stuff de transporter son épée. Ce dernier, presque déjà rétabli, accepta la tâche avec son entrain habituel. L'épée en main, il se mit à frapper de manière gauche et maladroite toutes les branches d'arbre qu'il croissait, sous l'œil réprobateur du barbare. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le prêtre lui explique que pour les tribus du nord, porter l'épée d'un grand guerrier représentait le plus grand honneur pouvant être attribué à un étranger, de même que la première étape du rituel menant à

l'adoption d'un nouveau membre du clan. Stupéfait, Stuff adopta un comportement plus sérieux. Du moins, jusqu'à ce qu'il eut l'idée de se mettre à crier sans arrêt: «Le clan du loup! Le clan du loup!» au grand dam de ses compagnons. Malgré tout, le regard du Tueur Rouge s'était adouci et pour Stuff, c'était tout ce qui comptait. N'étaient-ils pas presque frères de clan, maintenant? Le retour se déroula donc sans événement notable, bien que la marche fût longue et laborieuse, vu les blessés qui ralentissaient le cortège.

Après une dizaine de jours, ils atteignirent enfin le chemin impérial. À peine arrivèrent-ils sur la route qu'ils croisèrent une patrouille, qui envoya aussitôt ses plus rapides cavaliers vers la capitale pour faire part de la bonne nouvelle. Les hérauts royaux ayant annoncé à tous le retour de la princesse, l'arrivée des sauveteurs à Aix-la-Chapelle fut fort remarquée. Une foule nombreuse les attendait aux portes de la ville, où ils furent accueillis par un groupe de conseillers mené par Despréflouris. Ce dernier les guida sur le chemin de garde à l'extérieur des murs, pour ensuite les faire entrer par la porte des rois, celle-là même que le Magnus imperator empruntait lors de ses parades victorieuses à la tête de son armée.

Faites d'or et de marbre, les arches de l'entrée affichaient des contours sur lesquelles étaient gravées des scènes représentant les conquêtes passées. Ce magnifique décor était de plus surplombé d'une superbe croix d'argent qui étincelait sous un soleil à son zénith. La porte d'or, comme on l'appelait, accueillait cette fois les héros du jour, portés en triomphe par la foule. L'empereur lui-même les attendait impatientement à l'entrée. Dès qu'il aperçut la princesse, il se lança vers elle pour la serrer dans ses bras. Cette démonstration d'affection plut aux badauds, qui applaudirent de plus belle.

Kaross, qui occupait désormais la tête du cortège, fut à la fois étonné et heureux de voir l'empereur en aussi bonne forme. À n'en point douter, son apparence avait changé radicalement depuis leur entrevue au palais. D'un homme vieilli et brisé, il était redevenu le grand souverain fort et solide qu'il avait toujours été auparavant. Celui-ci se tourna vers les soldats et les aventuriers, qui s'agenouillèrent sur le sol, sauf Mac Clăd Heăm qui resta debout, sans bouger. L'empereur alla vers le prêtre, lui prit la main, l'aida à se relever et lui dit:

—Merci à vous, mon très Saint-Père, le royaume vous doit beaucoup, et je vous dois encore beaucoup plus.

Un peu ému, l'ecclésiastique le salua d'un hochement de tête. Après quoi, le souverain partit aider Salomée et Vik à se relever pour les remercier à leur tour. Ensuite, il fit face au barbare et lui tendit la main, que le guerrier prit solennellement entre les siennes.

—Merci à toi, Tueur Rouge.

—Salut à toi, Karolus Magnus, grand vainqueur des Saxons et allié du clan du loup. Que mon aide soit vue comme le renouvellement de notre ancienne alliance.

—Qu'il en soit ainsi, grand guerrier.

Avec un léger sourire, l'empereur recula, amusé par la fierté et l'audace du Scot qui lui rappelait trop bien les siennes. Il salua les soldats de sa garde impériale qui, avec le capitaine Saül en tête, reprirent leur position coutumière autour de lui. Ce fut sous les cris délirants de la foule que le cortège se remit en route, à la suite du roi et de la princesse. Tous ensemble, ils se rendirent au palais.

Fier comme un paon, Norbert marchait en bombant le torse, savourant à souhait les cris contemplatifs des spectateurs. Sourire aux lèvres, Vik affichait la même fierté, tout en profitant joyeusement du moment. Pour sa part, Jess s'était rapprochée des soldats de la garde. Le fait d'être si près d'eux n'était pas sans lui rappeler, avec une certaine mélancolie, l'époque où elle occupait cette même fonction au royaume de Bavière. Seul Mac Cläd Heäm restait impassible, tandis que l'elfe, qui marchait à ses côtés, ne pouvait que grimacer devant ces débordements populaires qu'elle jugeait de très mauvais goût. Stuff, lui, voyait la scène bien différemment. Gagné par la même ferveur que la foule, il sautait dans tous les sens comme s'il était possédé par le démon et se plaisait à exécuter moult acrobaties et pitreries sous l'œil amusé des citoyens. Bien que peu habitués à ce genre de spectacle, ceux-ci répondaient en criant et en applaudissant chacun de ses gestes. Pour sa part, le prêtre s'était retiré un peu à l'écart. En même temps qu'il remerciait Dieu, il contemplait la fête avec la plus grande des satisfactions.

Pendant que tous s'engageaient sous la colonnade du palais, Mac Cläd Heäm s'arrêta en fixant ses frères d'armes avec un drôle de regard. Étonné, Kaross se retourna vers lui pour lui demander :

— Mais que se passe-t-il, mon fils ? Vous ne nous suivez pas à l'intérieur ?

— Non, prêtre, nos chemins se séparent ici.

À ces mots, les autres membres du groupe s'approchèrent pour l'entourer avec un air navré et déçu, eux qui auraient souhaité que leur alliance se prolonge dans le temps, voire pour toujours dans le cas de certains. Avec sa jovialité débordante, Vik se risqua à forcer un peu les choses en essayant de retenir son féroce compagnon.

— Allez, Tueur Rouge, tu vas au moins rester avec nous le temps des festivités. L'empereur nous attend dans la grande chambre, à sa propre table ! Nous allons partager le repas des grands. Il y aura de la volaille, du sanglier, du gibier rare et du vin à volonté. Tu ne peux refuser cela !

— Les palais, c'est n'est pas pour moi, répliqua le barbare en grimaçant quelque peu. Ce fut un honneur de combattre à tes côtés, archer, ajouta-t-il, petit sourire aux lèvres, tout en serrant vigoureusement la main de son interlocuteur. Ce fut un honneur de combattre avec vous tous, termina-t-il en élevant la voix et en adressant un regard à chacun de ses compagnons.

— Eh bien, bonne chance et que Dieu te bénisse, mon fils, se résigna Kaross en lui serrant la main à son tour.

— Que ton Dieu ait le bon sens de te garder en santé et dans l'abondance, répondit le barbare de manière solennelle.

Jess et Norbert s'avancèrent eux aussi pour le saluer chaleureusement, puis Stuff, visiblement de mauvaise humeur, se plaça devant lui et lui balança d'une voix outrée :

— Je n'en reviens pas, morte couille ! Après m'avoir laissé transporter ton glaive sur mille lieues, tu t'en vas comme ça, sans même avoir prié Bacchus avec moi ? En plus, tu craches sur la vinasse royale ? Que c'est triste ! C'est un vrai blasphème ! Où veux-tu aller, maintenant ?

— Je n'en ai que faire du vin royal. J'irai vider quelques barils de bonne bière à la même auberge que la dernière fois et ensuite, je partirai peut-être pour le front Est. Le mercenariat est bien payé par là. À moins que je ne retourne encore dans les marches espagnoles. Plus tôt, j'ai entendu dire par un des soldats que les combats de gladiateurs

étaient redevenus très populaires dans les amphithéâtres du bord de mer. C'est une occupation des plus payantes, si l'on survit assez longtemps.

— Payant ! Pourquoi payant, morte couille ? Tu n'as qu'à prendre la récompense de l'empereur.

— Je ne l'ai pas aidé pour la récompense, fit savoir le barbare en exhibant à nouveau une grimace. Le Magnus imperator est un allié. Combattre pour lui était une question d'honneur.

Stuff recula tristement, alors que Mac Cläd Heäm se tourna vers Salomé. Les deux se regardèrent plusieurs secondes dans un parfait silence, comme si par ce contact des yeux, ils essayaient de se transmettre leurs sentiments les plus profonds, les plus secrets.

— Merci, chuchota le guerrier en touchant doucement la main de l'elfe du bout des doigts.

Il se retourna et couvrit sa tête avec sa peau de loup, avant de se fondre dans la foule sous les regards des soldats et badauds, qui s'écartaient rapidement de son chemin. Telle était la crainte que cet homme inspirait à tous. Pourtant, l'elfe savait que ce guerrier possédait tellement plus de qualités et de sentiments qu'il le laissait paraître. Elle aurait voulu lui dire quelque chose pour le retenir, mais il était trop tard, Mac Cläd Heäm était déjà parti. Avec une étincelle d'espoir au cœur de son amertume, elle se dit que les sentiers du destin étaient multiples et que bien souvent, ils s'entrecroisaient plus d'une fois. Stuff passa près d'elle comme un coup de vent, pour aussitôt se faire interpeller par le forestier.

— Eh, mon ami, où vas-tu comme ça ? Le festin est à l'intérieur.

— Oubliez-moi pour ce soir. J'aime mieux les barils bus à grandes goulées en compagnie des gueuses des auberges que le vin royal bu à petites gorgées avec des duchesses et des comtesses.

Tout en s'éloignant, il pointa le forestier du doigt et dit encore :

— Tu garderas ma part de la récompense, Vik de Thär, et ce, jusqu'au moment où j'aurai dessoûlé. C'est-à-dire d'ici deux à trois semaines, car j'ai de nombreuses prières à reprendre.

Puis il emprunta la même direction que le barbare. Au moment de s'engouffrer dans la foule, sa voix sonna presque comme un hurlement.

— Tueur Rouge, morte couille, attends-moi ! Mais attends-moi donc ! À nous les tonneaux !

Déjà rendu dans le passage à colonnades du palais, Kaross regarda ses deux amis se perdre parmi la population, non sans se remémorer leurs exploits lors de leur dernier séjour dans cette ville... Ivresse sur le chemin impérial, saccage d'un établissement royal, assauts sur des soldats, vols de chevaux. Voilà tous les délits qu'ils avaient accumulés à eux seuls en une soirée. Heureusement, cette fois, ils n'étaient plus sous sa responsabilité. Et même s'il les aimait bien, c'était avec un profond soulagement qu'il observait leurs pas s'éloigner du palais.

